RAPPORT DE RECHERCHE

L'HOMOPHOBIE PAS DANS MA COUR!

GRIS
MONTRÉAL

RAPPORT DE RECHERCHE

L'HOMOPHOBIE PAS DANS MA COUR!

PHASE 1 : LE DIAGNOSTIC

GRIS-Montréal
Case postale 476, Succursale C
Montréal, Québec
H2L 4K4

Téléphone : (514) 590-0016
Télécopieur : (514) 590-0764
Courriel : info@gris.ca
Internet : www.gris.ca

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2007
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2007
ISBN : 978-2-9807954-1-1 (version imprimée)
ISBN : 978-2-9807954-2-8 (version PDF)

Toute reproduction est permise, à la condition d'en mentionner la source.
©GRIS-Montréal, 2007

RAPPORT DE RECHERCHE

L'HOMOPHOBIE PAS DANS MA COUR!

PHASE 1 : LE DIAGNOSTIC

RECHERCHE DÉVELOPPÉE DANS LE CADRE D'UNE SUBVENTION DU : Comité conjoint de gestion de Justice Canada et Sécurité publique Québec - Programme de mobilisation des collectivités (PMC)

PAR : GRIS-Montréal *(Groupe de Recherche et d'Intervention Sociale gaies et lesbiennes)*

CHERCHEUR PRINCIPAL : Gilbert Émond, Ph.D, Professeur adjoint, Sciences humaines appliquées, Université Concordia; Coordonnateur à la recherche, GRIS-Montréal; Chercheur affilié à l'équipe de recherche SVR *(subventionnée par l'IRSC et le FQRSC)*

UNIVERSITÉ Concordia UNIVERSITY

CHERCHEURE ADJOINTE : Janik Bastien Charlebois, Ph.D, Responsable de recherche, GRIS-Montréal; Chargée de cours en sociologie à l'UQÀM

Septembre 2007

GRIS MONTRÉAL

TABLE DES MATIÈRES

6 **INTRODUCTION**
L'HOMOPHOBIE FRÉQUENTE
TOUJOURS ASSIDÛMENT L'ÉCOLE

8 **CHAPITRE 1**
ORIENTATIONS DE LA RECHERCHE
8 **1.1.** Objectifs principaux
8 **1.2.** Questions de recherche
9 **1.3.** Questions d'intervention

10 **CHAPITRE 2**
MODES DE CUEILLETTE DES DONNÉES
10 **2.1.** Documentation scientifique et sociale
11 **2.2.** Questionnaires
15 **2.3.** Entrevues de groupe

19 **CHAPITRE 3**
ÉTAT DES LIEUX : HOMOPHOBIE,
QUELLE HOMOPHOBIE?
21 **3.1.** Une topographie de « l'homophobie »
21 3.1.1. Dans la société en général
25 3.1.2. Dans le milieu scolaire
30 **3.2.** Des préjugés qu'on dit «homophobes» : leur origine
30 3.2.1. Quelques conceptualisations des préjugés envers les gais et les lesbiennes
30 • L'homophobie
31 • L'hétérosexisme
32 • L'hétéronormativité
33 3.2.2. Différentes hypothèses et mythes au sujet des préjugés antigais
34 • L'empreinte du naturel
34 • Mythe 1: Les garçons sont « naturellement » homophobes.
35 • La fondation de l'identité masculine
35 • Mythe 2: Les hommes sont homophobes car ils doivent construire leur identité en rejetant le féminin.
36 • Mythe 3: Les hommes qui sont homophobes sont inconfortables avec leur masculinité.
38 • Mythe 4: Les hommes homophobes sont des gais refoulés.
38 • Mythe 5: Les jeunes sont homophobes car ils sont incertains dans leur orientation sexuelle.
39 • Les modèles normatifs et le lien à l'autre
40 • Mythe 6: Les préjugés homophobes sont strictement fondés sur l'ignorance.
41 • L'empreinte du social et les rapports sexués
• Une définition opératoire des préjugés négatifs à l'endroit des gais et des lesbiennes.
44 **3.3.** Les impacts des attitudes négatives sur les jeunes
44 3.3.1. Les principales figures de soutien
45 • Les intervenants sociaux, les professeurs et les autorités scolaires
46 • La famille

47 3.3.2. Les impacts fondamentaux
48 • L'isolement
50 • L'homophobie intériorisée et la détresse psychologique
51 • L'effacement de soi
52 3.3.3. Les symptômes
52 • Les difficultés scolaires
53 • Les pratiques sexuelles à risque (VIH et ITSS, grossesses)
53 • La consommation de drogues
53 • Les fugues et l'itinérance
54 • Le suicide
55 **3.4.** Réflexion finale

57 **CHAPITRE 4**
L'HOMOPHOBIE DANS LES ÉCOLES VISITÉES PAR LE GRIS
57 **4.1.** Les questions homophobes et la sexualité à l'adolescence
59 **4.2.** Le confort des jeunes dans leur fréquentation des jeunes homosexuels
59 4.2.1. Les facteurs influençant le confort
60 4.2.2. Le confort des jeunes des deux sexes face aux gais et aux lesbiennes.
60 • Dans l'espace public
62 • Dans l'espace plus intime
65 **4.3.** La place des insultes homophobes dans la vie des jeunes
68 4.3.1. La tyrannie malgré l'âge
69 4.3.2. Tyrans, victimes et riposteurs sont de toutes les orientations sexuelles
73 **4.4.** Relever les événements rapportés par les jeunes
74 • Rejets et menaces envers ceux et celles qui pourraient être gais, lesbiennes ou homosexuel(le)s
74 • Quand le vandalisme ou autre chose se produit

77 **CHAPITRE 5**
L'HOMOPHOBIE DANS LE REGARD DES JEUNES
77 **5.1.** Des portraits de l'homophobie
78 5.1.1. Les gestes homophobes dans leur foisonnante diversité
84 5.1.2. Idées homophobes véhiculées sur les gais et les lesbiennes
87 5.1.4. Les acteurs de l'homophobie
87 5.1.5. L'origine et la nature de l'homophobie
91 5.1.6. Les cibles de l'homophobie
91 5.1.7. La figure du gai
93 5.1.8. La figure de la lesbienne
94 5.1.9. Quelques regards lucides sur l'homophobie
96 **5.2.** «C'est juste un mot» ou les attitudes défensives et les trous de compréhension de l'homophobie chez les jeunes
96 5.2.1. Les attitudes défensives autour de l'insulte gaie
99 5.2.2. Les garçons problématiques

99 5.2.3. La valse(hésitation) vers l'ouverture
101 **5.3.** Les dispositions à l'intervention
102 5.3.1. La sensibilité
103 5.3.2. Habitudes et volontés d'intervention
105 **5.4.** Les obstacles à l'intervention
109 **5.5.** Les approches et les arguments d'intervention
110 5.5.1. Approches
111 5.5.2. Arguments et stratégies
116 5.5.3. Propositions générales
118 **5.6.** La portée des interventions des jeunes
118 5.6.1. La portée des approches
120 5.6.2. La portée des arguments

123 **CONCLUSION**
UNE HOMOPHOBIE QUI ENVAHIT LA COUR
128 **Annexe 1 :** Le questionnaire spécial
134 **Annexe 2 :** Le questionnaire régulier du GRIS-Montréal

138 **BIBLIOGRAPHIE**

L'homophobie fréquente toujours assidûment l'école

Avec l'atteinte de l'égalité juridique complète pour les lesbiennes, gais et bisexuel(le)s, il serait facile de croire à l'aboutissement d'un parcours où l'acceptation totale est gagnée. S'il y a lieu de se réjouir des avancées réalisées en ce domaine, des enquêtes récentes soulignent cependant la persistance de préjugés négatifs à l'endroit de ces personnes au sein de notre société (Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse, 2006; Conseil permanent de la jeunesse, 2007).

Comme pour bien d'autres groupes sociaux ayant lentement émergé de l'ostracisme, l'égalité juridique des populations LGBT[1] n'entraîne pas automatiquement l'égalité sociale dans le sillon qu'elle creuse. Bien qu'il soit vrai que l'homosexualité jouit d'une visibilité émergente et d'une acceptation progressive, les lesbiennes et les gais sont encore loin d'être considérés entièrement égaux aux hétérosexuels.

Le milieu scolaire, tout particulièrement, est un lieu qui résiste fortement aux avancées juridiques et sociales. Malgré l'ouverture de certains élèves et professeurs, l'homosexualité y est objet ouvert de dérision et pèse comme un stigmate sur les épaules de nombreux jeunes. Peu se sentent la force de soutenir l'étiquette de «gai» ou de lesbienne, qu'elle leur soit accolée à «tort» ou à «raison». Les jeunes gais, lesbiennes et bisexuels se trouvent en fait parmi les populations les plus vulnérables à fréquenter l'école.

Considérant l'importance du droit égal à l'éducation et au respect, garants de l'épanouissement personnel des jeunes et de leur inscription future comme citoyens au sein de notre société, cette situation suscite la préoccupation de divers acteurs et organismes. Chacun œuvrant au sein de leur créneau respectif, ils développent des approches permettant de faire de l'égalité sociale des lesbiennes, gais et bisexuel(le)s une réalité. C'est un effort auquel participe activement l'organisme qui est à l'origine de ce présent rapport, soit le Groupe de Recherche et d'Intervention Sociale gaies et lesbiennes de Montréal (GRIS-Montréal).

Ce que «recherche» le GRIS-Montréal

Le GRIS-Montréal est un organisme créé en 1994 dont la mission est de favoriser une meilleure connaissance des réalités homosexuelles et de faciliter l'intégration des lesbiennes et des gais dans la société. L'école étant un milieu où les valeurs des jeunes prennent forme et où l'ignorance cède la place à la connaissance, le GRIS-Montréal a choisi de s'adresser principalement aux jeunes et d'offrir en priorité au milieu scolaire ses services de démystification de l'homosexualité.

Réalisées majoritairement dans les écoles secondaires et les cégeps de la grande région de Montréal, les interventions du GRIS sont données sous la forme de témoignages par des bénévoles spécialement formés pour répondre aux questions des jeunes. Le but de cette méthode d'intervention est de permettre à ces derniers de mettre un visage sur une réalité qui les effraie encore en les laissant poser toutes les questions qui les préoccupent au sujet de l'homosexualité. En évitant les débats, les statistiques et les théories, les intervenants-bénévoles du GRIS s'engagent en retour à leur répondre le plus ouvertement possible en parlant de ce qu'ils ont vécu et de ce qu'ils vivent encore aujourd'hui comme lesbiennes et gais.

Au cours de cette dernière année scolaire 2006-2007, le GRIS-Montréal a réalisé 911 interventions en classe, rencontrant environ 21 000 élèves de divers niveaux de la région de Montréal. Depuis 1994, il a vu plus de 80 000 jeunes, se distinguant comme le plus important organisme de démystification de l'homosexualité en milieu scolaire

1 LGBT : lesbiennes, gais, bisexuel(le)s, transsexuel(le)s et transgenres.

au Québec. Néanmoins, ce succès n'amoindrit en rien sa volonté d'améliorer ses actions, ni sa lucidité à l'égard de limites structurelles possibles. À cette fin, il reconnaît l'importance de bien comprendre la réalité sur laquelle il agit, de soumettre son action à l'évaluation, puis d'envisager la possibilité de recourir à des agents multiplicateurs qui permettraient d'élargir indirectement son champ d'action.

Il tombe sous le sens que lutter contre le sexisme, le racisme ou toute autre forme de discrimination suppose de bien les comprendre. Il s'agit de l'étape préalable à l'adoption d'approches d'interventions qui soient vraiment efficaces. Dans le cas qui nous concerne, se pencher sur ce que l'homophobie signifie, dans toutes ses nuances et ses subtilités, s'inscrit dans une volonté d'efficacité que nous avons entretenue depuis plusieurs années. Ayant la mission de l'organisme profondément à cœur, nous tenons évidemment à ce que nos actions portent fruit.

Ce projet, en bonne partie, fait suite à un autre développé par le GRIS-Québec (un organisme pair de la région de Québec) qui avait porté sur la compréhension de l'homophobie par les intervenants et enseignants du secondaire. Ils cherchaient à valider les difficultés qu'ont les enseignants, à contrecarrer ou dévier les événements homophobes qui se passent dans les écoles. Forts de cette compréhension apportée par le GRIS-Québec, nous voulons compléter ce regard en recherchant *comment les élèves du secondaire sont à la fois conscients et sensibles aux événements homophobes* qui se passent dans leur environnement scolaire et, par extension, dans leur vie sociale et personnelle.

En outre, ce projet sert de plateforme de lancement à une démarche de recherche-action pour le GRIS-Montréal qui devrait s'engager encore plus profondément dans l'interaction nourrissante de la recherche et de l'intervention sociale. Celles-ci sont, comme le nom du GRIS l'indique, les bases de sa constitution, le Groupe de Recherche et d'Intervention Sociale gaies et lesbiennes de Montréal.

Les récentes avancées des droits de la personne au Québec crée l'illusion d'une égalité de fait entre tous. Toutefois, comme pour toutes les autres marches vers l'émancipation de groupes discriminés, les gens ont tôt fait de déclarer l'égalité atteinte. Les actes plus ou moins subtils de violence verbale et physique quotidiens glissent alors vers l'oubli et la banalisation, signant du coup le prolongement indu de l'état de vulnérabilité de ceux et celles qui les subissent (voir à ce propos le rapport de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse, 2007). Soucieux de rendre l'égalité juridique une égalité de fait jusque dans les cours d'école, le GRIS, par cette recherche, sa campagne de sensibilisation et ses différentes actions, annonce haut et fort «L'homophobie, pas dans ma cour!».

Orientations de la recherche

Auteurs : **Gilbert Émond**, Ph.D. et **Janik Bastien Charlebois**, Ph.D.

C'est de façon générale que l'esprit de cette recherche a été présentée en introduction. Nous en précisons ici les différents volets. Comme pour bien des recherches, celle-ci compte différents objectifs et quelques questions devant guider l'investigation et permettre l'atteinte de ceux-ci. Chacun d'eux et d'elles seront explicités au besoin. Une fois les objectifs et les questions de recherche exposés, nous allons finalement présenter la structure du rapport.

1.1. Objectifs principaux

Les objectifs principaux de la recherche s'inscrivant dans le projet «L'homophobie, pas dans ma cour!» sont les suivants :

- Comprendre l'homophobie chez les jeunes

Peu d'études sont réalisées au Québec sur le sujet. Avec celle-ci, nous entendons aller au-delà des préoccupations habituelles à propos du degré d'homophobie présent chez les jeunes. Si nous avons des données à partager à ce niveau, nous explorons également les racines de l'homophobie manifestée par ces derniers.

- Déterminer quelle est la compréhension qu'ont les jeunes de l'homophobie

Nous voulons, d'une part, développer une meilleure connaissance de l'ampleur de l'homophobie perçue par les jeunes dans les milieux scolaires montréalais. D'autre part, nous voulons recenser les types de manifestations homophobes qu'ils reconnaissent, ainsi que les attitudes et réactions qu'ils ont à leur endroit. Ces informations nous aideront à déterminer quelles sont les possibilités d'implantation d'un programme d'alliés dans la grande région de Montréal.

Ces objectifs s'appuient l'un sur l'autre ou se nourrissent. En établissant par exemple une compréhension absolue de l'homophobie et de ses racines comme point de référence, il est plus facile de mesurer le degré de compréhension qu'en ont à leur tour les jeunes. À l'inverse, ce dernier devrait aider à saisir l'ampleur de l'homophobie chez les jeunes. En effet, les préjugés qui ne sont pas remarqués sont des jugements qui sont estimés «raisonnables» ou «allant de soi». Il en va de même pour toute forme de discrimination[2] .

Les informations qui sont recueillies pour remplir ces objectifs pourraient évidemment en servir d'autres que nous n'avons pas priorisés pour le moment. Notamment, elles pourraient favoriser une plus grande concertation entre les jeunes, les intervenants scolaires et les professeurs dans le but de contrer toutes les formes de violence qui peuvent découler de l'homophobie dans les milieux scolaires montréalais.

1.2. Questions de recherche

- Quels sont les portraits de l'homophobie dressés dans la littérature spécialisée?

Quelle est l'étendue de l'homophobie estimée par la littérature? Quelle compréhension lui apporte-t-elle? Quels sont les impacts de l'homophobie sur les jeunes lesbiennes, gais, bisexuel(le)s ou personnes présumées telles?

- Quelle est la prévalence minimale des gestes homophobes à l'école?

2 Si, par exemple, une personne ne voit pas les jugements négatifs contre les femmes qui présentent des comportements non stéréotypés comme sexistes et problématiques, c'est qu'elle adhère elle-même à ces jugements, les accepte ou les tolère.

Les jeunes sont-ils relativement conscients d'événements homophobes se produisant dans leur environnement? Le sont-ils même en absence d'intervention du GRIS? Tenant compte du fait que bien des jeunes pourraient sous-estimer la prévalence d'actes homophobes dans leur milieu, quel taux minimal d'actes peut-on établir?

- Quelle est la compréhension de l'homophobie par les jeunes?
Comment les jeunes s'expriment-ils et à quoi réfèrent-ils quand il s'agit pour eux de parler d'événements homophobes?

1.3. Questions d'intervention

- Les jeunes pourraient-ils être habiletés à devenir des intervenants ou des agents multiplicateurs?
Comment réagissent-ils aux actes homophobes? Se sentent-ils entraînés ou obligés (coercition, domination, conformité aux normes populaires?) à « collaborer » à l'événement en imitant les acteurs leaders, veulent-ils s'y opposer ou feignent-ils d'ignorer l'événement homophobe? Sentent-ils qu'ils ont les outils nécessaires pour désamorcer ou terminer de tels événements?

Ces questions majeures ainsi que les questions secondaires qu'elles supposent sont abordées à travers ce rapport de recherche sous des chapitres propres. Ces chapitres s'organisent de la façon suivante :

Tout d'abord est exposée la méthodologie, avec présentation des outils de cueillette sélectionnés pour permettre l'atteinte des objectifs énoncés. Cette partie complète les fondations structurelles de la recherche. Ensuite débute l'entrée en matière avec l'état des lieux que dresse la littérature scientifique sur le sujet. Les deux derniers chapitres sont une exposition des informations obtenues sur le terrain grâce aux outils de cueillette. Dans un premier temps, il y a exploration de l'homophobie rapportée par les jeunes. Dans un second, c'est la compréhension qu'ils ont de cette réalité qui est examinée. Une fois ce tour d'horizon accompli, des réflexions conclusives sont apportées aux objectifs du projet.

Évidemment, chacun de ces chapitres se découpe en plusieurs parties. Pour des fins de clarté, elles seront explicitées à l'intérieur de chacun d'eux.

Modes de cueillette des données

Auteurs : **Janik Bastien Charlebois**, Ph.D et **Gilbert Émond**, Ph.D

Atteindre les objectifs de recherche énoncés dans le premier chapitre exige l'adoption d'approches méthodologiques appropriées, puis la construction d'outils permettant de cueillir les données recherchées. Si la variété des approches et des outils est grande, chacun d'eux convient généralement à certains types de recherche. Aussi devons-nous nous prêter à cet exercice de sélection de la méthode, comme dans toute recherche formelle.

La diversité des objectifs énoncés appelle l'emploi de plusieurs modes de cueillette des données. Comme pour la plupart des recherches, dresser l'état des lieux nécessite la consultation d'ouvrages universitaires ou scientifiques s'inscrivant dans des thématiques précises. Ce qui est plus exceptionnel, par contre, c'est le fait que cette recherche fasse appel à deux champs méthodologiques différents, soit une approche quantitative et une autre qualitative. Loin de poser problème, ceci enrichit la connaissance de l'homophobie en milieu scolaire, en exposant à la fois l'ampleur de certains phénomènes (la quantité), ainsi que leur sens (la qualité). L'exposition et l'analyse des données quantitatives et qualitatives sont cependant structurées de façon à ce qu'elles se distinguent clairement les unes des autres.

2.1. Documentation scientifique et sociale

Auteure : **Janik Bastien Charlebois**, Ph.D.

Toute démarche de recherche doit d'abord établir quel est l'état des connaissances dans le domaine qu'elle s'apprête à explorer. Elle peut ainsi mieux combler les trous et les informations manquantes ou, alternativement, vérifier la validité de conclusions préalablement formulées par d'autres recherches. Si les connaissances jugées valables proviennent principalement du milieu universitaire, quelques études de haute qualité sont toutefois produites dans le cadre de recherches établies en partenariat avec le milieu communautaire. Parfois, les informations recueillies par des organismes communautaires ne sont pas très étoffées, mais demeurent tout de même intéressantes car elles sont uniques.

Les écrits recensés pour mener à terme cette recherche appartiennent à quelques domaines précis. S'ils s'inscrivent généralement dans le champ plus général des études LGBT, ils consistent principalement en des ouvrages et des enquêtes dressant un portrait de l'homophobie en milieu scolaire : on explore le niveau de victimisation des jeunes lesbiennes et gais dans des réseaux scolaires se trouvant en Amérique du Nord ou au Québec; on examine la complexité des attitudes à leur endroit; on regarde les différentes conceptualisations produites pour rendre compte de l'existence des dispositions négatives à l'endroit des gais et des lesbiennes, qu'il s'agisse de « l'homophobie », de « l'hétérosexisme » ou de « l'hétéronormativité[3] » . Comme certains de ces ouvrages nous amènent à dresser des liens avec les rapports entre les sexes, nous allons puiser à quelques sources stratégiques pour alimenter la réflexion. Finalement, dans cette veine, d'importants ouvrages et études sur les impacts de la discrimination sur les jeunes gais, lesbiennes et bisexuels ont été utilisés. La priorité a été accordée aux études réalisées le plus près du Québec et rassemblant les plus larges échantillons.

Hors du champ des études LGBT, quelques sources traitant de la constitution des préjugés ont été consultées. Ceci permettait de comparer les conclusions auxquelles arrivent certaines recherches réalisées dans le domaine LGBT avec celles menées sur le racisme et

3 Des concepts qui seront explorés et définis plus loin.

le sexisme. Il eut été possible d'explorer plus à fond cette filière, mais cette recherche aurait alors largement dépassé les objectifs qu'elle s'est fixés.

2.2. Questionnaires

Auteur : **Gilbert Émond**, Ph.D.

Pour mener notre étude, nous avons employé différents questionnaires que les jeunes ont rempli à différents moments. Il s'agit ici de questionnaires empruntant l'approche quantitative. Nous traiterons de deux questionnaires particuliers : le premier, nommé « questionnaire régulier », a été utilisé pour certains aspects tandis que le second, soit le « questionnaire spécial », s'est attaché à recueillir des informations sur une plus large gamme de thèmes. L'un et l'autre questionnaires peuvent être consultés en annexe 1 et annexe 2.

Le questionnaire régulier lors des interventions

Le questionnaire « régulier », celui qui est toujours rempli lors d'une intervention du GRIS-Montréal auprès des jeunes, a été réutilisé dans l'étude. Nous décrirons brièvement son contenu et l'objectif de son usage dans cette recherche.

Le questionnaire régulier comporte trois parties que les jeunes sont invités à remplir. Après une courte introduction décrivant les conditions de la recherche (confidentialité et droit de ne pas remplir le questionnaire), le jeune remplit les espaces réservés à ses réponses. La première partie, qui correspond à la première page, est remplie par l'élève avant que les intervenants n'entrent en classe. Elle vise à susciter une réflexion sur le sujet qui sera abordé et, en même temps, elle nous fournit une mesure de la situation avant que nous n'intervenions dans les classes. La première question demande « **Dans tes mots**, comment décrirais-tu l'homosexualité ? ». Cette question vise à faire verbaliser le jeune et à l'amener à s'interroger sur ses propres perceptions ou connaissances du sujet. Ensuite, le jeune passe à 10 questions portant sur des situations où il aurait à vivre et partager des activités avec un gai ou une lesbienne. Il évalue alors comment il se sentirait s'il avait à faire l'expérience de ces situations. Il s'agit de perceptions de ses réactions. Les questions sont diversifiées et touchent deux espaces. L'un, davantage public, aborde des situations impliquant un travail d'équipe avec un gai ou une lesbienne, la pratique d'une activité sportive avec un gai ou une lesbienne ou le fait de voir deux hommes ou deux femmes s'embrasser ou se donner des marques d'affection en public. L'autre espace concerne le partage de l'intimité et le *coming out* ou la sortie de jeunes gais ou lesbiennes qui pourraient se passer dans l'environnement de la ou du jeune répondant. On demande au jeune comment il se sentirait si sa meilleure amie ou son meilleur ami lui annonçait qu'elle est lesbienne ou qu'il est gai. Le deuxième duo de questions concerne le frère ou la sœur qui s'annonceraient de même. Pour chaque question, le répondant ou la répondante indique s'il se sentirait très à l'aise, à l'aise, mal à l'aise ou très mal à l'aise dans la situation proposée. La première page s'achève avec trois questions touchant leurs opinions sur les droits de la personne, l'adoption par un couple de femmes et l'adoption par un couple d'hommes.

Toutes ces questions donnent une mesure relative du confort des élèves face à l'homosexualité dans des situations quotidiennes. Nous ne prétendons cependant pas parler de l'ensemble des facteurs de confort (psychologique et personnel) des élèves, la mesure faite ici reste contextuelle et partielle. En fait, les questions forment un court inventaire des situations qui peuvent être vécues dans le quotidien de toutes les personnes,

peu importe leur sexe, orientation sexuelle, couleur, religion ou origine ethnique. Elles sont une source de réflexion pour le jeune et peuvent inspirer des questions qui viendront au cours de l'intervention. Elles informent aussi les intervenants (ordinairement un homme gai et une femme lesbienne) qui les consulteront après l'intervention sur les réactions des jeunes face à leur intervention (sans connaître qui a répondu à quel questionnaire). Enfin, ces questionnaires alimentent nos recherches habituelles au GRIS. La première partie est fort importante car elle n'est pas biaisée par un capital de sympathie potentiel gagné au cours de la rencontre entre intervenants et jeunes. Mais deux autres parties s'ajoutent au questionnaire régulier, les voici.

La deuxième partie du questionnaire est complétée après l'intervention. Il s'agit des mêmes situations que dans la première partie mais en les actualisant à « je me sentirais maintenant ». Enfin, la troisième partie se complète dans la foulée de la deuxième et demande aux répondants de signifier leur âge, leur sexe, leur religion, s'ils pratiquent cette religion, s'ils connaissent un gai ou une lesbienne et leur lien avec cette ou ces personnes, de même que leur attirance sexuelle. Ils sont également invités à écrire un commentaire s'ils le désirent. Ces derniers facteurs permettent de mettre en perspective certaines des réponses données en référant à divers contextes sociaux qui influencent, sans les déterminer entièrement, les perceptions et leurs « attitudes » face aux gais et lesbiennes de leur entourage. Ces dernières analyses incluant divers facteurs sociaux sont possibles pour diverses recherches et nous en avons utilisés certains dans les analyses quantifiées du chapitre 4.

Le questionnaire spécial et l'homophobie

Le questionnaire spécial visait à voir si les jeunes connaissaient des événements que nous pourrions qualifier d'homophobes et comment ils décrivent de tels événements. On peut l'examiner à l'annexe 2. Il possède, dans son introduction, la même partie 1 qu'on retrouve dans un questionnaire régulier et il contient également la partie 3 en fin de questionnaire. Mais plutôt que de constater comment ils réagissent à nos interventions, nous les amenons à s'exprimer sur leur propre environnement. Nous avons retiré les trois questions d'opinion de la première page et nous demandons de remplir immédiatement la deuxième partie du questionnaire. La troisième partie vient après l'intervention.

Les questions posées demandent s'ils entendent des expressions comme « C'est donc gai » et ensuite par diverses questions, elles explorent aussi les actes homophobes dont ils ont pu être témoins, victimes ou encore auxquels ils ont pu participer eux-mêmes. Les actes homophobes examinés concernent les insultes entre jeunes, les mises à l'écart, les menaces verbales et physiques et le vandalisme. Nous offrons aussi aux jeunes la possibilité de raconter en quelques mots un événement dont ils ont eu connaissance. Nous avons tiré de ces courts récits des éléments qualitatifs que nous avons inclus sous forme de citations illustrant le sens des attitudes et comportements des jeunes[4]. Les événements relevés sont ceux qui apparaissent rapidement à la mémoire des répondants et répondantes avant l'intervention, il s'agit donc des événements les plus évidents à leurs yeux en regard de la problématique homophobe. Les jeunes, s'ils connaissaient un peu mieux le sens de l'homophobie, verraient peut-être encore plus d'événements homophobes autour d'eux. Cette recherche mesure donc les évidences de l'homophobie selon certains aspects perçus par les élèves du secondaire et ne prétend pas fouiller l'ensemble de la question.

Dans le cadre de cette recherche spéciale avec le GRIS-Montréal, les questions usuelles ont été poussées un peu plus loin qu'à l'habitude en s'intéressant à la dynamique des jeunes autour de l'homophobie (qu'elle

4 Cette analyse quantitative constitue notre premier regard sur les données tirées des questionnaires, il se peut que les chercheurs du GRIS s'intéressent plus tard à des sujets plus pointus et décident de revenir analyser ces données plus profondément. D'autres publications pourront ainsi suivre celle-ci.

soit naïve, simulée dans leurs échanges verbaux ou bien réelle) jusque dans l'action de tyrannie qu'elle peut porter. Nous voulions connaître dans quel milieu nous intervenons et la pertinence de l'action menée sur le terrain.

Les questionnaires spéciaux recueillis

Tout près de mille cent questionnaires spéciaux ont été recueillis. Les garçons et les filles répondant à ce questionnaire proviennent principalement du secondaire deux et du secondaire quatre. Ils ont été invités à répondre à notre questionnaire lors d'une intervention régulière du GRIS-Montréal dans leur classe. Leur enseignant(e) présentait ce questionnaire avant l'intervention, ceci dans cinq écoles secondaires de la grande région de Montréal. Ces enseignants invitent régulièrement nos intervenants à venir démystifier l'homosexualité dans leurs cours. Normalement, les élèves répondants n'ont jamais reçu d'intervention du GRIS-Montréal avant cette intervention. Les questionnaires touchent 1097 répondants à peu près également répartis entre les deux sexes. Les répondants et répondantes suivent statistiquement le même profil dans la répartition par niveau et par sexe (voir Tableau 1).

Tableau 1: Participants à la recherche
Répartition par niveau de secondaire et par sexe

	Tous	Femmes	Hommes
Niveau de secondaire		**Proportion (%)**	
1	2,7	0,9	1,8
2	38,0	19,4	18,6
3	13,2	5,8	7,4
4	25,6	11,4	14,2
5	16,9	8,5	8,3
Adaptation[1]	2,1	0,7	1,4
Cheminement particulier[2]	1,4	0,7	0,7
Ensemble[3]	100,0	47,5	52,5

Quelques précisions doivent être ajoutées. Les élèves répondants sont invités à répondre librement au questionnaire avec droit de retrait en tout temps. Les questionnaires non complétés ne nous sont que rarement remis. Les élèves qui auraient pu vouloir s'absenter des classes lors des interventions ont traité ce choix privément avec leur enseignant sans que nous ayons pu les comptabiliser formellement. Donc, le taux de réponse, quoique de plus de 90%, pour être conservateur, ne peut cependant être établi.

À noter au passage que le questionnaire demande ce qui s'est passé « depuis le début de l'année ». Nous n'avons cependant pas insisté sur ce repère temporel. Il se peut donc que cette marque du temps soit floue à l'occasion pour les répondants.

Afin de simplifier l'exposition de certains concepts, l'arrondisse-

1 *Les classes d'*adaptation *« vise[nt] à aider l'élève handicapé ou en difficulté d'adaptation ou d'apprentissage à réussir sur le plan de l'instruction, de la socialisation et de la qualification » (ministère de l'Éducation, des Loisirs et du Sport, retiré le 31 mai 2007, voir : www.mels.gouv.qc.ca/DGFJ/das/orientations/orientations.html)*

2 *Les classes de « cheminement particulier de formation visent l'insertion sociale et professionnelle des jeunes. » (ministère de l'Éducation, des Loisirs et du Sport, retiré le 31 mai 2007, voir : www.mels.gouv.qc.ca/dfgj/das/soutienetacc/pdf/cheminement2003.pdf)*

3 *Ensemble des 1097 élèves ayant indiqué leur sexe au questionnaire.*

ment des valeurs est parfois appliqué de façon conservatrice. Par exemple, 93,3% des garçons et 92,2% des filles se disent « à l'aise ou très à l'aise de faire un travail en équipe avec un [homosexuel du sexe opposé] » (deux valeurs statistiquement égales en probabilités), nous avons retenu 92% dans notre exposé.

Un biais possible, s'il existe, dans cet échantillon serait que les milieux où cette étude a été faite sont des milieux où l'homosexualité est plus reconnue qu'ailleurs. Puisque les enseignants qui ont invité les intervenants et ont permis l'administration de notre questionnaire spécial invitent le GRIS-Montréal chaque année, on peut s'attendre, à titre d'exemple, à ce que ces enseignants tolèrent moins les situations où leurs élèves traitent leurs collègues de « fif, tapette, gai, lesbienne, gouine ou lesbi » qu'ailleurs. Ils sont peut-être plus enclins que d'autres à intervenir directement dans de telles situations. En considérant également que dans les écoles visitées, les élèves plus âgés que nos répondants ont déjà reçu la visite du GRIS, on peut s'attendre à ce que le milieu soit relativement plus capable de tolérer sinon d'accepter l'homosexualité dans ses murs.

Ceci dit, si ce biais potentiel pouvait être mesuré, il apparaît que les situations de rejets, d'insultes et de menaces constatées ici sous-estimeraient probablement alors les situations vécues dans d'autres écoles où les questions homosexuelles ne sont pas abordées. Étant donné les proportions non négligeables de tels événements qui seront présentés dans les prochaines pages, nous ne pouvons que souligner l'homophobie présente dans les milieux des jeunes de nos écoles.

Nous nous excusons du langage qui suit car il comporte des termes plus techniques, presque codés aux yeux de certains. Ce langage apparaît nécessaire pour un moment car, sans faire un cours de méthodologie, nous voulons documenter les conditions de notre recherche et permettre à ceux qui sont familiers avec elle de saisir ce qui s'est passé sur le terrain. On peut passer à la prochaine section sans perdre d'informations sur les jeunes.

Pour toutes les comparaisons présentées ici, un test du khi-deux avec les degrés de liberté appropriés a été effectué (référant aux mesures du logiciel SPSS). Ainsi, lorsqu'il est dit dans le texte qui suit que deux groupes suivent la même tendance ou ont des comportements similaires, c'est que statistiquement, la comparaison effectuée n'est pas significativement différente pour ces groupes ($p > 0,05$ selon les termes du test du khi-deux). Lorsque le test statistique rejette la similitude entre les groupes, nous dirons qu'ils sont différents ou qu'ils ont des tendances différentes selon le contexte ($p \geq 0,05$).

Si les répondants avaient été choisis au hasard dans la population de tous les élèves de Montréal, la précision des mesures présentées ici serait de plus ou moins 3%, 19 fois sur 20. Toutefois, puisqu'il s'agit d'un échantillon de la population qui n'est pas pris au hasard, l'échantillon est à proprement parler « de convenance » (Mayer et al., 2000) et nous ne pouvons établir de précision effective sur les mesures. Néanmoins, nous remarquons qu'en ce qui concerne les réponses déjà obtenues dans notre questionnaire régulier d'évaluation « avant-après » nos interventions, les tendances obtenues dans les mesures qui suivent représentent bien les tendances obtenues au fil des ans pour l'ensemble des élèves rencontrés par le GRIS-Montréal, soit plus de 20 000 questionnaires d'élèves compilés jusqu'à maintenant.

2.3. Entrevues de groupe

Auteure : **Janik Bastien Charlebois**, Ph.D.

Les entrevues de groupe, mieux connues sous l'appellation «focus groupes», sont un outil précieux de la recherche qualitative. À l'occasion, les chercheurs ont besoin de comprendre quelles sont les perceptions et les représentations de personnes par rapport à un sujet donné. Ils souhaitent dépasser leurs propres impressions et s'adresser directement à des membres du groupe concerné dans le but d'obtenir des informations plus exactes, plus près de la réalité.

Dans le cadre de cette recherche, il faut comprendre comment les jeunes fréquentant l'école secondaire perçoivent l'homophobie, comment ils la nomment, quelles anecdotes ils utilisent pour l'illustrer, quelles frontières ils lui attribuent, quelles sont leurs réactions devant les actes homophobes et à quel point ils ont la volonté d'intervenir.

Ce mode de collecte de données ne sert pas à déterminer des proportions et des pourcentages (Silverman, 2000). La représentativité des informations recueillies ne peut être parfaite puisque l'échantillon demeure très limité. Certaines tendances peuvent être remarquées, mais il n'est pas possible de se prononcer sur leur part exacte dans la société. Par contre, l'entrevue de groupe permet de faire ce qui est impossible au sondage de masse : comprendre les associations d'idées, comprendre les raisonnements qu'effectuent les personnes rencontrées pour expliquer leurs positions. L'entrevue offre plus que des choix de réponse, elle donne aux gens la possibilité de préciser ce qu'ils pensent dans leurs propres mots, réduisant ainsi le risque que les chercheurs apposent leur propre grille d'analyse pour supputer les rationalisations des gens derrière leurs affirmations[5] (Becker, 2002; Daunais, 1992; Rubin et Rubin, 1995). Toutefois, les chercheurs qui désirent emprunter la voie de l'entrevue doivent tout de même s'efforcer, même s'ils ne souhaitent pas établir des proportions, de couvrir l'éventail des positions existant dans le groupe étudié. Ils y parviendront en atteignant éventuellement un point de saturation, où aucune nouvelle idée ou concept n'émerge dans le discours des participants[6] (Glaser et Strauss, 1967; Strauss et Corbin, 1994).

Les entrevues de groupe ne donnent généralement pas le même résultat que les entrevues individuelles. Dans ces dernières, il y a une plus grande probabilité que les participants éprouvent moins de timidité à dire ce qu'ils pensent véritablement. L'influence des pairs ou de l'entourage y est grandement réduite, à l'exception de ce que les personnes auront déjà intériorisé. Si le chercheur ou la chercheure suspendent efficacement leurs jugements et mettent la personne en confiance, elle livrera alors davantage ses pensées intérieures. Les entrevues de groupe, néanmoins, demeurent pertinentes selon les objectifs de recherche qui ont été établis. Elles permettent notamment de relever la dynamique des échanges dans un groupe donné. Quelles sont les idées qui ont préséance à la suite d'un débat, quelles sont celles qui reçoivent l'assentiment du plus grand nombre? Quelles sont celles, inversement, qui sont marginalisées? Nous avons sélectionné des entrevues de groupe parce que nous voulions être avertis de la dynamique des groupes de pairs. Si nous souhaitons identifier la possibilité de recevoir l'appui de jeunes en classe pour démystifier l'homosexualité, nous devons avoir une idée réaliste des réactions de ces groupes de pairs.

Engager un tel processus de recherche exige de suivre certaines procédures et règles. Sur le plan de la qualité et de la richesse des

5 *Tenter de relever les* motivations, *par contre, demeure hasardeux tant pour les modes quantitatif (ex. sondage) que qualitatif (ex : entrevues) de cueillette des données.*

6 *Le point de saturation est un concept employé couramment dans la recherche qualitative. Il est possible d'en savoir plus en consultant le manuel de méthodes de recherche de Mayer et al.(2000), ou encore les ouvrages de Glaser et Strauss (1967), Strauss et Corbin (1994) et de Silverman (2000). e cueillette des données.*

données recueillies, nous devions nous assurer de rencontrer une diversité de participants au sein des groupes. S'il n'est pas nécessaire de rencontrer un grand nombre de groupes en soi, il est important de rechercher des personnes au profil varié ou aux positions différentes afin de relever les contrastes et de pouvoir dresser des comparaisons. Dans cette optique, nous avons organisé quatre rencontres, trois en milieu scolaire et une auprès d'un groupe ciblé. Les participants à deux des groupes étaient principalement blancs, tandis que ceux qui sont venus aux deux autres groupes étaient culturellement plus diversifiés. Les trois groupes organisés dans des établissements scolaires étaient composés de gens ne connaissant pas de proches ou d'amis gais, lesbiennes et bisexuel(le)s. Tout au plus connaissaient-ils des cousins ou des voisins, des personnes avec lesquelles ils avaient peu de contact. Le groupe ciblé, cependant, rassemblait des jeunes ayant des proches lesbiennes, gais ou bisexuel(le)s, le plus souvent des parents et des amis.

Tableau 2 : Profil des groupes rencontrés

Groupe	Établissement	Niveau socio-économique	Composition culturelle	Proximité LGBT
A	École	Aisé (blanche)	Peu diversifiée	Faible
B	École	Peu aisé	Diversifiée	Faible
C	Centre communautaire	Aisé (blanche)	Peu diversifiée	Forte
D	École	Peu aisé	Diversifiée	Faible

Les groupes rencontrés ont été mis sur pied grâce à l'aide de professeurs et de professionnels de l'enseignement ayant déjà collaboré avec le GRIS par le passé. Ils ont présenté le projet à leurs élèves et nous avons rencontré ceux qui se sont montrés intéressés. Si l'aspect volontaire de la participation à la rencontre peut restreindre le profil des personnes désirant se prêter à l'exercice[7] , les principes fondamentaux de l'éthique ne permettent pas de faire fi de ces limites. En outre, nous devons mentionner qu'à cette restriction s'ajoute celle résultant de leur âge mineur. La participation des jeunes ne dépendaient pas uniquement de leur propre volonté, mais également de celle de leurs parents.

Avec le consentement des participants, nous avons enregistré les échanges afin de nous assurer de l'exactitude de leurs propos. Suivant une autre règle éthique d'importance, la confidentialité, nous avons toutefois conservé leur anonymat. Ainsi, les extraits qui sont présentés au cours de ce rapport le sont sous des noms fictifs.

Comme nous étions sensibles et conscients de l'ostracisme que subissent beaucoup de lesbiennes, gais et bisexuel(le)s à l'école, nous nous sommes abstenus de leur poser des questions à propos de leur orientation sexuelle. Certains jeunes parviennent à supporter les quolibets et les insultes, mais le partage de son homosexualité est un processus que nous ne pouvons imposer à ceux qui ne sont pas prêts à le faire. Si nous leur avions demandé leur orientation sexuelle, il aurait d'ailleurs été probable que certains nous eussent menti pour se protéger et s'ils ne l'avaient pas fait, ils se seraient probablement exposés au jugement des autres. Néanmoins, notre abstention de poser des questions à ce sujet n'a pas empêché des jeunes de se présenter comme hétérosexuels ou comme bisexuels[8].

7 Nous émettons l'hypothèse que des personnes particulièrement homophobes s'abstiendraient de participer. Elles peuvent soupçonner que l'orientation de la recherche est positive à l'endroit des personnes homosexuelles et ne pas souhaiter contribuer à ce qui va à l'encontre de leurs positions. Il s'agit toujours d'un biais possible de ce type d'étude.

8 Les personnes s'étant présentées comme bisexuelles appartiennent au groupe C, composé principalement de personnes connaissant des gais, lesbiennes ou bisexuel(le)s parmi leurs proches.

Le déroulement des entrevues de groupe

Les entrevues ont toutes été conduites de façon semi-directive[9]. Quelques thématiques de base devaient être abordées, mais les participants avaient une bonne marge de manœuvre pour exprimer leurs idées. En début de rencontre, nous leur avons demandé si certains d'entre eux et elles connaissaient des personnes qui sont gaies, lesbiennes ou bisexuelles dans leur entourage ou parmi leurs connaissances[10]. De cette façon, nous pouvions mesurer approximativement leur niveau de proximité avec une ou des personnes homosexuelles. Par la suite, nous leur avons demandé si certains avaient été témoins de gestes ou d'actes homophobes. Éventuellement, nous vérifions auprès d'eux quelle était leur définition de l'homophobie. Une fois ces anecdotes relevées et ces définitions établies, nous avons exploré leur disposition à intervenir devant des gestes et des paroles homophobes. Nous pouvions du coup saisir les obstacles se dressant devant les possibilités d'intervention que les jeunes identifiaient spontanément. Finalement, nous avons identifié les approches et les arguments employés par les quelques jeunes qui disaient s'interposer devant des gestes homophobes.

Selon chaque groupe rencontré, les entrevues suivent une dynamique différente. Certaines tranches de la population, cependant, présentent des caractéristiques propres. Chez les jeunes, une certaine réalité de rapports de pouvoir s'exprime. Ils sont fréquemment en opposition avec les groupes d'âges auxquels appartiennent les chercheurs. Puis à l'intérieur de leur monde adolescent, ils s'inscrivent dans une dynamique antagoniste très vive et ouverte. Le regard et le jugement des pairs revêtent alors une importance exacerbée.

Dans un tel contexte, si les chercheurs expriment un professionnalisme distant, il est plus facile pour eux de se rebeller de ce qui peut être perçu comme un écart appuyé de statut en ne montrant que très peu de sérieux à leurs réponses. Cependant, si les chercheurs tentent de surfaire une proximité entre eux et les participants, ils peuvent paraître insécurisés et faibles puis inciter tout autant les jeunes à décrocher. Un équilibre doit donc être recherché entre ces deux pôles.

Hormis cette difficulté de base, nous avons dû composer avec celle de la précarité du sujet. Pour beaucoup de jeunes - mais pas tous - l'homosexualité est controversée. Elle souffre d'un très faible prestige, ce qui fait que témoigner une solidarité marquée pour les personnes gaies, lesbiennes et bisexuelles peut attirer les soupçons puis différentes formes de rejet. Dans ces circonstances, plusieurs jeunes peuvent être tentés de limiter leur enthousiasme et leurs démonstrations d'appui. Certains autres peuvent être portés à rigoler, pour démontrer qu'ils sont au-dessus du sujet.

Dans toute entrevue, les chercheurs doivent tâcher de laisser la parole aux participants, de ne pas leur mettre des mots dans la bouche, particulièrement des concepts et des propos qu'ils aimeraient voir correspondre avec leur grille d'analyse et leurs idées personnelles (Rubin et Rubin, 1995). Dans le cas d'une étude sur l'homophobie, cet objectif est d'autant plus difficile à atteindre que les jeunes peuvent se douter de l'orientation préalable des chercheurs. Car tout autant « objectifs » que nous souhaitons être, nous nous positionnons d'office dans une perspective où nous problématisons les attitudes négatives à l'endroit des personnes homosexuelles, bisexuelles ou présumées telles. Ceci peut poser des difficultés à deux égards.

Tout d'abord, certaines personnes tout particulièrement homo-

9 Les entrevues de type semi-directif sont une forme intermédiaire entre les entrevues directives, où les répondants se voient offrir un choix de réponses limité et où leur spontanéité n'est pas prise en compte, et les entrevues non directives où une seule question est posée d'entrée de jeu, le chercheur laissant ensuite le répondant s'exprimer totalement sans le rediriger.

10 Nous ne voulions pas les incommoder en supposant qu'ils connaissaient une personne très proche d'eux. Certains peuvent craindre que leurs pairs penseront qu'ils sont également homosexuels. C'est pourquoi nous avons également ouvert sur la possibilité de connaître une personne homosexuelle ou bisexuelle qui soit plus distante d'eux, soit un voisin ou quelqu'un qu'ils savent être gai.

phobes ont vécu dans un milieu qui n'a presque jamais problématisé l'homophobie. Le concept n'existe pas et ils n'ont pas entendu parler du mot jusqu'à la rencontre. Dans leur cas, une explication minimale doit leur être offerte au cours de la rencontre, mais nous ne pouvons leur donner nous-mêmes de définition précise, puisque nos propres conceptions risquent d'influencer leurs perceptions.

Ensuite, et non le moindre, en prenant l'homophobie comme sujet d'étude, nous nous annonçons graduellement à leurs yeux comme étant des chercheurs s'opposant aux jugements négatifs à l'endroit des personnes gaies, lesbiennes et bisexuelles. Même si nous spécifions d'entrée de jeu que les participants sont libres d'exprimer ce qu'ils veulent, ceux qui possèdent une opinion négative de l'homosexualité peuvent se sentir scrutés et craindre d'être jugés s'ils en viennent à voir la tangente qui anime la recherche.

Ces participants peuvent alors prendre une attitude défensive où ils ne précisent pas leurs positions, préférant faire des allusions en s'en remettant au sens commun de leurs auditeurs. Ils laissent des phrases incomplètes. Ils s'abstiennent d'ajouter des qualificatifs. Ils n'ajoutent pas de précision. Ils concluent à l'occasion en disant «en tout cas, tu sais ce que je veux dire». Certes, ces formes évasives ne sont pas forcément le résultat de soupçons des jeunes à l'endroit des véritables positions des chercheurs. Elles peuvent être une forme de précaution fortement intériorisée où la personne veut se prémunir d'une prise de conscience ou d'une expression trop flagrante de ses propres préjugés. Il y a alors là aussi la crainte d'en dire trop, de développer.

Seulement, comme il importe aux chercheurs d'être concis, de réduire les espaces de doute et de ne pas supposer ce que les omissions dissimulent, ils doivent alors poser des questions de précisions. Pour un jeune qui s'en remettait au sens commun, ceci peut être troublant. Il n'y a pas toujours d'explication claire derrière le «en tout cas, tu sais ce que je veux dire». Même si nous ne leur demandons pas de se justifier avec un «pourquoi[11]» , ils peuvent tout de même se sentir exposés.

Néanmoins, au fil de ces échanges, nous obtenons des précisions sur les incertitudes émises et sur les affirmations d'abord laissées incomplètes. Les jeunes ont suffisamment développé leurs idées entre eux pour que nous puissions avoir une idée riche de leurs positions, de leur compréhension de l'homophobie et de leur disposition à intervenir. Le chapitre 5, intitulé « L'homophobie dans le regard des jeunes », présente les informations tirées de leurs propos dans toutes leurs nuances et leur complexité, mais les organise de façon à en simplifier la compréhension.

11 En recherche qualitative, comme c'est le cas dans les entrevues de groupe, il importe d'éviter de poser des questions en utilisant la forme interrogative «pourquoi», car ils peuvent avoir l'impression de devoir se justifier. Il vaut mieux leur demander comment ils en viennent à leur position (Becker, 2002). Cependant, même si le «comment» est moins lourd, lorsqu'ils sont convaincus que leurs positions vont de soi, ils peuvent se sentir confrontés.

État des lieux : Homophobie, quelle homophobie?

Auteurs : **Janik Bastien Charlebois**, Ph.D., **Gilbert Émond**, Ph.D.

L'obtention récente de l'accès au mariage pour les couples de même sexe scelle l'égalité complète des lesbiennes et des gais devant l'État. Ce gain illustre la vélocité des changements sociaux survenus au cours des dernières années en matière d'inclusion de la diversité sexuelle, et ce depuis l'adoption de la loi Omnibus C-150 par le Parlement canadien en 1969. De parias pouvant encourir des peines de prison pour des rapports sexuels consensuels effectués en privé, les gais et les lesbiennes sont devenus, en l'espace d'une génération, des voisins respectables, des frères, des sœurs, des amis et des collègues de travail appréciés et estimés, auxquels aucune forme de préjudice ne devrait raisonnablement être causée.

Il n'en faut pas moins, cependant, pour que l'abolition des dernières incarnations de l'inégalité juridique ne soit faussement comprise comme étant le signal de la disparition de la discrimination elle-même, les lesbiennes et les gais ayant enfin obtenu leur place au soleil au sein de notre société. En ce sens, ils rejoignent la situation d'autres groupes minorisés, tels les femmes et certaines communautés culturelles, devant lesquels on affirme parfois avec une certitude hâtive qu'il n'existe désormais plus de sexisme ou de racisme.

Si les préjugés les plus virulents s'estompent ou se dissimulent, ils ne s'effacent pas toujours. Les lois contiennent ou limitent certains abus, elles infléchissent la valorisation symbolique de groupes minoritaires ou minorisés, mais elles ne la contrôlent pas. Car l'égalité juridique ne correspond pas à l'égalité de fait, même si elle y contribue[12]. Les cultures sociétales, religieuses, familiales et de groupes de pairs pèsent parallèlement de tout leur poids dans l'attribution des valeurs aux choses et aux personnes, entrant occasionnellement en conflit avec la volonté légale de faire équivaloir les statuts entre groupes sociaux et maintenant certaines minorités en position d'infériorité symbolique.

Qui plus est, les mesures et lois contre la discrimination s'appliquent surtout aux débordements les plus évidents, aux figures flagrantes de l'excès, aux violences verbales et physiques les plus criantes. Elles ne s'adressent pas aux allusions furtives, aux silences stratégiques, aux subtilités pernicieuses dont la répétition régulière, quotidienne et banalisée consolide l'infériorisation systémique. Sans être nécessairement produites et conçues à dessein, ces différentes formes de discrimination ou d'infériorisation traduisent la complexité des rapports de pouvoir entre groupes dominants et dominés, dont les règles et les nuances sont inconsciemment intériorisées.

Ainsi, les grandes avancées sociales et institutionnelles réalisées au cours de ces dernières années côtoient les injures toujours omniprésentes dans les cours d'école. Ainsi, pour plusieurs personnes, le fait de n'éprouver « aucun problème » avec l'orientation sexuelle d'une collègue de travail lesbienne n'empêche pas celui de ressentir du deuil, du désarroi et de la déception lorsqu'elles apprennent que leur propre fille, «par contre», l'est. La présence d'un oncle gai dans leur famille, quant à lui, n'évacue pas forcément le malaise de le voir embrasser son conjoint devant leur enfant. Puis la désapprobation des violences homophobes peut tout de même s'allier au refus de démystifier l'homosexualité, par crainte «d'influencer des jeunes à devenir comme ça». Finalement, mais non le moindre, l'accès au mariage ne débouche pas toujours sur l'inclusion spontanée de l'homoparentalité dans les discussions sur la famille au primaire.

La persistance de ces doubles standards affectent toujours les populations homosexuelles ainsi que leurs proches et ce, à différents

12 C'est d'ailleurs le sens du rapport récent de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (2007), qui s'interroge sur le chemin à parcourir pour qu'en matière de droits effectifs, on chemine de l'égalité juridique vers une égalité sociale.

niveaux. Certes, les jeunes font face à des difficultés généralement moins vives que celles qu'ont connues les générations passées, mais elles n'en demeurent pas moins substantielles. Des questions se posent toujours quant à l'inclusion des réalités homosexuelles dans notre société.

Travailler à l'inclusion véritable des personnes homosexuelles suppose le développement d'une compréhension affinée de l'ampleur, de la variété et de la complexité des manifestations de l'infériorisation de l'homosexualité. Dans l'atteinte de sa mission de démystification de l'homosexualité en milieu scolaire, le GRIS-Montréal, comme nous l'avons mentionné, est soucieux de la portée de sa démarche. Alliant le volet recherche à son action, il examine ses impacts et réfléchit sur ses orientations. Le présent chapitre se veut une occasion de faire le point et d'élargir son regard, embrassant cette fois une volonté de mieux saisir les rouages qui font mouvoir l'homophobie ainsi que ses conséquences sur le bien-être des jeunes.

Mais surtout, conscient qu'il ne peut accomplir seul l'importante mission de sensibiliser les jeunes aux réalités des gais et lesbiennes afin qu'ils développent une plus grande ouverture à leur égard, le GRIS-Montréal désire encourager la contribution précieuse de tout allié potentiel, tout particulièrement celle des jeunes camarades de classe hétérosexuels. Pour ce faire, il cherche à déterminer quel est leur niveau de compréhension des actes homophobes et quels sont les modes d'intervention qu'ils sont les plus susceptibles d'employer.

Pour répondre à ces deux objectifs particuliers, il est indispensable de préalablement dresser un état des lieux, d'établir des repères comparatifs et de tenter de comprendre ce sur quoi repose essentiellement l'homophobie. Comme l'efficacité d'une démarche dépend de la justesse du diagnostic qui est établi, cette recherche s'efforce de trouver les véritables points d'ancrage de l'homophobie plutôt que de se contenter des explications en superficie : il vaut mieux s'adresser aux « causes » plutôt qu'aux symptômes. Sinon, tout changement qui serait apporté demeurerait largement cosmétique ou partiel, laissant se déployer sans entraves des mécanismes discriminatoires discrets mais fondamentaux.

Ce chapitre vise à établir l'état des lieux quant aux questions homophobes dans les écoles. Il concilie en une revue de la documentation scientifique et sociale existante ce que nous connaissons de l'homophobie chez les jeunes. Il est divisé en trois parties : la première explore les attitudes envers les lesbiennes et les gais au Québec et au sein du milieu scolaire; la deuxième s'attarde aux différents modes de compréhension des attitudes négatives; et la dernière se consacre aux impacts qu'elles entraînent sur les jeunes. Il met en valeur un ensemble d'études-clés québécoises et anglo-saxonnes produites dans les milieux communautaire et universitaire. Nous puisons aussi, à l'occasion, parmi les données que nous avons recueillies au sein d'une série d'entrevues de groupe que nous avons menées auprès de jeunes gais et lesbiennes dans le cadre de la réalisation du guide pédagogique *Démystifier l'homosexualité, ça commence à l'école*[13] (Demczuk, 2003).

Nous vous convions, lectrices et lecteurs, à cheminer avec nous à travers cette analyse, sachant votre appui précieux et crucial. Comme nous la conduisons dans un esprit de rigueur, il est possible que nous plongions ensemble jusqu'au cœur de notions largement répandues et tenues pour acquises, que nous les scrutions et les questionnions, au risque de remuer et de déstabiliser certaines connaissances de sens commun qui nous ont été transmises et qui font partie de la banalité du quotidien.

13 *Menées au cours de l'année 2001 pour le GRIS-Montréal, ces entrevues de nature semi-directive ont réuni une trentaine de jeunes des régions de Québec et de Montréal pour qu'ils discutent de leurs expériences en milieu scolaire ainsi que de leurs besoins spécifiques. Certains des résultats s'avèrent toujours pertinents pour la présente recherche. Évidemment, l'anonymat des participants a été protégé et les noms employés sont fictifs.*

3.1. Une topographie de « l'homophobie »

Aucun mot ne peut rendre de façon exhaustive toute la gamme des manifestations de l'infériorisation des personnes homosexuelles. Sonder les opinions et recenser les gestes se décuple lorsqu'on en explore tous les aboutissements : des représentations intériorisées, des préjugés inconscients, des exposés francs jusqu'aux discours de convenance, des mises à l'écart, des silences, des violences verbales, des insultes «banales», des paroles haineuses, des bousculades jusqu'aux assauts fatals. Ensuite, chaque milieu présente ses propres particularités, les uns étant caractérisés par davantage d'ouverture que les autres. Des villes principales aux régions rurales, des universités aux écoles secondaires, d'une dénomination religieuse à une autre, d'une famille à l'autre, les conditions des personnes gaies et lesbiennes ne sont pas exactement les mêmes.

En 2007, deux rapports importants de l'appareil gouvernemental faisaient état de ces situations dont nous n'abordons que quelques-unes ici, mais de façon plus spécifique. Le rapport de la Commission des droits de la personne et de la jeunesse du Québec (2007) *De l'égalité juridique à l'égalité sociale* trace un portrait des distances à parcourir pour atteindre une pleine égalité dans l'articulation des droits dans les différentes sphères sociales. De son côté, la recherche-avis du Conseil permanent de la jeunesse (2007) *Sortir l'homophobie du placard... et de nos écoles secondaires* établit une enquête aux multiples dimensions sur la connaissance et la reconnaissance de l'homophobie dans les écoles secondaires du Québec. Ces deux rapports, tout en citant l'action du GRIS, s'attachent à formuler des recommandations aux ministères et acteurs politiques afin que soient mises en place des politiques et programmes nécessaires à réduire l'homophobie et à favoriser une politique de l'inclusion plus active dans les milieux institutionnels. Notre démarche de recherche vise à constater puis orienter vers des actions concrètes à réaliser sur le terrain, dans les milieux scolaires et de jeunes.

Comme nous ne pouvons couvrir toutes les nuances de ces phénomènes dits homophobes, nous allons nous concentrer sur les deux milieux qui affectent principalement notre étude et sur lesquels il existe des données substantielles, soit la société en général et le milieu scolaire en particulier. Bien que notre champ d'action touche d'abord ce dernier, celui-ci n'évolue pas en vase clos et demeure lié à ce qui se passe dans la société en général.

3.1.1. Dans la société en général

Une série de sondages ont été effectués au cours des dernières années pour cerner le profil des opinions et des attitudes à l'endroit de l'homosexualité et des personnes lesbiennes et gaies corollairement aux enjeux politiques d'actualité les concernant. En prenant une perspective diachronique, c'est à dire qui suit la ligne du temps, nous remarquons une transformation des positions reflétant les changements sociaux rapides survenus au cours des dernières années.

En matière de valorisation de l'homosexualité, 47% des Québécois sondés en 1990 par la firme Léger Marketing la considéraient immorale, ce pourcentage baissant ensuite à 22% en 2006. Au Canada, l'approbation de la reconnaissance du mariage entre conjoints de même sexe est passée de 37% en 1997 à 53% en 2004 (Étude électorale canadienne, 1997, 2004). S'il est possible de trouver des personnes se situant à chaque extrémité du spectre des attitudes à l'endroit des lesbiennes et des gais, la tendance

est néanmoins à l'ouverture.

Il n'est pas à écarter, cependant, que le biais de désirabilité et de conformité apparente aux valeurs en vogue y joue son rôle. Peu de gens se complaisent à paraître «fermés d'esprit», d'une part, et des volontés bien intentionnées peuvent être contenues par l'intériorisation inconsciente de perspectives négatives, d'autre part. À titre d'exemple, si 77% des Québécois estiment que les homosexuels doivent avoir les mêmes droits que les hétérosexuels, 51% sont favorables au mariage de conjoints de même sexe (Léger Marketing, 2004). Un certain nombre de personnes professant la première opinion peut donc s'opposer à l'accès au mariage pour les couples de même sexe sans éprouver de sentiment de dissonance cognitive à l'idée que la définition des droits ne soit en réalité pas la même entre homosexuels et hétérosexuels. Elles peuvent entretenir de telles opinions qui semblent paradoxales.

Et comme nous l'avons vu plus haut, apporter son approbation au traitement égal devant la loi ne suppose pas automatiquement la reconnaissance d'une égalité symbolique. Si *être* gai ou lesbienne peut être protégé, *paraître* gai ou lesbienne - soit détonner des canons des genres masculin et féminin, refuser l'invisibilité de ses amours et célébrer publiquement leur valeur -, ainsi que *revendiquer* une pleine égalité peut rencontrer des résistances et des réserves. Formulées parfois sur le mode du «Je ne suis pas homophobe, mais... » ou appuyées par des affirmations à l'effet que leur auteur connaît des personnes homosexuelles et qu'il est donc, ipso facto, ouvert d'esprit, les résistances exprimées esquivent fréquemment les accusations potentielles d'intolérance (Burridge, 2004). Elles sont en cela la copie exacte d'affirmations semblables adressées aux femmes et à différentes communautés culturelles : «Je ne suis pas sexiste, mais... », «Je ne suis pas raciste, mais... », «J'ai des amis Noirs, c'est juste que...», qui servent pareillement à éviter le poids de la critique (Blum, 2001). Au sein des sociétés occidentales contemporaines, les déclarations infériorisant ouvertement tout groupe social sont de plus en plus réprouvées et les opposants à l'homosexualité doivent modifier stratégiquement leur rhétorique pour suivre cette transformation (Brickell, 2001). La discrimination, par conséquent, se raffine :

The more overt and blatant forms of legal and social structures and everyday practices which define ethnic or racial discrimination are slowly being replaced by more implicit, indirect, subtle or otherwise less open, though not necessarily less effective or insidious, forms of dominance and inequality. (van Dijk, 1991, p.28)

Bien que les formes de déni témoignent des avancées juridiques et de la consolidation d'un consensus social autour de la désapprobation de l'infériorisation brute et flagrante, l'occultation de leurs motivations réelles les rend plus difficiles à cerner et à contrer : «people orientate towards the possibility of being held to account for what they say, and accordingly try to negotiate a position that will allow them to make their point whilst acknowledging and foreclosing potential criticism» (Burridge, 2004, p. 332)[14] .

Souvent, les personnes qui manifestent des réserves à l'endroit du *paraître* ou de la visibilité gaie (soit envers des signes d'affection en public, les défilés de la fierté et l'existence d'un quartier homosexuel, etc.) ainsi qu'à l'endroit de la revendication sociale sont persuadées qu'il s'agit d'abord de formes d'excès dépassant les acquis des personnes hétérosexuelles, puis ensuite de contradictions patentes avec les requêtes d'inclusion. Les hétérosexuels, il va sans dire, n'auraient pas besoin

14 *Les déclarations à l'effet que des critiques sociales soient une incursion abusive du «politiquement correct» ou de la rectitude politique participent de cette posture.*

de parler de leur orientation sexuelle, ne se «lècheraient pas en public», ne possèderaient pas de défilé de la fierté hétérosexuelle et encore moins de quartier propre à eux. En fait, comme tout groupe social en position de domination, qu'il s'agisse des hommes, des Blancs ou des fortunés, les privilèges et les avantages dont ils jouissent demeurent neutres, non marqués et invisibles à leurs yeux (Brickell, 2005; Kaufman, 1994; Kimmel, 1994; Wittig, 1993, 2001)[15]. Le fait que l'on présume spontanément et systématiquement l'hétérosexualité d'un interlocuteur rend par définition superflu, pour une personne hétérosexuelle, tout besoin de «s'afficher». Elle se voit donc confirmée dans ce qu'elle est dans l'ensemble des interactions qu'elle tisse avec les autres. Dans cette logique, la mention banale et spontanée d'un conjoint de *sexe opposé* à des collègues de travail ou à des inconnus ne serait pas un dévoilement inopportun ou une volonté de « constamment parler de son orientation sexuelle ». Les hétérosexuels qui se témoignent des signes excessifs d'affection ne le feraient pas en vertu de leur hétérosexualité mais bien en fonction de leur personnalité propre. Puis l'omniprésence de références positives à l'amour et à la sexualité entre hommes et femmes, tant dans l'éducation familiale et scolaire, dans la chanson, dans les émissions télévisées, dans les livres, dans les publicités, dans la vie publique ne seraient « évidemment » pas une démonstration de fierté (hétérosexuelle), mais bien la traduction de l'état « neutre » des choses.

À un autre niveau, certaines personnes appréhenderaient ou craindraient chez les homosexuels revendicateurs une volonté de renversement des rapports de pouvoir et de mise à mal de la population hétérosexuelle (Brickell, 2005). Ils suivent en ce sens des craintes semblables énoncées à l'égard des féministes et des personnes luttant contre le racisme.

L'ampleur et la composition exactes de ces positions mitigées et négatives ne sont pas mesurées dans les enquêtes et les sondages de masse. Il s'avère difficile de les saisir puisqu'elles s'insèrent dans des discours dont l'analyse exige la libre émergence des propos - plutôt que la collection unidirectionnelle de réponses à une série de questions fermées. Cependant, leur énonciation est non seulement cruciale pour la compréhension de la nature et de la forme de certaines attitudes contemporaines à l'endroit de l'homosexualité, mais elle est parfois plus pertinente que la simple énumération de proportions et de données statistiques.

Il convient de rappeler que la gamme des attitudes existantes ne se limite pas à celles qui sont négatives ou mitigées, puis que ces dernières reflètent souvent la surévaluation inconsciente du statut des groupes dominants (hétérosexuel, homme, riche, blanc, etc.). Elles s'inscrivent à ce titre dans la complexité des rapports de pouvoir entre groupes sociaux, faisant s'entrecroiser ou s'accumuler chez certains sujets des positions favorisées et défavorisées, tels que chez les hommes immigrants, les femmes blanches, les hommes gais blancs, les lesbiennes autochtones, les hommes gais de communautés culturelles ainsi que, d'autre part, les hommes blancs hétérosexuels. Les réalités des personnes gaies, lesbiennes, bisexuelles et trans* appartenant également à des minorités culturelles, spécifiquement, sont marquées par la rareté des espaces où elles vivent une pleine acceptation, puisqu'elles sont confrontées à la fois à l'homophobie des communautés dominantes et d'origines, ainsi qu'au racisme des communautés gaies et dominantes (Association canadienne pour la santé mentale - filiale de Montréal, 2006; Van der Meide, 2001).

La contrepartie des pensées et des opinions sociales, et ce dans toute leur complexité, sont les actions qu'elles inspirent et entraînent.

15 *Ainsi l'Histoire est-elle principalement l'histoire des Blancs, l'Homme (Humanité) est-il souvent confondu avec l'homme et la Sexualité représente-t-elle en réalité (l'hétéro)sexualité. Le groupe dominant est «non-marqué», c'est-à-dire que sa spécificité n'est pas mentionnée. Elle est simplement prise comme un universel totalisant et neutre. À l'inverse, les domaines occupés par des groupes dominés sont nécessairement qualifiés, politisés et marqués comme tels : l'histoire des femmes, l'histoire des Noirs, l'histoire des lesbiennes et des gais. L'Homme (Humanité) ne pourra jamais être inconsciemment associé à la femme et la Sexualité à (l'homo)sexualité. Dans cette foulée, on peut aisément reprocher aux communautés noires de créer des musées «pour Noirs», des événements «pour Noirs» ou des centres communautaires «pour Noirs» sans être conscient que les musées, les événements et les centres communautaires sont traditionnellement conçus par et pour les Blancs.*

Elles se présentent comme les marques différenciées d'intérêt[16], les carences d'empathie[17] , « l'invisibilisation[18] » , les mises à l'écart, les commentaires négatifs, les insultes et, de façon plus extrême, les coups. Parallèlement aux sondages, quelques initiatives ont été entreprises pour compiler des données concernant les gestes haineux commis à l'endroit de lesbiennes et de gais. Elles sont néanmoins peu nombreuses au Québec, se limitant aux activités du défunt organisme *Dire enfin la violence* et au mémoire présenté par le *Caucus lesbien* devant la *Commission des droits de la personne* en 1993 (Commission des droits de la personne du Québec, 1994). Alors que les autres corps policiers métropolitains amassent des statistiques sur les crimes haineux, la police de la communauté urbaine de Montréal ne le fait pas (Janoff, 2005).

Les gestes violents sont presque aussi diversifiés que les attitudes négatives. Ils ne sont par ailleurs pas toujours immédiatement imputés à des motifs haineux : leurs auteurs tentent parfois de se défiler et les enquêteurs ne sont pas forcément à l'affût de leur possibilité (Janoff, 2005). De plus, l'attention médiatique divergente de certains crimes fausse leur évaluation au sein de la population. Tandis que le meurtre de Matthew Shephard, aux États-Unis, a été abondamment couvert et a frappé l'imaginaire de la population, celui de Sakia Gunn est resté largement ignoré[19]. Les faits ne se limitent pas à ce qui est rapporté et ne sont pas toujours aussi spectaculaires que les cas Shephard ou Sébastien Nouchet, un homme brûlé vif par une bande de jeunes à Noeux-les-Mines en France en 2004.

Au Québec, les voies de fait commises sur deux lesbiennes s'étant embrassées en public à Montréal en 2004 ont été médiatisées, mais en l'absence de recensement récent ou de compilation systématique des crimes homophobes par la police, il est impossible de dresser un portrait actuel de la violence homophobe. Il est possible d'avancer que les violences extrêmes ne sont pas monnaie courante, comparativement à d'autres sociétés où les attitudes négatives envers les minorités sexuelles sont plus vives. Sinon, elles susciteraient au sein de la communauté gaie et lesbienne la même mobilisation que celle qui a eu lieu au début des années quatre-vingt-dix, alors que 14 hommes avaient été tués à Montréal entre 1989 et 1993 parce qu'ils étaient homosexuels ou soupçonnés de l'être. Parmi ces victimes, trois d'entre elles ont été battues à mort par des jeunes et des jeunes adultes s'engageant dans des activités de «tabassage de tapettes» (Commission des droits de la personne, 1994). Du côté des lesbiennes, une enquête menée auprès d'elles en 1993 à Montréal a fait ressortir que 45,4% d'entre elles avaient été confrontées à de la violence verbale, 15,9% à du harcèlement et 7% à une agression physique de la part d'un inconnu dans un endroit public (Demczuk, 1998). La plupart des cas de violence sont perpétrés par des hommes et les rituels de tabassage de tapettes le sont par des adolescents et des jeunes adultes (Franklin, 2000; Tomsen et Mason, 2001; Van der Meer, 2003).

Entre les extrêmes, certains gestes homophobes ne peuvent être définis et signalés comme crimes. On compte parmi eux les allusions et les propositions sexuelles, les regards insistants et les *catcalls*[20] objectifiants que subissent tout particulièrement les lesbiennes et les femmes bisexuelles. On compte également les bousculades et les invectives dirigées vers les personnes homosexuelles, notamment les jeunes qui fréquentent l'école secondaire. Bien que la gravité absolue de ces gestes soit moins grande que les passages à tabac, ils demeurent tout de même très blessants car ils rappellent la position de vulnérabilité dans laquelle se trouvent les lesbiennes et les gais.

16 *Par exemple, un parent qui s'enquiert de la vie amoureuse de son enfant hétérosexuel, mais qui ne le fait pas avec son enfant homosexuel.*
17 *Déconsidérer les expériences de discrimination vécues par les personnes homosexuelles, d'une part, et refuser de reconnaître l'intensité et la véracité des émotions amoureuses éprouvées par ces dernières, d'autre part.*
18 *Refuser de parler d'homosexualité pour éviter d'en faire la « promotion ».*
19 *Matthew Shephard a été sauvagement battu à mort en 1998, dans le Wyoming, par deux jeunes hommes prétextant avoir «perdu le contrôle» à la suite d'avances sexuelles qu'il leur aurait faites. Sakia Gunn, une jeune lesbienne afro-américaine qui habitait l'État du New Jersey, a été poignardée en 2003 lorsqu'elle et ses amies ont refusé les avances de deux hommes. Affirmant éventuellement qu'elle était lesbienne, un des hommes se serait jeté sur elle. Comparant la couverture médiatique des deux crimes en utilisant la base de données Lexis-Nexis, Kim Pearson (2005), professeur de journalisme au College of New Jersey, aurait relevé 659 articles produits sur Matthew Shephard et seulement 21 sur Sakia Gunn à l'intérieur des sept mois ayant suivi chacun des événements.*
20 *Bruit que l'on fait généralement pour appeler des chats.*

3.1.2. Dans le milieu scolaire

Les écoles remplissent un rôle crucial dans la préparation des jeunes à leur participation civique au sein de la société et dans le développement de compétences permettant la réalisation et l'épanouissement de soi. Les réussites ou les difficultés encourues lors de leur cheminement scolaire détermineront en bonne partie le parcours qu'ils suivront au-delà de l'école dans le restant de leur vie.

Le milieu scolaire, bien qu'il connaisse des particularités et des réalités propres, n'évolue pas en vase clos, isolé de la société ambiante. Il en est un microcosme, en plus d'offrir un aperçu approximatif de celle de demain. Là où l'école se distingue principalement, c'est dans le bouillonnement des dynamiques de socialisation entre enfants et adolescents, qui en sont les premiers occupants. Ensuite, les tensions sociales entre différents courants de pensée s'y reportent de façon aiguë, le milieu scolaire étant largement perçu comme un lieu de socialisation stratégique dont les orientations actuelles marqueront les générations futures.

En principe, la pleine inclusion des différents groupes sociaux doit s'y refléter pour contribuer à leur participation entière au sein de la société. Il en va ainsi, par exemple, pour les femmes, les minorités culturelles et les personnes vivant avec un handicap. Pourtant, les jeunes gais et lesbiennes rapportent la persistance de préjugés négatifs envers l'homosexualité ainsi que la traversée d'expériences négatives minant leur épanouissement personnel et académique. La nature de ces expériences ainsi que leurs instigateurs varient. Au-delà des insultes qui pullulent dans les cours d'école et qui proviennent principalement des groupes de jeunes garçons (Burn, 2000; Martino, 1999, Martino et Pallotta-Chiarolli, 2003; Nayak et Kehily, 1996; Pascoe, 2005; Plummer, 1999, 2000), les préjugés et les gestes maladroits de certains membres du personnel scolaire ainsi que les silences institutionnels[21] sont également en cause.

Au Québec, les organismes GRIS-Montréal, GRIS-Québec, GRIS-Chaudière-Appalaches et Projet10 mènent ponctuellement ou régulièrement des recherches sur l'étendue de certaines perceptions ou sur la répartition des niveaux de confort à l'endroit de l'homosexualité chez les jeunes participant à leurs rencontres. Les données de ces organismes, cependant, ne sont puisées qu'auprès des écoles secondaires et des cégeps qui participent à leurs interventions. En ce qui a trait aux écoles primaires, les informations qu'ils recueillent proviennent principalement de témoignages divers, tel que celui de Michel :

« (...) je me souviens du primaire, quand on arrivait le matin dans la cour d'école, en troisième année. Il y avait des joutes verbales entre des gangs et moi. Il y avait eu une période où chaque matin, j'étais effrayé d'aller à l'école. Il y avait le sujet de l'homosexualité et le sujet d'autre chose, genre, « t'es moumoune » sans que ça fasse référence vraiment à l'homosexualité. C'est que je n'étais pas vraiment sportif. Je sortais de la cour et je me cachais. Les élèves me voyaient et ils me dénonçaient. C'était un calvaire à chaque matin. » (Michel)

Même si l'on affirme que les jeunes du primaire n'accordent pas de portée sexuelle aux insultes « fif, tapette, moumoune et gai » - ce qui n'est pas toujours le cas (Bastien Charlebois, 2007) - elles ont tout de même le potentiel de blesser. L'émergence de ces insultes dès le primaire conditionne déjà le vécu des jeunes garçons, s'inscrivant au sein des pressions socialisatrices qu'exercent les hommes sur eux-mêmes (Connell, 1995; Martino, 1999; Martino et Pallotta-Chiarolli, 2003, 2005; Plummer, 1999, 2000).

21 Bien que l'homosexualité soit abordée par un nombre croissant de professeurs, plusieurs restent inconfortables avec le sujet et le couvrent superficiellement. Elle sera alors un objet périphérique qu'on aborde dans une occasion ponctuelle tandis que, le reste du temps, on aura présenté « la » sexualité comme étant strictement hétérosexuelle et fondamentalement orientée vers la reproduction, s'adressant de surcroît aux élèves comme s'ils étaient tous hétérosexuels. En outre, c'est une thématique que certains établissements préfèrent aborder le plus tardivement possible.

L'ampleur de la pratique de l'insulte dans les écoles secondaires du Québec n'a pas été mesurée. Seules quelques données pancanadiennes ont été colligées à partir du *Projet Sain et Sauf* (2005), rejoignant des jeunes gais, lesbiennes, bisexuels et transgenres[22] . Voici un tableau illustrant la proportion des différents types de violence qu'ils auraient vécus au moins une fois en milieu scolaire :

Tableau 3 : Violences vécues (au moins une fois) en milieu scolaire par des LGBT, selon le sexe

	Total	Gars	Filles
Types de violence vécue en milieu scolaire	**Proportion (%)**		
Injures	53,7	61,5	44,6
Out-er[23]	39,2	42,2	35,7
Menaces	28,3	31,3	25,0
Taxage	24,8	29,2	19,6
Agressions physiques	26,3	27,0	25,5
Attouchements sexuels non voulus	23,3	17,2	30,4
Argent pour choses défendues	15,7	13,8	17,9

Source : Otis et al. (2005)

Les principales recherches d'envergure à avoir été produites sur le sujet sont celles de l'organisme national GLSEN (Gay, Lesbian and Straight Education Network) oeuvrant aux États-Unis. Dans le rapport couvrant l'année 2005 (Kosciw et Diaz, 2006), qui regroupait un échantillon de 1732 jeunes lesbiennes, gais, bisexuels et transgenres âgés de 13 à 20 ans, 75,4% des répondants affirment entendre des remarques homophobes «fréquemment» ou «souvent»[24]. Au moins une fois au cours de la dernière année, près des deux tiers (64,1%) auraient reçu des insultes verbales, plus du tiers (37,8%) aurait vécu du harcèlement physique (être poussé, bousculé) et près d'un cinquième (18,6%) aurait été agressé (recevoir des coups de poing, des coups de pied ou être blessé par une arme) en raison de leur orientation sexuelle. Par ailleurs, 65,6% auraient subi du harcèlement sexuel (remarques sexuelles et touchers inappropriés), particulièrement chez les lesbiennes et les filles bisexuelles. Ces statistiques semblent correspondre, grossièrement, à celles de *Sain et Sauf* présentées dans le tableau 3.

La violence que peuvent vivre les jeunes, toute orientation sexuelle confondue, ne se limite pas au harcèlement verbal et physique directs. Certaines formes d'agressions «indirectes» causent du dommage au niveau des relations avec les pairs en fabriquant des rumeurs de nature malveillante au sujet du jeune visé. D'autres se traduisent par le vol ou l'endommagement de biens possédés par la victime ou encore, plus récemment, par de la cyber-intimidation *(cyberbullying)*, qui consiste en l'envoi de courriels harcelants ou menaçants. Les jeunes gais, lesbiennes, bisexuels et transgenres qui ont participé à l'enquête auraient entendu des rumeurs circuler à leur sujet dans 65,7% des cas, 51,4% auraient vu un de leurs biens être volé ou sciemment endommagé[25] et 41,2% auraient vécu de la cyber-intimidation (Kosciw et Diaz, 2006).

Certes, les jeunes hétérosexuels vivent aussi de l'intimidation, mais les motifs pour lesquels ils peuvent subir du rejet s'appliquent aux homosexuels et aux bisexuels. Ces derniers, toutefois, possèdent de surcroît des raisons propres pour lesquelles ils peuvent être ciblés[26]. Si certains jeunes

22 *L'échantillon de cette étude se limite à 138 jeunes répondants s'identifiant comme lesbiennes, gais, bisexuels et transgenres. Les quatre sites du* Projet Sain et Sauf *sont Montréal, Halifax, Moncton et Kamloops.*
23 *Dévoiler l'homosexualité ou la bisexualité d'une personne sans son consentement.*
24 *L'étude emploie une échelle dite « de Likert » (voir Mayer et al., 2000) présentant la gradation suivante :* «frequently, often, sometimes, rarely».
25 *Une enquête indépendante menée au Massachussetts, intitulée le* Centers for Disease Control and Prevention 1995 Youth Risk Behavior Survey, *confirme que ceci survient plus fréquemment chez les jeunes lesbiennes, gais et bisexuel(le)s que chez les hétérosexuel(le)s (Garofalo et al., 1998)*
26 *Un ou une jeune hétérosexuel(le) ne se fera jamais chahuter en raison de son hétérosexualité. Il ou elle sera victimisé(e) pour des traits non reliés à l'orientation sexuelle tels que l'obésité, la petite taille, le succès scolaire, etc. Or, ces derniers peuvent sont également présents chez les gais et les lesbiennes.*

hétérosexuels sont faussement présumés comme étant gais ou lesbiennes et subissent le rejet, ils demeurent une minorité. À l'inverse, les homosexuels qui ne sont pas directement visés en raison de leur invisibilité ou du fait qu'ils n'ont pas «l'air gai ou lesbienne» sont tout de même blessés par les commentaires homophobes qui circulent impunément autour d'eux, signalant l'estime qu'on accorde à l'homosexualité et laissant présager le traitement qu'ils recevraient s'ils se dévoilaient (Burn, Kadlec et Rexer, 2005). Résultat, les jeunes lesbiennes et gais sont globalement plus souvent victimes d'intimidation que les hétérosexuels (Williams et al., 2005).

« Si tu regardes comment les autres se font injurier et traiter de noms, tu te dis « s'il fallait que je le dise, oublie ça, je serais mort! ». Ça fait que tu ne t'affirmes pas. Ça reste comme ça. Je n'ai jamais été victime de ça parce que j'en ai jamais parlé au secondaire. Mais juste regarder ce qu'il advenait aux autres - et le gars efféminé qui se faisait écœurer ne s'affichait même pas comme gai -, tu ne veux pas que ça t'arrive. » (Mathieu)

Au Québec, les données amassées concernent uniquement les perceptions qu'ont les jeunes de l'homosexualité. Une enquête exploratoire réalisée en 1999 auprès de 1011 jeunes de 15 à 19 ans fréquentant des écoles de la région de Lanaudière revèle que 53,4% d'entre eux auraient une attitude positive à l'endroit des gais et des lesbiennes, tandis que 17,9% auraient une position mitigée et 20,2%, une position négative. Quelque 5,3% se situeraient dans une catégorie «neutre» (Bals, 2001)[27]. Plus de garçons posséderaient d'attitudes négatives (33,2%) et mitigées (21,2%) que de filles, qui se situeraient respectivement à 7,9% et 14,8%. Il existe tout de même une difficulté à classer clairement quelques brefs commentaires de jeunes parmi ces catégories, certaines affirmations pouvant camoufler la complexité des positions des jeunes[28].

Le degré de confort noté par les GRIS, quant à lui, est mesuré par rapport à quelques situations possibles ou vécues : travailler en équipe avec un gai ou une lesbienne, faire une activité sportive avec un gai ou une lesbienne, apprendre qu'une ou qu'un meilleur(e) ami(e) ou encorequ'une sœur ou un frère est lesbienne ou gai, être témoin de signes d'affection entre gais ou lesbiennes[29]. La question examinant le niveau de confort à la suite du dévoilement de l'homosexualité d'un ou d'une meilleur(e) ami(e) est centrale, puisque les relations avec les proches amis jouent un rôle important dans la socialisation des jeunes. Par ailleurs, elle révèle à quel point une personne est prête à engager une relation sérieuse avec un autrui homosexuel au lieu de le garder à distance. Les données de GRIS-Québec, recueillies auprès de 2101 élèves au cours de l'année scolaire 2003-2004, sont comparées avec celles du GRIS-Montréal, puisées au sein de 6789 questionnaires distribués en 2002-2003. Les valeurs obtenues sont statistiquement similaires.

Tableau 4 : Proportion de jeunes se sentant *mal à l'aise* ou *très mal à l'aise* en apprenant que leur meilleur ami ou meilleure amie est gai ou lesbienne

	Région de Québec		Région de Montréal	
Si j'apprenais que :	**Filles**	**Garçons**	**Filles**	**Garçons**
Ma meilleure amie est lesbienne	37%	21%	39%	21%
Mon meilleur ami est gai	16%	61%	19%	64%

Sources : Grenier, Alain. (2005) et Émond, Gilbert (2004)

27 *Ces évaluations sont réalisées à partir des commentaires des jeunes. L'auteure a établi elle-même les catégories d'analyse.*
28 *Les réponses classées dans la catégorie «mitigé» emploient la formule rhétorique «mais» ou présentent des conditions : « J'ai pas de préjugés, MAIS ça me répugne qu'ils s'exhibent en public », « Je les accepte, MAIS je ne tiens pas à en côtoyer », « Je n'ai pas vraiment de préjugés, MAIS je les trouve bizarres », « Je les accepte, TANT QU'ils ne me cruisent pas », etc.*
29 *Voir le chapitre 2 pour la présentation du questionnaire régulier.*

Nous observons, de façon globale, que les jeunes garçons éprouvent davantage d'inconfort que les filles devant l'homosexualité, tout particulièrement en ce qui concerne les hommes gais. Ceci correspond d'ailleurs avec la littérature publiée à ce sujet (Herek, 1988; Herek et Capitanio, 1999; Kite, 1984; Marsiglio 1993; Pratte, 1993; Simoni, 1996 et Kite et Whitley, 1998). Il ne faut pas en conclure, toutefois, que l'ensemble des garçons seraient inconfortables devant l'idée que leur meilleur ami soit gai.

Le degré de confort ne peut être immédiatement confondu avec celui de l'acceptation. C'est le cas notamment des réactions des garçons devant l'éventualité d'avoir une amie lesbienne. Chez plusieurs d'entre eux, le « confort » manifesté à l'endroit des lesbiennes équivaut en réalité à une attitude objectifiante leur refusant le statut de sujet. Ils les apprécient dans la mesure où ils s'imaginent leur proposer des expériences sexuelles, balayant du revers de la main la définition de soi qu'elles leur présenteraient[30] (Bastien Charlebois, 2007).

En somme, même s'il existe certaines tendances, nous voyons chez les jeunes une grande diversité d'attitudes par rapport à l'homosexualité et aux personnes gaies et lesbiennes. Certains sont « très à l'aise » alors que d'autres sont « très mal à l'aise ». Certains voient positivement l'homosexualité alors que d'autres la voient négativement. Néanmoins, il suffit, pour les jeunes lesbiennes et gais, qu'une seule personne présentant des attitudes et des comportements négatifs les harcèle pour qu'ils en souffrent.

De la même manière que chez les jeunes en général, les attitudes du personnel de l'école à l'endroit des minorités sexuelles varient énormément. Leur position d'autorité, cependant, donne un poids de plus à leurs gestes, à leurs paroles et à leurs silences. Ses membres sont des acteurs importants dans la création d'un environnement respectueux pour tous.

Selon l'enquête réalisée pour l'organisme GLSEN (Kosciw et Diaz, 2006), 16,5% du personnel de l'école interviendraient toujours ou la plupart du temps lorsque des remarques homophobes seraient faites, contre 39,3% pour celles de nature sexiste et 59,6% pour celles qui sont racistes. Or, ces interventions auraient un impact positif sur la réduction des insultes.

En fait, les attitudes négatives à l'endroit des personnes homosexuelles seraient même présentes chez certains d'entre eux puisque 18,6% des jeunes disent avoir déjà entendu un membre du personnel de l'école faire des remarques homophobes. Si aucune étude n'a été menée au Québec à ce sujet, une série de témoignages tirés de la recherche réalisée pour l'élaboration du guide pédagogique du GRIS-Montréal (2003) rapportent leur existence :

« Je veux vraiment amener mon prof d'histoire à la cour. Ça n'a pas de bon sens, il fait plein de menaces, plein de jokes niaiseuses, homophobes. En plus, le monde aime ça, c'est un professeur qui est cool. » (Patrick)

« (...) But some teachers were just as bad as the kids so... Teachers would say: "stop crying little faggot" or "be a man", stuff like that. » (Simon)

« (...) It was my moral teacher. Like I was saying before, we were doing a course about AIDS. Anything related to homosexuals, [he said]: "these people should die", "gays, I hate them so much". It's all he's doing. He joked around with this guy "t'es une tapette toi, c'est ça, t'es une tapette hein?" (...) he used to be a boxer, and he's like "these people, we should beat them up". He hits his desk and he's like

30 *Bref, ils voient les lesbiennes comme un « objet » à désirer et auquel ils peuvent toujours prétendre avoir accès.*

: « Ces gens-là sont vraiment cons, c'est dégueulasse! En tout cas, on va changer de sujet parce que sinon je me fâche pis vous me connaissez [affirmation du professeur]». (...)

I was so angry at him, but what can I do? All the school would be knowing and we were looking at each other. So I wouldn't say anything. » (Amir)

Les membres du personnel de l'école ne font évidemment pas tous montre de telles attitudes. Certains œuvrent positivement à contrer les préjugés et leur contribution est appréciée des jeunes lesbiennes et gais qui fréquentent leurs classes. Entre les deux extrêmes, le silence malaisé ou quelques maladresses peuvent s'insérer. Sans être nécessairement le fruit de mauvaises intentions, ils sont l'aboutissement d'un manque de connaissances des réalités homosexuelles ainsi que de l'intériorisation inconsciente d'un hétérosexisme institutionnel. La culture institutionnelle ainsi que le programme de formation personnelle et sociale (FPS) - en vigueur jusqu'à tout récemment - rendent invisible la diversité sexuelle ou la sous-représentent par rapport à sa véritable présence au sein de la société : on présume que les jeunes élèves sont tous hétérosexuels, on mentionne uniquement les conjoints de sexe opposé de professeurs, de personnalités culturelles, historiques et politiques célèbres, on présente des notions de sécurisexe[31] s'appliquant seulement à des relations sexuelles entre hommes et femmes, on ne possède aucun ou très peu de livres sur les réalités homosexuelles dans la bibliothèque scolaire, etc.[32] :

« En secondaire III, ils ont passé un questionnaire sur la sexualité avec une section sur l'homosexualité où on pouvait poser nos questions dans l'anonymat. Ils n'ont jamais répondu aux questions sur l'homosexualité. » (Marie-Ève)

« Au début de mon secondaire, en secondaire I ou II, on a abordé l'homosexualité en morale très rapidement avec les MTS et la tuyauterie. » (Valérie)

« Yeah, at some point I just wish I could just ask teachers just to say 'girls and girls' sometimes. There was my French teacher, she told us [to write] a story, any story at all, and every single girl wrote about boyfriends and stuff like that. I wrote about a girl. My teacher was mostly talking about guys and girls at the same time, but when I wrote that story and she read it, she looks at me and just smiles at me, and I was like 'I know'. After that class she commented on my paper, like, 'that's very original'. I'm like, 'thank you'. 'No one ever wrote this in my entire life'. 'I know'. Because she mostly talks about that, my French teacher talks about guys-girls, guys-girls, I was getting tired of that so I made up my own story and she's like surprised about it. » (Jenny)

« Mon prof de bio en secondaire III a dit des préjugés sur les gais: « les tapettes sont nées de même à cause d'un gène ». C'est la seule information que j'ai reçue au secondaire. » (Guillaume)

La faible visibilité accordée à la diversité sexuelle dans les classes a un impact sur les attitudes à l'endroit des gais et des lesbiennes (Walton, 2005). Ceci est vrai pour tout groupe social dont la représentation à l'école ne reflète pas sa réelle présence dans la société ou la confine à des catégories d'exception ainsi qu'à des stéréotypes. Les femmes et les membres de communautés culturelles en sont chacun à leur mesure un exemple, leur inclusion progressive ayant contribué ou contribuant encore à leur valorisation accrue au sein de la société.

31 *Le terme* sécurisexe, *né au Québec et traduit celui de* safesex *des Américains, englobe l'ensemble des mesures de prévention (condom lors des pénétrations, choix de pratiques sans risque, etc.). Il a été créé par les gais dans la foulée de l'apparition du sida.*

32 *L'ancien programme de Formation personnelle et sociale (FPS) s'adressait aux élèves en semblant présumer qu'ils étaient tous hétérosexuels, et ce à travers un grand nombre des activités sur l'éveil à la sexualité et les relations amoureuses. Lorsque l'homosexualité était abordée, c'était souvent dans une section séparée et elle était présentée de telle sorte qu'elle semblait être une réalité appartenant davantage au monde des adultes. Tel que mentionné dans le programme d'études de FPS pour le volet secondaire : « Tout en incitant au respect et à la compréhension de chaque personne, quelle que soit son orientation sexuelle, le présent cours privilégie l'hétérosexualité comme voie d'évolution vers la pleine maturité psychosexuelle. » (ministère de l'Éducation du Québec, 1984, p. 108).*

3.2. Des préjugés qu'on dit «homophobes» : leur origine

Œuvrer à la création d'un milieu scolaire accueillant et inclusif envers les jeunes lesbiennes et gais exige préalablement une compréhension juste et affinée de ce qui constitue des préjugés et des perspectives négatives à leur endroit, ainsi que de l'origine de ces derniers. Si le terme « homophobie » circule de plus en plus dans notre société, sa définition et son emploi demeurent approximatifs.

En fait, plusieurs concepts existent pour cerner ces préjugés, mais certains sont généralement méconnus de la population générale. Ils correspondent chacun à un niveau d'analyse différent, soit psychologique, social et normatif, qui rend à son tour possible l'énonciation d'hypothèses et de théories diverses. Sur le plan académique, elles n'ont toutefois pas la même valeur.

La prédominance d'attitudes négatives chez les hommes attire particulièrement l'attention et suscite à elle seule un ensemble d'hypothèses. Certaines de celles-ci émanent de notions de sens commun alors que d'autres procèdent d'une démarche analytique plus soutenue. Elles seront brièvement examinées un peu plus loin.

3.2.1. Quelques conceptualisations des préjugés envers les gais et les lesbiennes

L'attention accrue portée sur les attitudes négatives à l'endroit des lesbiennes, des gais ou des personnes présumées comme telles s'est traduite par la popularisation du terme «homophobie». Créé dans le but de nommer et de problématiser ces attitudes, son étymologie en reflète une compréhension généralement psychologique. Bien qu'il soit largement diffusé, il est également côtoyé par les concepts « d'hétérosexisme » et « d'hétéronormativité ».

Ces concepts ont chacun pris une vie propre, ballottés entre l'histoire des mobilisations du mouvement LGBT et *queer*, puis les trajectoires des courants universitaires. Ainsi, «l'hétérosexisme» a emboîté le pas à «l'homophobie» dans les années quatre-vingts, pour être suivi par «l'hétéronormativité» dans les années quatre-vingt-dix à la faveur de la théorie *queer*. Malgré les critiques qu'elle a encourues et les bémols qu'on lui apporte encore (Adam, 1998; Boswell, 1992; Haaga, 1991; Herek, 2000, 2004; Kitzinger, 1987), « l'homophobie » est toujours largement employée et ce, même par des auteurs qui en soulignent les limites. « L'hétérosexisme » et « l'hétéronormativité », qui sont pourtant plus favorisés dans le milieu universitaire, demeurent moins populaires.

L'homophobie

Le premier auteur à avoir popularisé ce terme est Weinberg, de l'Institut Kinsey, avec son ouvrage *Society and the Healthy Homosexual*, publié en 1972. Il l'a définie comme étant : « the dread of being in close quarters with homosexuals and in the case of homosexual themselves, self-loathing ». Il s'agit d'une première exploration où les émotions sont mises en exergue.

Il est vrai que ce que l'on définit comme étant de l'homophobie possède des liens de parenté avec le concept général de « phobie ». C'est le cas notamment lorsque des personnes qui éprouvent des craintes par rapport aux gais et aux lesbiennes s'appliquent à ne pas les côtoyer ou évitent d'aborder le sujet de l'homosexualité. Cependant, ces particularités ne sont que quelques-unes des composantes de la définition clinique

de phobie et, à l'inverse, cette dernière ne couvre pas l'éventail des attitudes négatives dirigées vers les homosexuels et/ou l'homosexualité, ni n'en trace les véritables origines. Haaga (1991) avance cinq raisons pour étayer cette nuance : 1) La phobie est caractérisée par la peur, alors que l'homophobie est caractérisée par la haine; 2) Les phobies sont reconnues par leurs possesseurs comme excessives et irrationnelles, alors que l'homophobie peut être considérée comme raisonnable et justifiée; 3) Les phobies incitent à l'évitement, alors que l'homophobie incite au châtiment; 4) La phobie n'a pas d'extension politique, alors que l'homophobie en présente une; et finalement 5) Les gens qui possèdent une phobie reconnaissent qu'elle leur est une source de tort et se montrent plus motivés au changement que les personnes qui se révèlent homophobes.

Au-delà de l'inadéquation du terme « homophobie » avec le concept clinique de phobie, la réserve la plus substantielle manifestée à son emploi réside dans l'accent qu'il met sur la psychologie individuelle comme source des préjugés. Ce faisant, on occulte ou diminue les origines sociales des attitudes négatives envers l'homosexualité, concentrant l'action sur des initiatives individuelles et isolées plutôt que de cibler les institutions et les constructions idéologiques donnant corps à l'infériorisation des lesbiennes et des gais.

Adam (1998) déplore le fait que le terme homophobie soit si fréquemment employé, car :

« It locates the problem as one of fear, attitude or prejudice, and points toward a person's mental state as the core issue. The pervasiveness of individualist, psychological explanations of social problems in liberal, democratic nations creates an environment that favours 'homophobia' as the widespread, 'common sense' explanation in Anglo-American societies. 'Homophobia' denotes an irrational fear or a set of mistaken ideas held by prejudiced individuals; its alleviation then likely comes through therapy or education. In other words, the term already endorses an analysis, and a problematic one at that. » (p.388)

Néanmoins, l'usage du terme « homophobie » n'annonce pas forcément une perspective ignorant les facteurs sociaux concourant à son existence. Si la plupart des auteurs qui ont effectué des études de terrain et recueilli des données à propos de la nature des attitudes de la population face à l'homosexualité utilisent le concept d'homophobie conjointement à une approche analytique psychologique de leur objet, cela ne signifie pas qu'ils rejettent d'emblée la pertinence d'un regard sociologique sur cet objet. Plutôt, ils établissent leur étude à un autre niveau, se limitant à observer et comprendre la composante psychologique des attitudes. Nous pensons notamment à des auteurs tels que Herek[33] (1984), Eliason (1995), Basow et Johnson (2000), Marsiglio (1993), Kurdek (1988), McHugh et Sedlacek (1997), Ficarotto (1990), Herek et Capitanio (1995, 1996, 1999), Herek et Glunt (1993), Schwanberg (1993) et Simoni (1996). Sans doute s'agit-il de garder à l'esprit l'importance du contexte social dans la formation des préjugés des individus.

L'hétérosexisme

Fondamentalement, l'hétérosexisme est l'infériorisation symbolique et institutionnelle des sexualités non hétérosexuelles, y compris l'homosexualité. Il sous-tend la croyance en la supériorité de l'hétérosexualité – au-delà de la simple constatation de sa présence majoritaire dans nos sociétés.

« We define heterosexism as a belief in the superiority of heterosexuals or heterosexuality evidenced in the exclusion, by omission or

33 *Comme la bibliographie de cet auteur est volumineuse, nous vous suggérons de vous référer à la bibliographie de ce document.*

design, of non-heterosexual persons in policies, procedures, events, or activities. We include into our definition not only lesbians and gay men but other sexual minorities such as bisexuals and transgendered persons as well. » (Sears, 1997, p.16)

L'hétérosexisme est en quelque sorte la contrepartie systémique de l'homophobie. En offrant l'hétérosexualité comme point de repère exclusif, unique et constant dans le discours, dans les lois, dans l'éducation à la sexualité, dans les échanges quotidiens, il occulte l'existence des sexualités minoritaires, les retranche dans l'irréel. Or, le silence envoie un message aussi fort que la parole. Il signifie qu'une réalité n'a pas assez de valeur, est trop problématique ou honteuse pour être nommée et intégrée dans les représentations quotidiennes de la vie. Par exemple, si on réduit constamment « la » sexualité à l'union d'une femme et d'un homme, si on vante et sacralise l'amour en ne mentionnant systématiquement que des couples formés d'un homme et d'une femme, on disqualifie du coup les relations amoureuses et sexuelles entre hommes et celles entre femmes. Il ne s'agit pas tant de toujours mentionner à parts égales les réalités hétérosexuelles et homosexuelles, que de les représenter approximativement à leur juste proportion au sein de la société, de même que de les intégrer dans les définitions de base. Ainsi, le visage de « la » sexualité serait beaucoup plus complexe et diversifié qu'on se limite souvent à le faire présentement.

Ce principe s'étend en fait à toute minorité sociale. Le fait d'avoir longtemps exclu les femmes et les personnes appartenant à des minorités culturelles de la visibilité publicitaire, cinématographique, pédagogique et gouvernementale, pour ne nommer que celles-ci, constituait un message largement infériorisant en soi. L'invisibilité, tout autant que les violences verbales et physiques, blesse.

Pour se justifier, l'imposition de l'hétérosexualité comme modèle dominant[34] reposerait sur une « complémentarité nécessaire » des sexes exprimée dans un mode binaire hermétique. Dans cette logique binaire, les réalités humaines sont réduites à une simplicité extrême : nuit/jour, blanc/noir, bien/mal, Blancs/Noirs, nous/eux, hommes/femmes, hétérosexuels/homosexuels, etc. Or, les oppositions tranchées sont une condition nécessaire à la répartition de rôles et de statuts distincts. Il en va ainsi pour le sexisme comme il en va pour le racisme.

L'hétéronormativité

« L'hétéronormativité » vient à la suite des théorisations sur l'hétérosexisme, sans toutefois les supplanter dans la sphère académique. Émergeant des réflexions queer développées par Sedgwick (1990) et Butler (1993, 1999), le concept d'hétéronormativité renvoie à l'ensemble de normes établissant l'hétérosexualité comme référent absolu et supérieur. S'inspirant des théories discursives lacaniennes postulant une binarité nécessaire au langage, les théories queer avancent que les sentiments négatifs à l'égard des personnes homosexuelles dérivent fondamentalement de l'opposition entre les identités hétérosexuelle et homosexuelle. En se construisant en opposition à l'homosexuel, l'hétérosexuel s'avèrerait être intrinsèquement anti-homosexuel. Ce n'est qu'en déconstruisant les distinctions entre ces deux modes de sexualité que l'ouverture à la diversité sexuelle serait possible : il n'y aurait plus de minorité homosexuelle et de majorité hétérosexuelle, mais une myriade de pratiques diversifiées et fluides qui se côtoient. Les actes répétés et réitérés de transgressions individuelles seraient alors considérés comme la voie royale de ce changement des pratiques et des conceptions de la sexualité.

34 *Ne pas confondre « dominant » et « majoritaire ». Si une position de majorité facilite l'adoption d'une relation de domination, cette dernière n'est pas automatique. « Majorité » n'équivaut pas à « supériorité ». « Domination », si. Elle désigne la prise d'une position «supérieure» dans les relations de pouvoir.*

Une critique commune adressée à cette approche est l'évacuation des structures sociales, des rapports de pouvoir, ainsi que de l'histoire (Jackson, 2005; Kinsman, 1996), embrassant généreusement les modèles psychanalytiques de subjectivité humaine au détriment de l'histoire et de la diversité culturelle :

« It tends toward the uncritical adoption of psychoanalytic models of human subjectivity to the exclusion of other theories of human action. In doing so, it relies on Freudian just-so theories which, despite the deconstructionist commitment of many of its practitioners, presents a singular, essentialist vision of human motivation that fails to recognize cross-cultural or intra-cultural variation and constructs a gendered monolith of Oedipal masculinity and familism. » (Adam, 1998, p. 395)

En situant le problème de l'hétéronormativité dans la logique de la production discursive ou textuelle, il s'ensuit naturellement que les seules pratiques imaginées pour les contrecarrer sont les discours et les performances transgressives, toute mobilisation politique aux niveaux sociétaux, étatiques et institutionnels étant évacuée.

3.2.2. Différentes hypothèses et mythes au sujet des préjugés antigais

Si les catégories analytiques de l'homophobie, l'hétérosexisme et l'hétéronormativité témoignent chacune à leur façon d'un niveau différent de compréhension des préjugés contre les personnes homosexuelles ou présumées comme telles, le corpus des explications, théories et hypothèses émises au sujet de l'origine de ces préjugés est bien plus vaste encore. Sans énumérer ici toutes ces explications, les plus importantes seront couvertes, qu'elles consistent en des notions populaires ou des théories scientifiques. À noter, la frontière entre les deux n'est pas toujours claire. Les notions populaires émanent souvent de théories académiques ayant traversé le filtre de la vulgarisation pour circuler au sein de la société générale, hors de l'enceinte de l'université. À l'inverse, les théories scientifiques sont fréquemment teintées des conceptions populaires que les chercheurs ont intimement intégrées.

Cependant, les théories scientifiques ne connaissent pas toutes une diffusion fulgurante au sein de la société. Celles qui viennent d'émerger ou qui vont à l'encontre de la faveur populaire ne remportent pas la même adhésion que celles qui confirment et confortent les idées auxquelles la population (et les scientifiques) est attachée. Les théories touchant à l'humain sont généralement hautement chargées. Elles ont des répercussions sur la manière dont nous façonnons notre identité et notre lien au monde, sur les justifications que nous employons pour expliquer nos agirs, sur les rapports de pouvoir dont nous profitons ou dont nous souffrons. Par conséquent, nous avons tendance à arrêter nos réflexions sur le seuil de pistes qui remettraient en question certaines de nos certitudes.

Les théories scientifiques n'ont pas toutes la même valeur et la popularité n'est pas un gage de justesse. Nous allons démontrer, à travers cette section, comment certaines idées circulant au sujet de l'origine des attitudes négatives envers les personnes homosexuelles ou présumées comme telles constituent des mythes ou des explications partielles, que celles-ci consistent en des notions vulgarisées ou des théories scientifiques. Si l'emploi du qualificatif « mythe » pour désigner certaines idées peut être parfois troublant, savoir qu'elles détournent l'attention des véritables racines des attitudes négatives envers les gais et les lesbiennes ou – pire encore – qu'elles contribuent sournoisement à les justifier ou à

les nourrir devrait faciliter le cheminement à travers la réflexion que nous vous proposons. À partir du moment où nous avons à cœur la lutte contre les préjugés envers les personnes gaies, lesbiennes et bisexuelles, nous souhaitons être efficaces dans l'identification de leur origine, préférant aller à la source plutôt que de rester en surface. Nous reconnaissons tout de même qu'il est fort compréhensible que ces mythes ou ces explications partielles habitent un grand nombre de personnes, puisqu'ils s'appuient sur des représentations sexuelles jouissant d'une grande diffusion et étant fortement enracinées.

Avant d'entamer l'examen des mythes, il convient de rappeler que les tentatives générales de compréhension des attitudes négatives portent une attention marquée aux hommes ainsi qu'aux garçons. Bien que les filles soient comprises dans certaines analyses globales de l'homophobie, elles ne font pas l'objet d'études exclusives. Inversement, peu d'entreprises de recherche se penchent spécifiquement sur la perception qu'a la population des lesbiennes puisqu'on estime généralement à tort qu'elles souffrent de moins de préjugés que les hommes gais.

À des fins de clarté, les mythes et explications superficielles seront regroupés au sein du niveau d'analyse dans lequel elles s'inscrivent : soit le biologique, le psychologique, le normatif et le social.

L'empreinte du naturel

Mythe 1
Les garçons sont « naturellement » homophobes.

La saillance marquée d'attitudes négatives à l'endroit de l'homosexualité chez les garçons est expliquée par certains par l'expression d'une « nature masculine profonde[35]» . Ils seraient « naturellement » homophobes en vertu du parcours développemental propre que commanderaient leurs hormones et leurs gènes, éléments constitutifs de leur sexe. La forte agressivité et la compétition entre hommes qui découleraient de ce déploiement hormonal se traduiraient en un rejet des éléments les plus « faibles » et efféminés, incarnés souvent par les hommes gais.

Peu diffusée dans le milieu universitaire, cette hypothèse l'est davantage au sein de la population générale (Nayak et Kehily, 1996). Déduite à partir de théories naturalisant les différences des sexes ainsi que l'agressivité masculine, elle trouve un ancrage dans la sociobiologie et la psychologie évolutionniste, qui allouent des origines biologiques aux comportements sociaux (Daly et Wilson, 1994; Kenrick et Luce, 2000; Weisfeld, 1994). Les rares auteurs à avoir produit des explications naturalistes de l'homophobie affirment qu'elle sert à assurer le processus de reproduction humaine, les parents ne possédant pas d'intérêt à s'investir auprès d'enfants (homosexuels) qui ne peuvent pérenniser leur patrimoine génétique (Gallup, 1995; Archer, 1996).

Non seulement les notions d'agressivité masculine naturelle sont-elles démenties par des études relevant les biais culturels qui - souvent à leur insu - traversent les analyses des biologistes ainsi que des sociobiologistes (Fausto-Sterling, 1992, 2000; Haraway, 1991; Lancaster, 2003), mais les théories évolutionnistes ne rendent pas compte de la variation historique et sociale des attitudes des garçons envers l'homosexualité. En effet, en dépit de l'existence d'une saillance d'attitudes négatives chez une majorité de jeunes hommes, plusieurs sont néanmoins bel et bien ouverts et confortables devant l'homosexualité (Bastien Charlebois, 2007;

35 *Un des facteurs menant à cette explication est la conviction intime que ce qui est répandu et ce qui résiste au changement chez un sexe est forcément attribuable au biologique. Nous avons souvent tendance à minimiser la force du conditionnement ou du contrôle social.*

Émond 2004; Grenier 2005).

Certains tenants du mythe seront probablement tentés de répondre qu'il s'agit simplement d'exceptions à la règle ou, à l'extrême, d'affirmer que ces jeunes hommes ouverts ne sont pas tout à fait des vrais hommes. Dans un cas comme dans l'autre, ces réponses sont des paralogismes et n'ont aucune valeur argumentative. Lorsqu'on postule une nature *fondamentale* à un groupe de personnes, on base l'affirmation sur le partage universel d'un trait donné et on émet en principe une règle qui ne peut souffrir de cas contraires. Brandir par la suite la défense de l'exception qui confirme la règle est un joli tour de passe-passe conceptuel pour éviter de tenir compte des faits qui démentent notre affirmation[36]. Il en va de même en ce qui concerne l'emploi des qualificatifs de « vrai » et de « faux »[37].

Ainsi, non seulement ne peut-on pas logiquement affirmer que les jeunes hommes ouverts et confortables devant l'homosexualité ne sont pas de « vrais » hommes, mais nous sommes également en droit de remettre en question le postulat d'une nature homophobe profonde et universelle. L'existence de ces garçons ouverts lance un pavé dans la mare de l'inévitabilité de l'homophobie masculine et nous force à considérer d'autres explications alternatives.

Certes, on pourra toujours préciser que les déterminismes naturels ne font que colorer les comportements des jeunes hommes ou qu'ils ne sont présents que chez une proportion donnée du groupe. Ceci entre néanmoins en conflit avec le fait qu'on présente le mythe de l'origine naturelle comme première explication spontanée, lui accordant ainsi préséance ou du moins une forte ascendance. En d'autres termes, si l'on croit vraiment que la biologie ne fait que colorer les attitudes à l'endroit de l'homosexualité, on devrait d'abord mentionner d'autres hypothèses pour expliquer celles-ci. Qui plus est, il est difficile d'affirmer avec assurance que les comportements homophobes d'un individu sont dus à ses gènes ou à ses hormones plutôt qu'à l'éducation culturelle, puisque aucun environnement non-social n'existe.

La fondation de l'identité masculine

Les théories, les hypothèses et les mythes associés aux diverses perspectives sur l'identité masculine sont particulièrement nombreux. Découlant généralement de la nébuleuse de la psychanalyse, dans ses versions universitaires et vulgarisées, ces points de vue s'attachent également à l'idée d'un certain déterminisme sexuel. Les hommes seraient homophobes parce que la consolidation de leur identité l'exigerait. Quatre mythes communs existent à ce niveau et sont chacun à leur tour examinés :

Mythe 2
Les hommes sont homophobes car ils doivent construire leur identité en rejetant le féminin.

Selon la logique de ce mythe, les garçons doivent constituer leur identité en se désidentifiant de leur mère, en rompant la symbiose préoedipale qui les unit à elle. Ils sont alors amenés - ou contraints - à constamment repousser hors d'eux toute trace de féminin à travers leur parcours ultérieur (Badinter, 1992; Moss, 2001; Redman, 2000; Reiter, 1991). À la différence des femmes qui n'auraient pas à effectuer de telle rupture puis «prouver leur féminité», les hommes devraient donc constamment travailler, soigner et démontrer au monde leur identité

36 *À ce titre, toute personne qui produit une théorie a ensuite le beau jeu d'esquiver les critiques en faisant appel à « l'exception qui confirme la règle ».*

37 *Ceci consiste à affirmer la contradiction :*
A – « Les X sont fondamentalement Y ».
B – « Mais certains X ne sont pas Y ».
A – « Ah mais eux, ce ne sont pas de vrais X ».

masculine, particulièrement fragile et vulnérable. Cette précarité de l'identité et le besoin de rejet du féminin seraient la source d'une antipathie incontournable à l'endroit des hommes homosexuels (Reiter, 1991).

Ainsi, le processus de formation identitaire chez les hommes exigerait non seulement l'adoption de positions anti-féminines pouvant déboucher sur des postures machistes dans la vie adulte, mais également sur des représentations négatives des hommes homosexuels.

Une des prémisses sur lesquelles s'appuie ce mythe est la dynamique d'opposition que nécessiterait la construction identitaire : « je suis gai parce que je ne suis pas hétérosexuel », « je suis femme parce que je ne suis pas homme ». Si l'identité se bâtit effectivement en fonction de repères extérieurs, il est erroné de croire que ceux-ci doivent être forcément « rejetés », c'est-à-dire perçus de façon négative ou inférieure (Allport, 1954). Qui plus est, cette prémisse néglige le fait que l'identité est approximative et non statique, qu'elle varie d'un individu à l'autre, d'une situation à l'autre, et qu'elle peut être métissée. Ainsi, par exemple, une femme pourra-t-elle considérer que son identité comprend la dimension dite de « l'instinct maternel », alors qu'une autre pourra simplement considérer que son affection pour son enfant n'a rien de fondamentalement « féminin ».

De la même manière qu'avec le mythe de la nature masculine homophobe, celui-ci est contrecarré par l'existence de garçons qui sont particulièrement ouverts et confortables par rapport à l'homosexualité (Bastien Charlebois, 2007). Pas plus que d'affirmer que ces garçons ouverts ne seraient pas « naturels » ou « vrais », on ne pourrait prétendre que leur développement identitaire ne serait pas « réussi » ou « complété »[38] pour balayer du revers de la main la menace qu'ils posent au mythe.

Il peut certes y avoir de profonds investissements psychiques dans le rejet du féminin et de l'homosexualité chez les hommes, mais ils émanent davantage d'un conditionnement social solide s'amorçant dès la tendre enfance du garçon. Nous aborderons ce point un peu plus loin.

Mythe 3
Les hommes qui sont homophobes sont inconfortables avec leur masculinité.

Souvent évoquée, cette hypothèse est cependant rarement développée. On suppose vaguement que ces hommes ne sont pas encore certains de leur identité sexuelle et qu'ils se sentent par conséquent menacés par les hommes gais et l'efféminement. Peut-être est-ce un dérivé, à contre-sens, du mythe précédent.

Ici, la définition de ce en quoi consiste cette masculinité « confortable » entretenant des rapports bénins avec l'homosexualité n'est pas explicitée. Est-ce qu'il s'agit d'être confortable avec le cadre masculin délimité par les conventions sociales? Ou est-ce qu'il s'agit d'être confortable avec soi-même indépendamment de ce cadre? Et qu'est-ce que « sa » masculinité, ensuite ? Le fait d'être ce qu'un homme est « censé » être? Ou le fait d'être soi-même, indépendamment des conventions de la masculinité? Si alors tous les hommes sont différents et qu'on parle strictement d'être en paix avec ses traits de caractère propres et individuels, pourquoi donc se référer au concept de masculinité, qui réfère à un profil normatif partagé entre les hommes en général?

38 Il y a, dans l'adoption populaire des théories psychanalytiques, cette impression généralisée qu'il est possible pour un homme de « rater » sa construction identitaire. D'où les préoccupations et les craintes classiques illustrées par les « Sois pas trop mou avec, tu vas en faire une tapette » ou les « On va faire de toi un homme » - pour ne nommer que ceux-ci.

Au-delà de l'imprécision technique de cette affirmation, deux objections majeures peuvent être avancées. Tout d'abord, des hommes homophobes peuvent très bien se dire confortables avec « leur masculinité », sachant qu'ils vivent en concordance avec les normes traditionnelles du genre masculin et qu'ils ne devraient pas trop se faire rabrouer par leurs pairs. Ceci saborde alors de fait l'affirmation « les hommes qui sont homophobes sont inconfortables avec leur masculinité ». Si l'on répond à cela que ce n'est pas possible étant donné qu'ils ont dû ou doivent encore sûrement se faire violence pour arriver à cette « concordance », on doit alors s'acquitter de définir exactement ce qu'on entend par « sa » masculinité. Que serait une « vraie » masculinité non contraignante?

Ensuite, en employant le référent « masculinité », on renvoie à une nature et un cadre propres aux hommes. On invoque en fait « la » masculinité de la même manière que d'autres la citent pour appuyer cette fois-ci leurs attitudes et convictions homophobes : « un homme masculin, un vrai, ce n'est pas un fif, ce n'est pas une moumoune, ce n'est pas une tapette ». Ces autres peuvent très bien, s'ils adhèrent à ce modèle de virilité, estimer qu'ils respectent leur masculinité et qu'ils sont authentiquement masculins - contrairement à ceux qui n'y correspondent pas. En ne remettant pas directement en question la définition conventionnelle de la masculinité, on la laisse perdurer dans le flou de « la » ou de « sa » masculinité à laquelle on fait référence dans le mythe, contribuant de fait à soutenir et à prolonger l'ostracisme de ceux qui n'y correspondent pas.

Nous pourrions, à titre d'exemple, regarder l'idéal mis de l'avant par certains hommes s'inscrivant dans la mouvance des *Promise Keepers*[39]. Messner (1997) résume leur discours ainsi :

« A man who is secure on his position as a man has no need for alcohol, has no need to destroy his own body or other men's bodies through violence, has no need to resort to sexual promiscuity to prove himself. The sense of relief at being given permission - by thousands of other men, in the masculine environs of a football stadium - to relax one's masculine posturing with one's self and with other men appears to be a great draw for men who attend the Promise Keepers events. » (p.35)

En apparence, cette possibilité semble être une source d'épanouissement pour tous. Est-ce que ce confort avec « sa » masculinité suppose pourtant une ouverture à l'homosexualité? Non. Les *Promise Keepers* se mobilisent activement et politiquement contre les revendications féministes et contre la défense des droits des personnes LGBT. Une de leurs affichettes de pare-choc l'illustre avec la formule suivante : «If you want to go to heaven, take a right and go straight» (Messner, 1997, p.31). En s'abstenant de définir ce qu'on entend par « masculinité », on donne le champ libre à différents groupes comme celui-ci d'y référer à leur guise, imposant leur propre vision de ce qu'elle devrait être. En somme, une personne à qui l'on exprime l'hypothèse que les hommes homophobes le sont parce qu'ils ne seraient pas confortables avec « leur » masculinité peut en interpréter les contours à sa propre manière, d'une façon qui ne garantira pas forcément l'ouverture à l'homosexualité.

Finalement, et non le moindre, on passe à côté d'une des véritables origines de l'homophobie qui est précisément la croyance en l'existence « d'une » masculinité singulière, une « vraie », une « fondamentale » - ou

39 *Populaires à travers les années quatre-vingt-dix, les* Promise Keepers *sont un regroupement d'hommes chrétiens fondamentalistes s'engageant à vivre une vie de droiture pour sauvegarder la famille traditionnelle qui serait en péril.*

encore même de masculinités multiples mais circonscrites et distinctes de ce que pratiquent les femmes. Tout particulièrement, si la définition de « la » masculinité avec laquelle on devrait être confortable sous-tend implicitement le fait d'être hétérosexuel, tout le confort du monde n'effacera pas le fait qu'elle renvoie les homosexuels hors des frontières du « vrai », de « l'authentique » et du « normal », perpétuant ainsi insidieusement leur disqualification et appuyant les discours de condamnation des homophobes.

Mythe 4
Les hommes homophobes sont des gais refoulés.

Mentionnant parfois vaguement quelques recherches à cet effet, les tenants de cette hypothèse affirment que les sentiments homophobes d'un homme trahiraient la non-acceptation d'affects et de désirs homosexuels profonds présents chez lui. Les hommes homophobes tenteraient donc, par le biais de leur agressivité et leur négativité anti-homosexuelle, de refouler et nier ce qu'ils possèdent en eux. Il y eut certes minimalement une étude qui s'est penchée sur le sujet, mesurant l'afflux sanguin dans les parties génitales de sujets auxquels étaient présentées différentes images hétéro- et homoérotiques (Adams, Wright et Lohr, 1996). Toutefois, les réserves et les nuances manifestées par les auteurs n'ont pas traversé les filtres simplificateurs de la vulgarisation, donnant à la connaissance populaire la confirmation d'un lien direct entre l'homophobie et le refoulement de sentiments homosexuels. En réalité, bien qu'un tel lien existe dans certains cas, il ne peut être généralisé à l'ensemble des hommes éprouvant des sentiments négatifs à l'endroit des homosexuels. Les auteurs soulignent prudemment le fait que certains de leurs résultats positifs pourraient avoir été influencés par l'anxiété des sujets, celle-ci étant par ailleurs reconnue comme étant susceptible de provoquer l'érection chez certains sujets. Une corrélation significative, il faut se le rappeler, n'indique pas automatiquement une causalité.

En outre, cette perspective ne rend pas compte de la raison pour laquelle des hommes ayant des désirs homoérotiques les percevraient de façon négative ou éprouveraient le besoin viscéral de les projeter à l'extérieur d'eux-mêmes. Ne pas investiguer cette question a pour implication de laisser entendre que ce « besoin viscéral » de projeter des désirs homoérotiques hors de soi est une réalité incontournable et strictement psychologique. Qui plus est, Janoff (2005) souligne que s'en tenir à ce mythe sans cibler et nommer les véritables origines de l'homophobie rend les homosexuels responsables de leur propre oppression.

Mythe 5
Les jeunes sont homophobes car ils sont incertains dans leur orientation sexuelle.

Finalement, la dernière hypothèse vulgarisée est celle de « l'incertitude devant son orientation sexuelle ». Les adolescents, dit-on, sont largement incertains de leur orientation sexuelle et leurs questionnements seraient une source d'anxiété menant à des sentiments négatifs à l'endroit des hommes gais. Dissimulés derrière cette affirmation se trouve non seulement la prémisse selon laquelle l'état d'incertitude suscite en lui-même la dévalorisation des différentes « options » qui s'offrent à soi, mais également le postulat que seule l'homosexualité doit en être affectée. Invisible,

l'hétérosexualité demeure indemne, à l'abri de toute infériorisation que devrait nécessairement causer le fait de ne pas être certain de son orientation sexuelle.

En faisant appel à ce mythe plutôt qu'aux véritables racines des attitudes négatives envers les personnes homosexuelles, on nourrit de nouveau l'idée que l'homophobie est irrémédiable, puis on rend invisible le double standard existant entre l'hétérosexualité et l'homosexualité : on ne s'interroge pas sur le fait que seule l'homosexualité soit la cible du malaise et de la négativité, ce qui laisse croire que ceci va de soi. Si c'est en réalité d'autres raisons qui font en sorte qu'un jeune incertain de son orientation sexuelle voit l'homosexualité de façon défavorable, il vaut mieux évoquer celles-ci plutôt que le mythe que nous venons d'exposer.

Les modèles normatifs et le lien à l'autre

La plupart des études mesurant l'étendue des attitudes négatives à l'endroit des lesbiennes et des gais sont des sondages dressant une sorte de cartographie, identifiant les corrélations avec des variables diverses dont l'âge, le sexe, l'éducation, le niveau socio-économique, l'appartenance culturelle, l'appartenance et la pratique religieuse. On peut, plus spécifiquement, évaluer les liens entre des normes données et ces attitudes, avançant des concepts opératoires tels que les valeurs intégrées, le conservatisme social, les préjugés généralisés, les acquis cognitifs reçus par l'éducation, l'estime de soi, les représentations des identités et des rapports de genre, ainsi que des rapports tangibles tels que la connaissance et les contacts avec les réalités gaies.

Bien que ces sondages offrent des pistes de réflexion, ils ne permettent pas la concrétisation d'une analyse approfondie. S'arrêter à l'appartenance culturelle pour comprendre les attitudes des garçons adolescents envers les hommes gais, par exemple, est une démarche de connaissance superficielle. Encore faut-il isoler ce qui oriente les conceptions et les pratiques culturelles. Sinon ceci revient à confondre la description pour l'explication : « les Asiatiques, les Latinos, les Noirs, etc. sont homophobes puisque c'est ainsi dans leur culture ». Cette affirmation totalisante et sans nuances – de la même manière que « *Les* personnes âgées sont homophobes en vertu de leur âge avancé » ou « Les hommes sont homophobes parce que ce sont des hommes » – sont des tautologies, des idées qui tournent en rond sans fondement.

En essayant de déterminer la façon dont la variable est impliquée, une multitude de possibilités peuvent être relevées. Prenant cette fois-ci l'éducation pour exemple, les questions suivantes pourraient être soulevées : Serait-ce que les gens plus éduqués auraient développé de meilleures capacités de jugement et d'analyse? Serait-ce, lorsqu'il s'agit des garçons connaissant une bonne réussite scolaire, le reflet de la non-adhésion à des modèles restrictifs du masculin décourageant l'effort intellectuel? Serait-ce que, par simple effet de probabilité, les gens plus éduqués seraient plus susceptibles d'être exposés à des informations positives sur l'homosexualité? Serait-ce que la concentration importante de personnes dans les collèges et les universités accroîtraient les chances d'être en contact avec des gais et des lesbiennes? Serait-ce le reflet de la visibilité accrue de l'homosexualité avec les sorties du placard qui se confirment particulièrement au niveau du collège et de l'université? Serait-ce que les gens plus éduqués proviennent de classes sociales où il est généralement plus aisé de faire part de son homosexualité – contraire-

ment, par exemple, au milieu ouvrier où dominerait une masculinité protestataire, valorisant la force physique et dénigrant la faiblesse? Ou serait-ce encore un habile mélange de chacune - ou de quelques-unes - de ces hypothèses énumérées plus haut - si ce n'est pas d'autres qui n'auraient été listées?

Le renvoi à des variables et à des normes, même si c'est porteur, ne permet qu'une analyse partielle. Il en va de même pour le mythe suivant qui, sans être totalement inexact, ne rend pas compte des véritables enjeux.

Mythe 6
Les préjugés homophobes sont strictement fondés sur l'ignorance.

Selon cette imprécision, les préjugés homophobes sont strictement et avant tout déterminés par le manque d'informations sur les réalités gaies. Elle s'appuie notamment sur un ensemble d'études établissant un lien entre l'ouverture à l'homosexualité et la connaissance d'une lesbienne ou d'un gai (Bastien Charlebois, 2000, 2003; Eliason, 1995; Émond, 2004; Herek, 1988; Herek et Capitanio, 1996; Herek et Glunt, 1993; Schwanberg, 1993).

S'il est vrai qu'il s'agit d'une des plus importantes corrélations mesurées à ce jour (Herek et Glunt, 1993), elle ne peut expliquer à elle seule l'existence ou l'absence de préjugés. Herek et Glunt (1993) se montrent eux-mêmes prudents en n'établissant pas de lien de causalité entre l'ignorance et les attitudes des répondants. Ils soulignent que les personnes homosexuelles sont plus susceptibles de révéler leur orientation sexuelle à des femmes ou à des personnes qui se montrent déjà ouvertes et libérales. Conséquemment, les hommes et certaines catégories de personnes traditionnellement conservatrices rencontrent moins de probabilité de connaître un gai ou une lesbienne. Par extension, nous pourrions dire que certains milieux sociaux sont plus propices que d'autres à voir évoluer des personnes ouvertement gaies ou lesbiennes.

Par ailleurs, les personnes apprenant l'homosexualité d'un proche, d'un voisin ou d'un collègue de travail ne réagissent pas toujours de la même façon ni ne reconsidèrent nécessairement leurs positions à l'endroit des gais et des lesbiennes. Elles peuvent manifester une vive résistance à l'homosexualité de la personne lesbienne ou gaie se traduisant, dans ses formes extrêmes, par le rejet de cette dernière et ce, même s'il s'agit de leur propre enfant. Dans sa version adoucie et plus commune, la résistance se manifestera par un silence endiguant toute démarche informative[40].

Néanmoins, la mesure des impacts des rencontres qu'effectue le GRIS en classe démontre bel et bien que la prise de contact avec des lesbiennes et des gais influe positivement sur la perception qu'ont les jeunes de l'homosexualité. Seulement, elle rapporte également le fait que ces rencontres ne suffisent généralement pas à elles seules à modifier radicalement les positions des jeunes et elle n'explique pas la grande divergence de réceptivité des jeunes rencontrés. Sans doute faut-il passer à une compréhension plus dynamique relevant à la source les conditions nécessaires à l'existence de préjugés négatifs à l'endroit des lesbiennes et des gais.

Une autre perspective concernant les modèles normatifs et leurs implications par rapport aux attitudes négatives envers les personnes homosexuelles et bisexuelles est exprimée au sein du champ plus articulé de la pensée queer (Butler, 1993, 1999; Sedgwick, 1990). Tel qu'abordé plus haut dans la section dédiée à l'hétéronormativité, c'est l'existence même des catégories « homosexuel » et « hétérosexuel » qui serait à l'origine des

40 Ce silence est employé de multiples façons dans le but d'éviter que les sujets de conversation ne mènent vers la vie amoureuse « privée » de la personne homosexuelle de même que vers les expériences particulières qu'elle traverse.

attitudes négatives envers les personnes non hétérosexuelles. À cheval entre l'explication psychique et normative, elle suppose, à la manière de cette première, que l'identité se fonde par l'opposition. Ce n'est donc qu'en se dévêtissant de ces « étiquettes » et en laissant s'exprimer un flou sexuel fondamental que les préjugés pourraient être abolis.

Hormis le fait que certains auteurs reprochent au concept d'hétéronormativité de réduire les préjugés à une simple question d'adoption de normes et de représentations sociales, ignorant la complexité des rapports de pouvoir qui sont à la source des résistances, des occultations et des représentations hégémoniques (Adam, 1998; Jackson, 2005), il suppose à tort que l'identité se construit forcément par antagonisme dans un rapport conflictuel à l'autre. Par ailleurs, il reproduit à l'inverse le discours hégémonique hétérocentré. Présupposer que « tout individu est fondamentalement hétérosexuel, envers et contre ses propres convictions»[41] devient « tout individu est fondamentalement *queer* ou polymorphe sexuel, envers et contre ses propres convictions ». Certes, la croyance en des catégories pures et nettement délimitées - un « vrai » homme, une « vraie » lesbienne, un « vrai » Blanc - se construit effectivement sur le rejet de celui ou celle qui ne s'y conforme pas. Seulement l'identité n'est pas confinée à la délimitation claire et peut très bien s'imaginer de façon approximative, accueillant ainsi la multiplicité et réduisant le rejet. L'approximatif, toutefois, ne repose pas sur l'abolition pure et simple des catégories.

L'empreinte du social et les rapports sexués

L'hétérosexisme, comme nous l'avons vu plus haut, met en exergue les rapports de pouvoir entre hommes et femmes, tandis que l'hétéronormativité porte une attention particulière à la gestion des identités genrées. Mais tous deux, de part et d'autre, considèrent les représentations complémentaristes attribuant aux hommes et aux femmes des traits propres et distincts comme étant au cœur des jugements « homophobes » envers les personnes homosexuelles.

Quelques auteurs défendent en effet l'hypothèse selon laquelle les attitudes négatives envers les gais et les lesbiennes seraient essentiellement une extension du sexisme qui se manifesterait par l'imposition de modèles sexués rigides (Pharr, 1997; Welzer-Lang, 1994; Sears, 1997).

« Or l'homophobie est fortement liée au sexisme. L'homophobie est en effet l'intériorisation du sexisme dans ses rapports aux autres. L'homophobie est la discrimination envers les personnes qui montrent, ou à qui l'on prête, certaines qualités (ou défauts) attribués à l'autre genre. Sexisme et homophobie érigent des frontières distinctes et étanches entre les genres. Sexisme et homophobie organisent la discrimination envers les personnes, hommes ou femmes, qui ne se conforment pas aux images stéréotypées des genres. Sexisme et homophobie sont les produits d'une pensée essentialiste, pour laquelle les rapports entre les sexes sont immuables. (Welzer-Lang, 1994, p. 17)

Le maintien de l'ordre genré, qui passe par sa naturalisation ou son essentialisation, supposerait qu'il n'y ait qu'homme et femme, que chacun se démarquerait par des traits, affinités et compétences distincts, et que tous deux ne pourraient trouver leur intégrité que dans la réunion - sexuelle et/ou domestique - de leur complémentarité. En légitimant la répartition de rôles donnés et en assoyant certains modes d'interaction, cette opération a l'heur d'assurer la survie des rapports de pouvoir existants.

Or, comme les hommes et les femmes présentent beaucoup plus de variété et de non-conformité que ces représentations binaires et complé-

41 Ce type de discours a longtemps été servi aux personnes homosexuelles, qu'on disait malades ou ayant dévié de la trajectoire fondamentale de l'hétérosexualité et ce, envers et contre leurs sentiments propres.

mentaristes le laissent entendre (Fausto-Sterling, 2000), les modèles de naturalisation doivent lutter contre leur précarisation ou – plus fondamentalement – contre ce qui fragilise le *statu quo* dans les rapports actuels de domination. D'où la « nécessité » de surveiller les frontières du genre, du masculin et du féminin, et de s'opposer à tout ce qui dévoile cette construction du réel (Butler, 1993, 1999; Lorber, 1994) : hommes efféminés, femmes masculines, mais surtout les personnes homosexuelles qu'on associe spontanément à l'inversion sexuelle – les hommes gais davantage que les femmes lesbiennes – (Kite et Deaux, 1987), leur existence même menaçant le principe d'une nécessaire complémentarité homme-femme (Rubin, 1975; Wittig, 1993, 2001).

Dans leurs recherches quantitatives, une série d'auteurs appuient cette analyse, relevant des corrélations entre les attitudes négatives envers les personnes homosexuelles et l'attachement au principe de complémentarité puis à la primauté de l'hétérosexualité, dont celle-ci découle (Kite et Deaux, 1987; Kite et Whitley, 1998; Whitley, 2001) :

« Homosexuality could be seen as a threat to the world views of people who place extremely high values on heterosexuality and gender differentiation: homosexuality challenges the primacy of heterosexuality as a mode of sexual expression and stereotypes of lesbians and gay men emphasize cross-gender traits and behaviors (...) challenging the importance of psychological and behavioral gender differentiation. » (Whitley, 2001, p. 712)

Selon Whitley (2001), bien plus que de reposer sur une hostilité manifeste envers les femmes, ces attitudes négatives se nourrissent davantage d'une forme « bienveillante » de sexisme (benevolent sexism), que Glick et Fiske (1996, 1997) ainsi que Glick et al. (2000) résument sous les trois formes suivantes :

- Le paternalisme protecteur: « les femmes devraient être chéries et protégées par les hommes ».
- L'importance de l'intimité hétérosexuelle : « Malgré tous leurs accomplissements, les hommes demeurent incomplets sans les femmes ».
- La différentiation de genre positive : « les femmes ont une sensibilité morale supérieure ».

Plutôt que de témoigner d'un respect pour les femmes, cette perspective consacrerait leur infériorisation et leur dépendance aux hommes. Comme elles ne seraient pas en mesure d'apprendre à se protéger elles-mêmes, ce serait aux hommes qu'échoirait le rôle de le faire. En sourdine, on peut comprendre qu'il s'agit d'offrir une protection contre... d'autres hommes, plutôt que de lutter contre les pratiques et les conditions sociales rendant possible les conduites abusives. En bref, les hommes faisant preuve de sexisme « bienveillant » ne questionnent pas la naturalisation de l'agressivité masculine, la légitimant du coup. De plus, ils sont plus enclins à estimer que les femmes qui « refusent leur protection » ou qui s'aventurent hors des sphères protégées sont responsables de leur malheur.

Aux côtés de ces approches généralistes embrassant l'homosexualité masculine comme féminine, quelques auteurs se consacrent spécifiquement à l'étude des attitudes des hommes et des garçons adolescents envers les hommes gais et/ou efféminés. De la même façon qu'avec les études globales, plusieurs décèlent un lien entre les jugements négatifs envers ces derniers et la possession de perspectives sexistes où la conformité aux référents sexuels homme-femme/masculin-féminin revêt une importance marquée (Kimmel, 1994; Parrott, Adams et Zeichner, 2002; Welzer-Lang, 1994).

Dans certains cas, on estime en fait que les rapports de domination

entre les hommes seraient un important moteur des attitudes négatives envers les hommes gais (Connell, 1987, 1995; Kimmel, 1994, Segal, 1990). L'efféminement y serait vu comme une menace au prestige masculin et les hommes gais, comme des traîtres au groupe des hommes (Segal, 1990). Abandonnant l'homogénéité du groupe des hommes, ils en fragilisent la frontière, pourtant nécessaire à la consolidation des rapports de pouvoir avec les femmes.

Peu d'études ont été consacrées spécifiquement aux attitudes à l'endroit des lesbiennes. Si beaucoup présument qu'elles jouissent d'une plus grande acceptation que les hommes gais, la réalité n'est pas aussi simple. Malgré le mépris qu'ils subissent, les hommes gais sont pris au sérieux et l'annonce de leur homosexualité est peu ou pas mise en doute. Les lesbiennes, par contre, ne possèdent pas cette crédibilité. Leur volonté de se définir comme sujet est balayée du revers de la main par bon nombre d'hommes hétérosexuels, leur homosexualité étant désavouée par une récupération objectifiante. En témoigne le mythe de la « lesbienne cochonne » en qui reposerait un fondement hétérosexuel qu'un homme suffisamment viril serait en mesure d'éveiller. En témoigne également le nombre significatif de garçons qui affirment d'emblée qu'ils demanderaient à une amie de coucher avec eux si elle leur annonçait qu'elle était lesbienne (Bastien Charlebois, 2007).

Une définition opératoire des préjugés négatifs à l'endroit des gais et des lesbiennes

Maintenant qu'un tour d'horizon des différentes façons de conceptualiser puis d'expliquer les préjugés négatifs à l'endroit des personnes homosexuelles ou présumées telles a été effectué, il est possible de s'arrêter sur une définition finale.

Les termes « hétérosexisme » et « hétéronormativité » recueillent davantage d'appuis dans les milieux universitaires, mais leur invisibilité au sein de la population générale incite fortement à s'en tenir à la populaire « homophobie ». Il demeure important d'y apporter, cependant, les précisions permettant d'éviter les écueils vers lesquels la compréhension initiale du terme mène. Tout usage ultérieur du terme « homophobie » fera référence à la définition suivante, sauf si le contraire est spécifié.

Cette définition s'inspire principalement de celles offertes par Rubin (1975), Wittig (2001), Pharr (1997) et Welzer-Lang (1994).

Homophobie : Traitements institutionnels et individuels signifiant l'infériorité de l'homosexualité devant l'hétérosexualité. Il peut s'agir, par exemple, de doubles standards juridiques, de discrimination dans l'emploi, d'agressions physiques, de bousculades, de harcèlement, de mise à distance, d'insultes, de discours pathologisants, de marques d'appréciation différenciée de l'homosexualité et de l'hétérosexualité, d'occultation des réalités homosexuelles, etc.

L'homophobie est une expression du sexisme, pour lequel les sexes ne sauraient déroger aux rôles « naturels, distincts et complémentaires » assoyant l'infériorisation des femmes (entendu comme un sexe faible) en justifiant leur dépendance économique et/ou psychique et/ou symbolique aux hommes. La visibilité des couples de femmes et d'hommes homosexuels venant miner cette idée de complémentarité hétérosexuelle universelle et obligatoire, elle suscite de vives réactions chez les homophobes, notamment chez des hommes hétérosexuels pour lesquels elle signifie une perte de pouvoir.

3.3. Les impacts des attitudes négatives sur les jeunes

L'ensemble des jeunes lesbiennes et gais est touché par l'homophobie et l'hétérosexisme. Cependant, les impacts varient en fonction de l'envergure de leurs manifestations, puis sont amortis par le niveau de soutien et d'acceptation qu'ils reçoivent. Ainsi, certains jeunes connaissent une adolescence épanouie alors que d'autres ressentent une détresse si grave qu'elle mène à son aboutissement le plus tragique, soit le suicide.

L'homophobie et l'hétérosexisme dépassent le cadre scolaire et habitent la société dans ses multiples sphères. S'exprimant en toile de fond, l'infériorisation de l'homosexualité devant l'hétérosexualité marque les jeunes gais et lesbiennes à travers leur développement personnel. Présumés hétérosexuels sauf sous preuve du contraire, beaucoup souffrent de l'invisibilité régnant au sein du milieu scolaire puis de leur famille. À l'intimidation ambiante ou à celle qui les vise directement s'ajoutent les préjugés qu'ils entendent de la bouche de leurs proches et, bien souvent, de leurs propres parents.

Cerner les impacts de l'homophobie suppose le rapprochement des connaissances sur l'ampleur et la forme de la discrimination subie et de celles sur le degré de soutien qu'ils reçoivent des figures d'autorité importantes dans leur vie. La première partie de cet état des lieux illustre partiellement le niveau de victimisation auquel s'exposent les jeunes gais dans la société en général et dans le milieu scolaire en particulier. Dans la partie qui suit, c'est le degré de soutien qui est examiné. Les informations que nous partageons sont puisées à la fois dans la littérature spécialisée et dans les entrevues de groupe que nous avons menées auprès de jeunes lesbiennes, gais et bisexuel(le)s dans le cadre de la production du guide pédagogique D*émystifier l'homosexualité, ça commence à l'école*.

Une fois ce portrait général complété, les impacts fondamentaux de l'homophobie pourront être établis, suivis des divers symptômes sous lesquels ils peuvent se manifester. Si le reste de cette recherche ne répète pas l'évaluation de ces impacts, il importe de les avoir à l'esprit afin de mieux mesurer la portée des données que nous avons recueillies sur le degré de victimisation et sur le niveau de compréhension des actes homophobes par les jeunes.

3.3.1. Les principales figures de soutien

Il serait possible de dresser une liste généreuse des différentes figures jouant un rôle important dans la vie émotive et le développement personnel des jeunes. Des amis, des professeurs, des grands-parents, une cousine, des voisins, des travailleurs sociaux, des parents, peuvent tous, d'une façon ou d'une autre, laisser leur empreinte. Cependant, pour des fins de concision et en raison de notre intérêt pour les milieux scolaires des adolescents, seuls deux groupes généraux mais très importants seront abordés, soit les intervenants et les figures d'autorité scolaire, ainsi que la famille immédiate.

Puisque bien davantage que ces lignes devraient être remplies avant d'espérer couvrir suffisamment les rôles et les particularités de ces deux groupes, les principaux traits seront tirés. Une attention spéciale sera portée aux enjeux rattachés aux principales voies divergentes que peuvent adopter ces figures de soutien.

Les intervenants sociaux, les professeurs et les autorités scolaires

Dans le milieu scolaire, les professeurs sensibilisés sont souvent la première ligne de défense des jeunes gais, lesbiennes et bisexuels. En créant un environnement sécuritaire et respectueux de la diversité sexuelle, ils contribuent fortement à leur épanouissement (Kosciw et Diaz, 2006). Pour y parvenir, ils interviennent lorsqu'ils entendent des insultes homophobes, ils annoncent d'emblée qu'ils refusent leur utilisation dans leur classe, ils sensibilisent les élèves aux impacts de l'homophobie, ils intègrent la diversité sexuelle et ne présument pas que les jeunes auxquels ils s'adressent soient nécessairement tous hétérosexuels. Selon les jeunes interrogés dans le cadre du 2005 National School Climate Survey américain, ces efforts font la différence. Et ils le font d'autant plus lorsque ces initiatives sont appuyées de politiques claires interdisant spécifiquement la discrimination et le harcèlement sur la base de l'orientation sexuelle au sein de l'établissement scolaire.

Seulement, les professeurs ne sont pas tous suffisamment outillés pour contrer l'homophobie. Ils ne savent pas tous en identifier les manifestations, peuvent en minimiser les impacts (Alain Grenier, 2005) ou encore se sentent dépassés par l'ampleur de l'utilisation des insultes. Plusieurs ressentent le besoin d'obtenir davantage d'information (Martin et Beaulieu, 2002), puisque leur formation universitaire ne les a pas préparés à cette réalité. Certains, sans se sentir dépourvus, se laissent guider par leurs préjugés et leurs craintes, étant convaincus que parler d'homosexualité de façon neutre revient à faire de la «promotion» et risque de «créer» de l'homosexualité (Uribe, 1994).

« J'ai écrit un article dans le journal étudiant pour annoncer le groupe de discussion 14-18 et puis Gai-Écoute. Le directeur a dit que ce n'était pas une bonne publicité : «ouins, j'aimerais que tu ne fasses pas ça à l'avenir». » (Geneviève)

D'autres, à qui les informations exactes ou le courage manquent, laisseront des préjugés circuler en classe. Peut-être sont-ils également inconscients des impacts qu'ils peuvent occasionner sur les jeunes. À l'occasion, ceci engendre une situation incongrue où c'est la jeune lesbienne ou le jeune gai lui-même qui prend la responsabilité d'éduquer leur professeur.

« (...) [au cours de] morale, il y avait une activité où on devait montrer c'était quoi la famille idéale. Il y avait une équipe qui a fait une famille gaie qui adopte un enfant. C'était super stéréotypé. Les gars étaient maniérés. Ils faisaient comme s'ils regardaient les fesses de l'enfant : « hou, c'est beau! ». C'était de la pédophilie. La prof n'est pas intervenue. Elle disait qu'il y avait une autre façon de l'aborder. Je suis allée voir la prof, je lui ai dit que je suis lesbienne et je lui ai amené de la documentation. » (Marie-Ève)

Au sein des universités, l'enseignement autrefois répandu de vieilles croyances pathologisant l'homosexualité s'est estompé dans un vaste silence. Si certaines d'entre elles circulent encore aujourd'hui au nom de la liberté universitaire, peu d'efforts sont faits pour les rectifier ouvertement ou offrir de nouvelles informations plus exactes (Ryan, 2003).

Situés en deuxième ligne, soit davantage au niveau curatif que préventif, les intervenants et les professionnels en santé mentale sont marqués de cette même carence d'informations (Clermont et Sioui-Durand, 1997).

De part et d'autre, le silence des programmes de formation universitaire laisse les coudées franches aux méconnaissances et aux préjugées

qui teintent la relation d'aide. Plusieurs croient encore que l'homosexualité n'est qu'une phase, ou encore qu'il est impossible de s'identifier comme gai ou lesbienne avant «d'avoir au moins essayé» avec une personne de l'autre sexe (Uribe, 1994).

« In a way, you could kind of see them and they're kind of saying 'this is just a phase'. From my point of view, I told the teacher and she said 'yeah, it's alright. It's ok, there's nothing wrong with that' but you could kind of see that she thinks that this is just a phase. » (Jenny)

Jamais n'affirmera t-on pourtant pareille chose à propos d'une jeune fille déclarant son amour pour un garçon. Son attirance pour les hommes sera prise pour acquis, validée et valorisée, peu importe qu'elle ait «essayé» ou non d'avoir des relations sexuelles avec une personne de même sexe pour s'en «assurer».

L'éveil à la sexualité et aux relations amoureuses occupe un rôle central dans le développement de soi, indépendamment de son orientation sexuelle. Mais tandis qu'un jeune hétérosexuel peut compter sur une multitude de renforcements positifs et de repères situant, normalisant et sacralisant son expérience, le jeune homosexuel ne possède rien de tel[42]. Il se heurte aux présupposés hétéronormatifs et au silence, se rendant progressivement compte qu'il n'est pas ce que les autres attendent de lui. Or, les préjugés et le silence envoient tous deux le message qu'une chose n'est pas respectable ou digne d'être mentionnée (convenablement). Si l'homosexualité jouit d'une plus grande visibilité dans la société actuelle, on la confine généralement au monde adulte et on ne lui accorde pas la juste représentation de sa réelle existence.

Le jeune qui se confie au professeur ou à l'intervenant se trouve généralement en déficit d'approbation et de validation. Avec cette ouverture de soi qui exige un certain courage, il se place dans une position de vulnérabilité. L'accueillir avec des doutes sur son orientation sexuelle brusque non seulement son cheminement d'appropriation de soi – envers et contre ce qu'on présuppose de lui – mais souligne devant ses yeux l'évaluation inférieure qu'on fait de l'homosexualité.

Les intervenants dûment informés et sensibilisés des réalités des jeunes lesbiennes, gais, bisexuelles et bisexuels peuvent à l'inverse contribuer grandement à leur épanouissement en leur laissant la maîtrise complète de leur identification personnelle et en démontrant de l'empathie pour les difficultés particulières qu'ils traversent. L'évaluation de lieux de soutien et d'espaces sécuritaires de rencontre leur permettant de sortir de l'isolement, tels que le *Projet 10* et le *Projet Sain et Sauf*, le confirme (Otis et al. 2001; Association canadienne de santé publique, 1998).

Des formations et des ressources existent. Le GRIS-Québec et le GRIS-Montréal proposent des rencontres de démystification en classe; la formation Pour une nouvelle vision de l'homosexualité est offerte gratuitement aux professeurs et au personnel de la santé par le ministère de la Santé et des Services Sociaux; et une trousse pédagogique (dans laquelle se trouve le guide pédagogique du GRIS-Montréal) est disponible à la Direction de santé publique de Montréal-Centre.

La famille

La famille est en principe le milieu qui occupe la place centrale dans le développement de soi et l'épanouissement d'un jeune. Le soutien que ce dernier obtiendra de ses parents sera déterminant pour l'ensemble de son parcours de vie.

Or, malgré la visibilité croissante des réalités gaies et lesbiennes, un

42 *Par «sacraliser», nous entendons le sentiment de correspondre avec «l'ordre des choses», de savoir que sa sexualité s'inscrit dans ce que «la Vie», «la Nature» ou «Dieu» a «décidé». L'opposition au mariage entre conjoints de même sexe s'appuie d'ailleurs en bonne partie sur cette conviction que seule la sexualité entre hommes et femmes est sacrée, puisqu'elle remplirait le «but noble de la reproduction».*

grand nombre de familles sont encore largement imprégnées du «mythe de la famille hétérosexuelle» où les parents projettent un avenir hétérosexuel romancé et idéalisé pour leurs enfants, envisageant le jour où ils se marieront et/ou auront eux-mêmes des enfants (Herdt et Koff, 2001). Peu songent en fait à la possibilité qu'un de leurs *propres* enfants soit homosexuel et, par conséquent, beaucoup sont consternés lorsque ceci leur arrive.

Les jeunes gais et lesbiennes perçoivent les attentes idéalisées des parents et sont marqués par les préjugés occasionnels ou fréquents que ceux-ci manifestent à l'endroit de l'homosexualité. Ils vivent dans l'appréhension de décevoir, d'être jugés ou rejetés par leurs parents, dont l'opinion compte énormément à leurs yeux. Résultat, au moment où ils vivent des difficultés à l'école en raison de l'homophobie ambiante et où ils auraient d'ailleurs le plus besoin du soutien de leur famille, peu osent se confier. Craignant et présupposant que leurs parents les rejetteraient, plusieurs deviennent agressifs et se distancient de ces derniers (Jalbert, 2002; Williams et al., 2005).

Dans les faits, si à l'annonce de l'homosexualité de leur enfant, un grand nombre de parents déclarent leur amour inconditionnel pour lui ou elle, peu sont outillés pour l'aider immédiatement à traverser leurs épreuves. Ils doivent d'abord vivre un processus de deuil et de malaise où ils affrontent leurs préjugés et leurs méconnaissances avant d'en venir à une acceptation complète (Jalbert, 2002). En contraste, un jeune appartenant à une minorité culturelle pourra généralement recevoir tout au long de son cheminement personnel de la compréhension, de la solidarité, du soutien et de l'aide de la part de ses parents pour affronter le racisme puisqu'ils l'ont en très grande majorité eux-mêmes vécus, à moins d'être des parents adoptifs blancs.

Mais bien avant le soutien à l'affrontement des préjugés, c'est la confirmation de leur valeur personnelle qui importe le plus aux jeunes : leur homosexualité fait-elle d'eux des personnes moins bonnes? Les condamne t-elle à l'infériorité? L'acceptation inconditionnelle des parents a un impact positif crucial sur la santé psychologique et sociale des jeunes gais, lesbiennes, bisexuels et bisexuelles. Elle nourrit l'estime de soi du jeune et réduit les difficultés de santé mentale qu'il pourrait éprouver (Herschberger et D'Augelli, 1995; Otis et al., 2002). À ce titre, certains parents démontreront non seulement une ouverture totale, mais une solidarité active devant les épreuves homophobes. Globalement, toutefois, les jeunes gais rapportent en moyenne moins de soutien de la part de leurs parents que les jeunes hétérosexuels (Williams et al., 2005). Dans l'enquête réalisée au sein du *Projet Sain et Sauf*, un réseau d'organismes communautaires desservant les jeunes gais et lesbiennes, seulement 13% d'entre eux se sentaient «acceptés de façon inconditionnelle avec leurs bons et leurs mauvais côtés» par leur père, tandis que 38% se sentaient ainsi acceptés de la part de leur mère[43] (Otis et al., 2002).

3.3.2. Les impacts fondamentaux

L'invisibilité, la présomption d'hétérosexualité, l'infériorisation de l'homosexualité, l'homophobie ambiante, l'appréhension - ou la concrétisation - du rejet de la part des pairs et des parents, l'absence ou l'inadéquation du soutien ont des impacts certains sur les jeunes lesbiennes et gais. Si ces impacts se manifestent fréquemment par un ensemble de symptômes visibles dont la gravité est variable, ne pas en repérer ne signifie pas que tout va bien chez le jeune. Son estime personnelle peut tout de même être

43 À noter, les jeunes fréquentant ces organismes se distinguent possiblement par un degré de détresse plus élevé que chez la moyenne des jeunes gais, lesbiennes et bisexuels. Toutefois, il est assuré que le sentiment d'acceptation inconditionnelle est moins élevé chez ceux-ci que chez les hétérosexuels, puisque l'orientation sexuelle de ces derniers ne sera jamais problématique aux yeux de leurs parents. Qui plus est, l'ensemble des problèmes pour lesquels les jeunes hétérosexuels peuvent être ostracisés s'applique également aux jeunes GLB.

fondamentalement atteinte.

Les instruments ayant été employés pour mesurer et quantifier les répercussions de l'homophobie sont multiples. Comme ils n'ont pas été calibrés de façon uniforme, soumettant chacun leurs propres questions et leurs propres formulations à des échantillons de répondants sélectionnés de diverses manières - de la méthode probabiliste à la méthode par boule-de-neige -, rapporter les chiffres d'un grand nombre de recherches pourrait semer plus de confusion que s'avérer enrichissant. Un effort a donc été fait pour rendre principalement compte des études générales à vaste échantillonnage et/ou de celles qui ont été menées au Canada, au Québec et à Montréal.

Parallèlement aux études quantitatives, certaines se vouent à la compréhension des réalités des jeunes gais, lesbiennes, bisexuels et transsexuels/transgenres ainsi qu'aux conséquences de l'hétérosexisme et de l'homophobie sur leur vie. Elles cherchent d'abord à tirer le sens des discours, à découvrir des liens possibles entre certains éléments et ce, à partir des récits des jeunes. La section qui suit s'inspire davantage de ces études dites qualitatives.

L'isolement

Il apparaît déjà, tout au long des sections précédentes, que l'invisibilité conduit à l'isolement. La présence croissante de figures gaies et lesbiennes dans les médias peut donner l'impression que l'homosexualité reçoit sa juste reconnaissance, mais les messages envoyés aux jeunes soulignent le contraire. En voyant automatiquement des «petites blondes» et des «petits chums» chez les amis de sexe opposé d'un jeune enfant, en s'adressant continuellement à eux comme s'ils étaient tous hétérosexuels, en excluant la diversité sexuelle lorsqu'on aborde la thématique de l'éveil à la sexualité et des relations de couple, on réduit l'homosexualité à une curieuse anomalie qui ne touche que les adultes. On peut certes leur apprendre, dans le cadre d'un exposé de dix minutes, à *les* respecter (malgré tout), mais un message contraire est déjà lancé dès le premier âge.

Martin et Hetrick (1988) identifient trois dimensions à l'isolement, les unes s'imbriquant dans les autres. La première, de nature cognitive, découle du manque d'information exacte et juste à propos de l'homosexualité. Ainsi, les associations parfois sous-tendues de l'homosexualité avec la pédophilie ou avec la prédation sexuelle, ses qualifications furtives de maladie, d'erreur de la nature, de débalancement hormonal, de pulsion, de trouble s'insinuent dans les représentations des jeunes, y compris les lesbiennes, gais, bisexuelles et bisexuels[44]. Entendre, de la part de son père ou de quelque adulte, que son collègue gai «est bin correct *pareil*», ne fera rien pour contrer l'idée selon laquelle les gais trouveraient tous les hommes beaux, qu'ils appartiendraient à un monde différent du «nôtre», qu'ils deviendraient ainsi parce qu'ils auraient vécu un traumatisme ou qu'ils seraient fondamentalement inférieurs. Ces bribes éparses ne permettent pas de savoir ce que signifie vraiment d'être homosexuel et de donner sens à ses sentiments.

Q- « Toi, Marie-Ève, qu'est-ce que tu aurais aimé recevoir à ton école? »

« Quelqu'un à qui parler, une personne ressource. Nous, ça n'existait pas. La psychologue, ça a l'air stupide, mais n'essayez pas de la voir. Surtout dans mon cas, je n'avais pas accès à ça. J'étais quand même bien avec moi-même, mais il n'y avait aucune personne

44 *À titre d'exemple, les simples mentions apparemment anodines de «virer gai» laissent entendre que tout le monde est fondamentalement hétérosexuel et qu'une personne «devient gaie» à la suite d'un trouble quelconque, problématisant et pathologisant l'homosexualité.*

ressource. Dans les manuels, il n'y avait aucune définition. J'aurais aimé définir ça. J'ai eu ma première blonde en deuxième secondaire. Ça a duré et elle aussi c'était une fille de mon propre collège. Nous aussi, on se posait des questions, mais il n'y avait aucune définition qui était posée pour définir le cadre social que ça peut entraîner (sic). Parce qu'un moment donné, tu te dis «c'est trop dur, je ne serai pas capable». Je croyais que ça ne se pouvait pas. Deux ans plus tard, c'est revenu, mais ça aurait pu dire que c'est normal, ça fait partie de la vie. Mais non, ça ne se pouvait pas. Déjà à l'école, ça se traitait «d'estie de tapette», «d'estie de fif». Dès que deux filles se regardaient dans le vestiaire, ça y est, les rumeurs étaient parties. Quand ça s'est su pour moi, les vestiaires sont devenus difficilement accessibles parce qu'ils pensaient que j'allais tripper sur toutes les filles. Toutes les filles venaient me voir et me demandaient «est-ce que tu as trippé sur moi?». Il faudrait quand même que tout le monde le sache, moi je suis allée chercher mon information par moi-même. » (Marie-Ève)

Cette carence d'information et cette absence de modèle, qui donnent libre cours aux préjugés et qui envoient le message que son expérience n'est pas suffisamment valide pour être mentionnée, nourrissent une image négative de soi. Sachant que ces idées sont largement diffusées et les croyant valides, le jeune craindra vivement le rejet, particulièrement celui de ses pairs et de ses parents. Dans l'espoir d'éviter cette éventualité, le jeune tentera de taire son orientation sexuelle à ses proches, compartimentant son existence. Son isolement prendra une dimension sociale. Devant les autres, il se présentera comme hétérosexuel, confinant son vécu et ses questionnements homosexuels à son intériorité.

En raison de l'isolement social, les émotions que ce parcours lui fera vivre devront être gardées pour lui-même ou elle-même. Les joies comme les détresses ne pourront être partagées, de peur d'être jugé et incompris. Mais surtout, la séquence de l'isolement cognitif, social et émotif laisse dans le cœur du jeune l'impression d'être seul au monde.

« Je dois avouer qu'en tant que gai à l'école secondaire, ce qui m'a fait plus de dommage, c'est l'isolation (sic). Je me sentais tellement isolé, c'était pas croyable. Je savais qu'il y avait de l'homosexualité, mais on n'en parlait pas. Sur Internet, j'ai trouvé le site d'un gars ouvertement gai, ça a beaucoup aidé. Enfin, je n'étais pas seul! Je savais que ça existait, mais je ne savais pas concrètement qu'il existait d'autres gais. Si j'en avais vu des jeunes quand j'étais plus jeune, ça m'aurait fait du bien. Ça aurait brisé un paquet de mes préjugés et j'aurais peut-être commencé ma vie plus tôt. » (Francis)

« (...) I thought I was the only kid in the world. I never thought about another kid feeling the same thing. And I knew gays existed, and I knew older gay people, but that was it (...) my parents, they talked about it as if it was something that could never happen to me. » (Simon)

La non-prise en compte de la diversité sexuelle, jumelée à la profusion des insultes et des préjugés, contribue au sentiment d'exclusion que vivent les jeunes gais, lesbiennes et bisexuels. Ils éprouveraient ainsi moins de sentiments d'appartenance à l'école que les hétérosexuels, ce qui influe éventuellement sur le cheminement scolaire (Vickerman Galliher, Scales Rostock et Hughes, 2004).

« Ce qui devrait être aboli, c'est le modèle unique, le «nous» [hétérosexuel]. Si tu ne rentres pas là-dedans, tu n'as pas d'appartenance, tu te sens rejet, bizarre. Il ne faut pas présupposer que tout le

monde est hétéro dans la classe. Parce que si tu es gai, tu n'auras pas l'impression que ça s'adresse à toi. » (David)

L'homophobie intériorisée et la détresse psychologique

Réalité souvent méconnue, les membres de groupes discriminés intériorisent fréquemment leur infériorisation. Ils tiennent alors pour vrai, parfois inconsciemment dans les profondeurs de leur émotivité, certaines postures les condamnant. Ryan (1999) attribue aux insultes l'effet dévastateur de la honte de soi, que reflète l'homophobie intériorisée. Borillo, quant à lui, y ajoute tout le système hétérosexiste à la source de l'infériorisation :

« Dans une société où les idéaux sexuels et affectifs sont construits sur la base de la supériorité psychologique et culturelle de l'hétérosexualité, il semble difficile d'esquiver les conflits intérieurs résultant d'une non-adéquation à de telles valeurs. De surcroît, les gays et lesbiennes grandissent dans un environnement qui déploie ouvertement son hostilité anti-homosexuelle. L'intériorisation de cette violence, manifestée sous la forme d'insultes, de propos méprisants, de condamnations morales ou d'attitudes compassionnelles, mène beaucoup d'homosexuels à lutter contre leurs désirs, provoquant parfois des troubles psychologiques graves. Culpabilité, anxiété, honte et dépression sont les principales manifestations d'une telle réaction. » (Borillo, 2000, p. 100)

Le poids des préjugés familiaux et des condamnations des personnes d'autorité peut être particulièrement lourd. Le jeune leur accordera d'abord beaucoup de crédit, donnant lieu à des conflits internes intenses. Pour s'en dégager, la haine sera tournée contre soi-même et/ou les « autres :

« I used to hate gays, I was aware they existed. I hated them (...) because I wasn't accepting myself, because I thought I was the only person in the entire world. I was, like, not in the entire world but, you know, «these people should be killed. They don't exist», whatever, that stuff. »

Q- « Where did you get that impression? »

« My family, especially my family, and high school. I think I can say it in French because I was in a French school, a private institution and everything, and I was hearing « tapette », « fifi »... » (Amir)

L'opinion des pairs et l'importance d'être cool sont primordiales pour les jeunes (Martino et Chiarolli, 2005). Si le moindre défaut peut être utilisé contre une personne, l'homosexualité, toute « correcte *pareil* » qu'elle puisse être aux yeux de certains, n'en reste pas moins suffisamment « inférieure » pour être une prise facile pour l'insulte et le ridicule. Et dans les cas où elle a valeur de stigmate, cette prise est d'autant plus forte. Empêtrés dans l'intériorisation des préjugés, la vulnérabilité des jeunes est décuplée.

« (...) il y avait un brainstorming au début de la rencontre où les gens sortaient des noms qu'ils associaient à l'homosexualité. Au début c'était « gai, lesbienne », puis ça s'est mis à débouler puis c'est devenu « tapettes, pousse-crottes, etc », et ils écrivaient tout au tableau. Moi j'aimais pas bien ça. C'était dans cette année-là, en secondaire V, que j'avais ma première blonde et c'était caché. Dans ma tête, je n'étais pas lesbienne. J'étais juste avec elle, pis ça allait être juste avec elle. Jamais je n'irais avec une autre fille parce que c'était mal. J'avais bien de la misère avec ça. J'étais super angoissée, je ne voulais pas aller à ce cours-là, j'ai failli le foxer. Ça me rendait malade. Donc écouter les autres

déballer tout ça... je sais qu'après ça, ils expliquaient un à un ces mots-là, mais moi ça m'avait vraiment troublée. Le monde pensait vraiment ça... »

Q - « Qu'est-ce qui te faisait mal, Valérie? »

« Je ne sais pas. Pour moi, l'opinion des autres, c'est vrai pour tout le monde à l'adolescence, mais particulièrement pour moi, ça comptait. Il fallait être cool. Et là ce qu'ils avaient dit c'était vraiment atroce, que des lesbiennes sont des «brouteuses». J'aime pas être associée à ça. »

« (...) j'avais même peur de rougir. J'avais peur que ça paraisse. J'avais peur que le monde se dise «bin voyons, pourquoi elle est rouge, elle?». J'avais peur. Je ne sais pas quel effet ça a pu faire sur d'autre monde dans ce cours-là. Peut-être que ça les a aidés cette petite activité-là, mais moi, j'ai vraiment pas tripé. » (Valérie)

Alors que l'estime de soi est le plus important indicateur de santé mentale (Herschberger et D'Augelli, 1995), celui des jeunes gais et lesbiennes est en moyenne moins élevé que celui des hétérosexuels et ce, de façon plus marquée chez les filles que chez les garçons. Il en va de même pour les symptômes dépressifs, qui toucheraient particulièrement les bisexuels (Vickerman Galliher, Scoles Rostock et Hughes, 2004; Williams et al. 2005). Il faut signaler également que les jeunes se considérant ou s'identifiant comme gais, lesbiennes ou bisexuels ne sont pas les seuls à être affectés par l'homophobie intériorisée et les difficultés d'estime de soi. Les jeunes en questionnement, qui n'ont pas tous mené à terme leurs réflexions, sont frappés de plein fouet par ces déchirements (Dunne, Pendergast et Telford, 2002; Williams et al. 2005).

L'effacement de soi

La honte, la haine de soi ou la crainte de subir les jugements ont un effet ostensible sur le vécu homosexuel des jeunes. Si certains tenteront de compartimenter leur vie, d'autres essaieront de passer pour hétérosexuels ou de fuir leurs sentiments (Bohan, 1996). Ils s'investiront alors dans des relations hétérosexuelles contre leurs désirs profonds, brimant ainsi leur épanouissement. Par ailleurs, on note en moyenne chez les gais et les lesbiennes une plus grande précocité des relations (hétéro) et (homo)sexuelles (Saewyc et al., 1998). Dans un premier mouvement, certains cherchent à dissiper leurs impressions ou à noyer leurs sentiments pour les personnes de même sexe et, dans un second, à vérifier leurs attirances pour les personnes de même sexe[45].

« Quand je suis rentré au secondaire, je me suis fait achaler : «Regarde, t'es gai, tu préfères les gars que les filles». Je me faisais beaucoup agacer là-dessus. C'est sûr que je suis rentré dans le moule moi aussi. Je me suis inventé des fausses blondes et si je me trouvais une fille, je ne me sentais pas bien. » (Sébastien)

« J'aurais aimé en entendre parler. Il y a trois ans, je m'en doutais, mais je ne voulais pas l'être. Je me suis forcée avec les gars, mais j'avais peur du sexe avec les gars. Dans le foyer d'accueil, je l'ai dit en août passé. » (Geneviève)

Ces expériences hétérosexuelles que de nombreux jeunes gais et lesbiennes s'imposent, loin d'être de simples expérimentations et vérifications, sont un effacement de soi[46]. Aussi, lorsqu'ils feront leur sortie du placard, plusieurs d'entre eux auront l'impression d'être passés à côté de leur adolescence et de s'être ignorés pendant une partie significative de leur vie. Ils se trouveront donc à vivre cette adolescence à un âge tardif,

45 *Ironiquement, ces deux mouvements sont en conformité avec de fausses croyances répandues. La première, que l'homosexualité peut s'éviter ou se prévenir et la seconde, que l'affirmation/confirmation d'une identité homosexuelle nécessite la « consommation » d'une relation sexuelle. Elles se nourrissent toutes deux à la source de l'hétérosexualité universelle et fondamentale.*

46 *Si l'ampleur de ce que représente cet effacement ne semble pas concret, il suffit d'inverser la situation : Que ressentiraient des personnes hétérosexuelles si elles avaient ainsi été contraintes ?*

47 *L'association des pères gais et l'Association des mères lesbiennes soutiennent le processus de sortie d'hommes et de femmes qui ont parfois attendu que leurs enfants «soient grands» ou même d'être grands-parents avant de revisiter les attirances de leur jeunesse et d'en venir à se dire qu'ils avaient toujours été gais ou lesbiennes dans un placard fermé à double tour.*

compensant pour les années de retard, parfois tard dans la vie d'adulte[47].

3.3.3. Les symptômes

Bien qu'elles soient intérieures, la honte, la haine et la faible estime de soi se déversent dans les relations interpersonnelles des jeunes, au carrefour des soutiens et des appuis qu'ils reçoivent ou dont ils sont privés. Le parcours de chaque jeune lesbienne, gai ou bisexuel est unique. Ceux qui sont accueillis par l'acceptation inconditionnelle de leurs parents sont moins susceptibles de vivre de la détresse et d'en subir les extériorisations. D'autres sont moins chanceux et nagent dans la précarité. Et dans le cas de certains, le rejet ou la désapprobation des parents scelle leur haine de soi et contribue à les entraîner vers des comportements hautement à risque.

Les manifestations de la détresse sont variées et chaque jeune les vit à sa manière. Cependant, certaines tendances se distinguent. Une proportion d'entre eux éprouvera des difficultés scolaires, adoptera des pratiques sexuelles à risque, consommera de l'alcool et des drogues, vivra des fugues, de l'itinérance et de la prostitution, ou commettra une ou plusieurs tentatives de suicide.

Les difficultés scolaires

Être la cible du harcèlement et de l'intimidation des jeunes peut être particulièrement éprouvant. Si les jeunes ne se sentent pas en sécurité à l'école, il est très probable qu'ils manifestent de l'absentéisme. Dans une série d'études réalisées au courant des années quatre-vingt-dix et réunissant 83 000 répondants de différents États et ville américains[48], Reis et Saewyc (1999) relèvent une proportion plus élevée de jeunes lesbiennes, gais et bisexuels que d'hétérosexuels déclarant avoir manqué des journées d'école parce que c'était leur cas. Selon les États, les données oscillent entre 13,9% et 18% d'élèves GLB s'étant absentés de l'école pendant une journée au cours du dernier mois, soit une proportion de deux à quatre fois plus élevée que chez les hétéros. Garofalo et al. (1998) établissent cette proportion à cinq fois plus élevée.

Selon Kosciw et Diaz (2006), les jeunes qui se sont fait verbalement et physiquement harceler sur la base de leur orientation sexuelle ont une probabilité trois fois plus élevée d'avoir manqué l'école au moins une fois au cours du dernier mois que ceux à qui ça n'est jamais arrivé (32,2% contre 12,3% pour le harcèlement verbal et 49,8% contre 16,3% pour le harcèlement physique).

Au Québec, aucune donnée n'existe à ce sujet, mais les témoignages de jeunes semblent indiquer qu'il s'agit également d'une réalité locale. Il reste à en évaluer la portée.

En deçà de l'absentéisme, le rendement scolaire est généralement éprouvé lorsque l'estime de soi et les difficultés récurrentes minent l'investissement et la concentration. Chez ce jeune, l'acquisition d'une identité positive après la sortie du placard s'est traduite en une amélioration drastique des performances scolaires :

« (...) me faire achaler a été la chose la plus difficile que j'ai eu à passer. Me faire traiter de ces noms-là me touchait. Aujourd'hui, je peux commencer à en rire. »

Q- « Quelles émotions ça te faisait vivre? »

« Une forme de colère, une forme de peur qui montait en moi. J'avais le goût de pleurer, j'avais le goût de crier. J'étais distant. J'étais

48 Il est question du Massachussetts, du Vermont, du Minnesota, du Connecticut, du Wisconsin, de San-Francisco et de Seattle.

bête. Mes notes scolaires étaient affreuses comparées à cette année où j'ai des quatre-vingt-dix. » (Sébastien)

« Moi, j'avais juste le goût de quitter le secondaire. Là, je me souviens d'une joke. On était en train de jouer aux cartes sur l'heure du midi, puis à un moment donné, il y a un jeune homme qui vient en arrière de moi et qui niaisait avec les autres. Ensuite il s'en va. Je ne m'étais rendu compte de rien et à un moment donné, la surveillante passe et voit que j'ai un papier en arrière du dos « fais des pipes pour 5$ ». Même la surveillante a embarqué là-dedans. Je me souviens, je faisais semblant de ricaner un peu avec les autres. Je ne voulais pas être fâché et leur faire penser que j'étais gai. » (Michel)

Les pratiques sexuelles à risque (VIH et ITSS, grossesses)

La faible confiance en soi rejaillit également dans le domaine des relations amoureuses et sexuelles. Tel que rapporté plus haut, les jeunes GLB sont généralement plus précoces en matière de sexualité. Selon les données de Saewyc et al. (1998), corroborées par celles de Garofalo et al. (1998), ils sont trois fois plus nombreux que les hétérosexuels à avoir des relations sexuelles à 13 ans (ou avant), se chiffrant respectivement à 26,9% et 7,4%. Un certain nombre d'entre eux le feraient pour se prouver à eux-mêmes qu'ils ne sont pas attirés par les personnes de même sexe. L'aboutissement de cette volonté d'être hétérosexuel est parfois de tomber enceinte, touchant une proportion deux fois plus élevée de jeunes lesbiennes que de jeunes hétérosexuelles (Reis et Saewyc, 1999).

Sur l'aspect de la protection, plus la crise d'identité est sévère, plus le jeune se sentira incompétent dans ses relations interpersonnelles et sexuelles. Il éprouvera des difficultés à exiger le port du condom, l'exposant ainsi aux infections transmissibles sexuellement (Otis et al., 2001). Chez les répondants de *Projet Sain et Sauf*, 9,1% des garçons et 10,5% des filles affirment avoir déjà eu une ITSS[49].

La consommation de drogues

Bien que les chiffres varient d'une étude à l'autre, une proportion plus élevée de jeunes GLB que de jeunes hétérosexuels consomment de l'alcool et des drogues et ce, qu'il s'agisse de l'alcool, du tabac, de la marijuana ou des drogues dures comme la cocaïne, l'héroïne, le crack ou la freebase (Garofalo et al., 1998; Bontempo et D'Augelli, 2002; Orenstein, 2001). Évidemment, seule une minorité s'engage dans ces dernières.

Bontempo et D'*Augelli* (2002) relèvent que les GLB qui subissent un degré élevé de victimisation à l'école sont plus sujets à consommer des drogues que les jeunes hétéros qui se trouvent dans une situation semblable. Il est possible cependant qu'ils en diffèrent sur le fond, les hétérosexuels cumulant moins de problématiques potentielles que les non-hétérosexuels.

Dans l'étude du Projet sain et sauf (Otis et al., 2005), 6,5% des garçons et 7% des filles auraient déjà utilisé des drogues injectables. Par ailleurs, 22,1% des garçons et 8,8% des filles auraient obtenu de l'argent ou des drogues contre des faveurs sexuelles.

Les fugues et l'itinérance

La littérature générale à propos des jeunes de la rue tend à négliger la réalité des LGBT. Les intervenants hétérosexuels ont tendance à prendre pour acquis que les jeunes sont hétérosexuels et à sous-estimer la représentation gaie au sein de cette population. C'est ignorer, encore une

49 *Infection transmise sexuellement ou par le sang, autrefois nommée MTS, soit maladie transmissible sexuellement.*

fois, le fait que les jeunes GLBT cumulent davantage de facteurs de vulnérabilité que les hétérosexuels. Si une majorité des LGBT itinérants le seraient devenus pour des raisons non reliées à l'orientation sexuelle, une minorité substantielle (30%) le serait à la suite du rejet de leurs parents (Dunne, Pendergast et Telford, 2002).

Étant donné la proportion plus élevée d'abus sexuels chez les jeunes gais et lesbiennes, il est logique qu'on en retrouve une représentation plus marquée chez les fugueurs, les jeunes de la rue et dans les Centres jeunesse (Saewyc et al., 2006).

Chez les jeunes fréquentant le Projet sain et sauf, 36,4% des garçons et 31,6% des filles auraient fait une fugue. De plus, 10,4% des garçons et 17,5% des filles auraient déjà vécu sans adresse fixe (Otis et al., 2005).

Le suicide

La problématique du suicide chez les gais est encore sous-estimée au sein du corps médical (Li Kitts, 2005). Il y aurait, pour certains, des réticences à reconnaître les liens existants entre la stigmatisation sociale de l'homosexualité et le nombre élevé de suicides chez les jeunes hommes homosexuels ou identifiés comme tels (Dorais, 2000).

Dans l'enquête générale réalisée par Reis et Saewyc (1999), les jeunes gais, lesbiennes et bisexuels ayant commis une tentative de suicide nécessitant les soins d'un docteur ou d'une infirmière sont de trois à six fois plus nombreux que les hétérosexuels, dépendamment de l'État ou de la ville de résidence des répondants. À titre d'exemple, dans l'État du Massachusetts, cette proportion est respectivement de 19% et 3%, indépendamment du sexe. Si on inclut ceux qui, globalement, ont fait une tentative de suicide au cours des 12 derniers mois, les pourcentages s'élèvent maintenant à 37% des gais, lesbiennes et bisexuel(le)s, puis 8% des hétérosexuels.

Au Canada, l'étude de Bagley et Tremblay (1997), réalisée auprès de 750 jeunes hommes de Calgary, avance que 14 fois plus d'hommes gais que d'hétérosexuels auraient tenté d'atteindre à leur vie. Mais les quelques faiblesses méthodologiques qu'elle renferme la rendent moins fiable que l'enquête globale de Reis et Saewyc.

Chez les jeunes fréquentant le *Projet Sain et Sauf*, 44,2% des garçons et 43,8% des filles auraient commis au moins une fois une tentative de suicide. De la même façon qu'avec l'étude précédente, il peut toutefois y avoir un biais dans l'échantillonnage, puisque les jeunes fréquentant le projet vivent possiblement plus d'épreuves que ceux qui ne le font pas.

Traditionnellement, l'attention allouée au suicide chez les jeunes homosexuels était strictement ou majoritairement dirigée vers les hommes, les lesbiennes et les bisexuelles étant généralement négligées. Sans doute ceci découle-t-il de l'impression répandue voulant que leur persécution est moindre. Toutefois, dans une recherche réalisée par Saewyc entre 1998 et 2003 auprès de 30 000 jeunes de la province de Colombie-Britannique, 38% des lesbiennes, 30,4% des bisexuelles et 8,2% des hétérosexuelles auraient essayé de mettre fin à leurs jours au cours de la dernière année (Saewyc et al., 2007). Étonnamment, il situe la proportion de jeunes hommes gais à 8,8%, de bisexuels à 2,8% et d'hétérosexuels à 3,3%. Les raisons de cette valeur inférieure dans cette recherche, si l'on compare les données aux autres études, restent à déterminer.

Cette négligence est également vraie pour les jeunes hétérosexuels qui sont perçus à tort comme homosexuels et qui sont la cible d'intimida-

tion par des pairs. Ils sont, dans une proportion inégale, plus vulnérables et sujets au suicide que les garçons hétérosexuels dont l'orientation sexuelle n'est pas mise en doute par leurs pairs (Dorais et Lajeunesse, 2000; Reis et Saewyc, 1999).

Selon Bontempo et D'Augelli (2002), les jeunes LGB qui sont hautement victimisés à l'école sont plus à risque de tenter de mettre fin à leurs jours que les jeunes hétéros subissant le même degré de discrimination. Les différents facteurs de vulnérabilité seraient le rejet familial, la faible estime de soi, l'état dépressif (Proctor et Groze, 1994), de même que le sentiment d'isolement social plus élevé, la détresse psychologique plus élevée, la difficulté marquée à accepter son orientation sexuelle - pour ne nommer que les plus fondamentaux (Otis, Ryan et Bougon, 2005).

La détresse psychologique (symptômes dépressifs, anxiété, problèmes de comportement) se poursuit souvent après la tentative de suicide, surtout quand le jeune reçoit peu de soutien psychologique (Rosario, Schrimshaw et Hunter, 2005). Les possibilités de répéter le geste, chez certains, demeurent encore présentes.

3.4. Réflexion finale

L'homophobie est encore présente dans nos vies. S'il faut bien se garder d'exagérer l'ampleur du phénomène - ce qui entraînerait du coup l'effet pervers de nourrir le mythe de l'homosexualité tragique - il est important de bien dégager ses ramifications, ses mécanismes et son étendue. Sinon l'on se condamne perpétuellement à couper ce qui dépasse et se trouve en surface, laissant les racines intactes et solidement ancrées dans le sol. Interdire l'insulte est un pas vers la création d'un espace respectueux et sécuritaire pour les jeunes de minorités sexuelles, mais les sentiments et les conceptions qui sont à sa source ne disparaîtront pas par ce simple geste.

Il n'est pas facile de rendre visible les racines et les subtilités de l'homophobie à ceux qui ont intériorisé l'infériorisation de l'homosexualité. Ceci exige un travail patient d'éducation et de sensibilisation. Parvenir à cette compréhension, toutefois, permet d'acquérir une vue d'ensemble des relations entre individus sexués, puisque au c?ur de l'homophobie se loge d'abord une certaine conception complémentaire et obligatoire des rapports entre les hommes et les femmes.

Examiner les attitudes négatives à l'endroit des gais, lesbiennes et bisexuel(le)s suppose également de comprendre leurs impacts. Si la discrimination heurte un grand nombre de gais, de lesbiennes et de bisexuel(le)s de plein fouet et de multiples façons, les hétérosexuels en sont également marqués. Il y aura évidemment ceux qui, par empathie, par solidarité pour des personnes qu'ils connaissent et chérissent, se sentiront personnellement affectés et meurtris même si, en apparence, ils ne sont pas visés.

« J'avais le goût de brailler pour eux autres, j'avais le goût de prendre leur défense, mais je n'étais pas capable. Je disais au monde « C, il n'a rien fait ». Ils me disaient »Pourquoi tu dis ça? C'est pas toi qu'on insulte, c'est lui ». En même temps, c'est moi qu'ils insultaient. Moi, mon père est gai. Je voulais vraiment prendre sa défense, mais je n'étais pas capable, je voulais trop être acceptée dans la clique de l'école. » (Julie - fille de père gai)*

Mais chez la grande majorité, l'homophobie les rejoindra dans leurs

gestes du quotidien, dans leur expression de soi, dans leur épanouissement personnel. Un homme hétérosexuel qui se fait reprocher ponctuellement sa sensibilité à grands coups d'insultes puisées dans la gamme de la «tapette», par exemple, est directement touché. Une femme hétérosexuelle à qui on lance qu'elle est lesbienne parce qu'elle refuse des avances de la part d'un homme reçoit également les coups de semonce de l'homophobie. Si la situation des jeunes appartenant à une minorité sexuelle est généralement préoccupante, le problème les dépasse.

Depuis quelques années, un ensemble de groupes sociaux, d'organismes communautaires, de syndicats et d'institutions se mobilisent pour contrer l'homophobie. La responsabilité légale des établissements scolaires d'agir pour créer un environnement sécuritaire pour tous – y compris les jeunes LGBT – est établie (Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse du Québec, 2002; Martin et Beaulieu, 2002). Il reste maintenant à gagner plus d'acteurs. Et surtout, à défendre une vision nouvelle de la diversité sexuelle, dégagée du cadre infériorisant dans lequel elle se trouve aujourd'hui.

« Il ne faut pas marginaliser ça [diversité familiale], parce que du moment qu'on marginalise, on renforce le concept d'homophobie. » (Félix-Antoine, fils de mère lesbienne)

Lorsqu'on est en position minoritaire, parvenir à sensibiliser un plus grand nombre de personnes nécessite toutefois l'appui d'alliés au sein de milieux divers – notamment l'école. Nous savons que certains professionnels de l'enseignement, certains professeurs ou quelques directeurs sont prêts à l'être ou le sont déjà. Mais les initiatives peuvent-elles émaner d'élèves, d'étudiants, de camarades de classe qui se lèvent, affirment leur solidarité et se prononcent ouvertement contre la discrimination homophobe de la même manière qu'ils devraient le faire, dans un monde idéal, à l'égard du racisme? En ont-ils la volonté? En ont-ils les ressources? En ont-ils la capacité? Comme aucune étude n'a été entreprise sur le sujet, c'est ce sur quoi se penche maintenant le GRIS, fort de son expertise et de ses connaissances de de base sur le sujet.

L'homophobie dans les écoles visitées par le GRIS

Auteur : **Gilbert Émond**, Ph.D.

4.1. Les questions homophobes et la sexualité à l'adolescence

La revue de littérature présentée dans ce rapprot a servi de cadre à ce chapitre. Il nous reste quelques arguments à présenter pour aider à comprendre le contexte du développement des jeunes autour de l'adolescence. En lisant ces quelques lignes, le lecteur et la lectrice comprendront combien il est certes important d'intervenir face à l'homophobie, mais qu'il est encore plus intéressant d'intervenir à l'adolescence. Ainsi, intervenir sur l'homophobie vise à s'attaquer aux préjugés et aux mythes entourant l'homosexualité, mais intervenir à l'adolescence aide aussi à dégager autour de ceux qui en ont besoin un espace, un « moratoire » dirait Erikson comme on le montre plus bas, pour se permettre d'expérimenter et de mieux comprendre sa propre sexualité à l'âge où elle se forme.

Les attitudes homophobes se développent potentiellement dans la socialisation des jeunes, à la suite des interactions qu'ils ont entre eux ou avec des adultes. Voyons en survol comment le développement ouvert des jeunes peut dépendre à la fois du contrôle social et du développement de leur identité. Ces notions auront un rôle à jouer quand il s'agira de mieux comprendre comment les jeunes peuvent en arriver à avoir une large diversité d'attitudes face aux gais et lesbiennes et aussi comment ils arrivent à trouver leur voie dans le tumulte de leur milieu de vie. On se rappelle de la chanson :

Tous les garçons et les filles de mon âge
Se promènent dans la rue deux par deux
Tous les garçons et les filles de mon âge
Savent bien ce que c'est qu'être heureux (Hardy, 1962)

Cette chanson de Françoise Hardy (1962) évoque le plaisir des jeunes de connaître l'amour. Elle souligne qu'ils et elles seront heureux s'ils sont en couple... hétérosexuel. Le texte montre aussi la pression des normes sociales à la conformité, un modèle unique permettant de n'être heureux (semble-t-il) qu'en couple hétérosexuel. La chanson, cependant, évoque d'autres aspects moins heureux :

Oui mais moi, je vais seule par les rues, l'âme en peine
Oui mais moi, je vais seule, car personne ne m'aime.
(Hardy, 1962)

Qu'en est-il de cette personne qui se sent seule? De toutes ces personnes qui sont seules ou qui ne se sentent pas aimées dans le modèle hétérosexuel? La place qu'ils peuvent trouver en même temps qu'ils cherchent quelque peu à se connaître occupe un grand pan de la vie adolescente de toutes les époques. Le développement de l'identité sert justement à définir « leur » espace, comme l'explique Erikson :

« Ils sont préoccupés, parfois maladivement mais souvent avec curiosité, de ce qu'ils pensent être eux-mêmes - et de la question de savoir comment rattacher les rôles et les capacités cultivés tantôt aux prototypes idéaux du jour. Dans leur quête d'un nouveau sentiment de continuité et d'unité vécue (sameness) qui doit inclure désormais la maturité sexuelle, certains adolescents doivent encore une fois se colleter aux crises des premières années, avant de pouvoir installer des idoles et des idéaux durables comme gardiens d'une identité finale. *Ils ont besoin avant tout d'un moratoire pour intégrer des éléments d'identité* assignés (...) aux stades de l'enfance : à cette différence près que, maintenant, une unité plus large, incertaine dans ses contours et cependant immédiate dans ses exigences, remplace le milieu de l'enfance - c'est-à-dire la « société ». (Erikson, 1972 :

p. 133, nous ajoutons les italiques)

Les développements importants de la place des homosexuels depuis la création de cette chanson de Françoise Hardy (1962) montrent que les modes amoureux ne sont pas qu'hétérosexuels, qu'il y a d'autres façons d'aimer ou d'être heureux en dehors des normes imposées par le contrôle social. Les attitudes en société se nourrissent et se reproduisent grandement par le contrôle social. Si les normes sont enseignées, la conformité permet de les mettre en place sous différentes formes et permettent aux sociétés de mettre en action leurs valeurs profondes. L'approche la plus simpliste est de valoriser une norme unique et universelle, mais on voit bien qu'elle ne convient pas à tous et à toutes en matière de sexualité. La société se transformant avec le XXe siècle, la quête de connaissance de soi a certainement changé avec la présence publique et intégrée de l'homosexualité, mais son sens n'a probablement pas changé, lui. Si l'identité attachée à l'orientation sexuelle s'avère claire pour certains dès leur jeune âge, elle l'est moins pour d'autres. Ainsi, se connaître quant à son orientation sexuelle dans un environnement homophobe ne s'avère pas facile : la seule variété possible semble alors « d'être » hétérosexuel, sinon on se sent rejeté ou mis au ban de la société des pairs.

Garçons et filles réagissent à ces questions de façon différente, avec des interactions différentes avec leurs pairs, comme nous le verrons. Leurs attitudes manifestées dans leur confort et leurs interactions sont des produits de leur socialisation, celle qui vient de leur école, de leur vie fami liale et aussi de leur vie de loisirs ou de travail. La socialisation, c'est ce qu'on apprend de sa culture dans les interactions qu'on a avec les autres, ce qu'on apprend et communique dans les interactions sociales. Les fréquentations et les amitiés y jouent un rôle certainement important. Celles-ci jouent entre autres les rôles de connaître les autres et leurs opinions mais elles peuvent aussi imposer de se conformer à la norme. Cette socialisation à propos de l'orientation sexuelle se reflète dans les attitudes entretenues à propos des homosexuels et de leur fréquentation dans la vie quotidienne. C'est l'objet de la section qui suit.

Les analyses présentées ici ramèneront constamment aux différences et similarités entre « hommes » et « femmes », celles des jeunes répondants au questionnaire mais aussi en départageant les attitudes envers les gais ou lesbiennes. Nous observerons en particulier les réalités vécues par les garçons et les filles et leurs perceptions face à l'homosexualité, car elles sont fort différentes selon le sexe. La question filtrant sous ces analyses pourrait être : la socialisation et la pression sociale relatives à l'homosexualité s'avèrent-elles encore différentes pour l'un et l'autre sexe dans la société des jeunes d'aujourd'hui?

Par la suite dans la section 4.3, l'analyse s'attardera aux interactions verbales entre jeunes et à la présence tout à fait frappante des insultes du genre « T'es donc fif. » Si ces insultes ont particulièrement touché un des auteurs dans sa jeunesse, il y a plus de quarante ans, voilà qu'on les retrouve à profusion dans les écoles. Leur sens est parfois banalisé, mais pour certains jeunes, ces mots faits pour blesser portent toujours. Nous explorerons justement comment ces mots s'échangent et en visent certains plus que d'autres. Il se pourrait que les insultes s'échangent comme si certains luttaient pour dominer les autres, mais en quoi cela résulte-t-il?

Enfin, la section 4.4 s'intéressera aux événements homophobes rapportés par les jeunes au-delà des paroles et des insultes facilement lancées entre eux.

4.2. Le confort des jeunes dans leur fréquentation des jeunes homosexuels

Les jeunes sont-ils ouverts à la présence d'homosexuels, de gais ou de lesbiennes dans leur environnement ou dans leur vie quotidienne? Et ce confort varie-t-il avec l'âge? C'est le premier aspect auquel nous nous attardons dans l'analyse concrète des données recueillies auprès des jeunes. Ici, les jeunes répondent aux questions de confort dont nous parlions au chapitre 2, dans la section sur les questionnaires. Ce sont des questions que nous relevons systématiquement depuis de nombreuses années au GRIS dans nos questionnaires réguliers et qui permettent de mettre en perspective les circonstances où l'homosexualité de leurs collègues, de leurs amis ou de membres de leur famille seraient en apparence plus acceptable. La diversité des attitudes n'a d'égal que la diversité des jeunes auxquels les intervenants du GRIS-Montréal s'adressent. Le confort relatif de ces jeunes à entrer en contact avec un gai et une lesbienne invités à les visiter en classe varie largement. À travers ces statistiques et ces quelques lignes, les jeunes parlent d'eux-mêmes.

4.2.1. Les facteurs influençant le confort

Les jeunes répondants au questionnaire indiquent dans la première partie (questions 2 à 11) leur niveau de confort (ou d'inconfort) dans diverses situations du quotidien pouvant impliquer un gai ou une lesbienne. Nous parlons ici des dix questions d'attitude qui sont présentes depuis plusieurs années en première page du questionnaire du GRIS-Montréal - et aussi dans notre questionnaire spécial - et qui sont répondues avant la rencontre des jeunes avec le GRIS-Montréal. Avant de parcourir ces situations et les réponses des jeunes aux questions, nous allons résumer ce que nous avions déjà appris à ce sujet en nous basant sur les questionnaires réguliers de 2002-2003. Ce courte analyse montrera comment les facteurs sociaux peuvent jouer sur les attitudes des jeunes.

Pour chaque situation présentée, les jeunes évaluent s'ils se sentiraient « très à l'aise, à l'aise, mal à l'aise ou très mal à l'aise » de partager la situation avec un gai ou une lesbienne (avec cinq situations chacun). Pour résumer l'attitude relative des jeunes dans ces situations, nous avons donné de 0 à 3 points par réponse et additionné les points des dix réponses données. À cela, nous avons mesuré dans un modèle statistique comment les facteurs sociaux influençaient en moyenne - par rapport aux autres - les attitudes des jeunes.[50]

Les situations proposées sont en résumé les suivantes: lorsqu'ils auraient à travailler en équipe, à avoir une activité sportive et à partager une amitié ou leur vie familiale avec un gai ou une lesbienne, ou encore lorsqu'ils seraient témoins de marques d'affection données en public par deux gais ou deux lesbiennes. Voici des indices de ce qui influence en moyenne les attitudes des jeunes. Ils sont présentés en ordre, allant des plus importants aux moins importants[51] :

1. Ne pas connaître un gai ou une lesbienne.
2. Être de sexe masculin.
3. Suivre les enseignements d'une religion « sévère » (certaines religions sont plus « catégoriques » ou « sévères » que d'autres face à l'homosexualité. Dans certains cas, elles expriment des menaces (« aller en enfer » ou autres selon leurs croyances) ou des sanctions catégoriques (ex. : rejet du groupe) et ceci se reflète significativement dans les attitudes de plusieurs de leurs adeptes.

50 Il s'agit techniquement d'un modèle MANOVA avec certaines échelles non paramétriques où le facteur est « significatif » si p<0,05. Avec les 6000 questionnaires de 2002-2003 utilisés, tous les facteurs essayés dans le modèle sont significatifs, le nombre de questionnaires permet de trouver des statistiques qui convainquent de leur valeur. Ceci, même si dans l'ensemble, seulement 18% de la variance totale a pu être expliquée.

51 Il est important de préciser que les facteurs listés ici ne sont pas la « cause » des attitudes des jeunes, mais il semble que les jeunes auxquels ces facteurs s'attachent (disons par exemple, les « garçons » qui « ne connaissent pas un gai ou une lesbienne » [deux facteurs significatifs] sont en moyenne plus inconfortables face à l'homosexualité que les « filles » qui « connaissent un gai ou une lesbienne ». La nuance est que chez « les garçons qui ne connaissent pas... » et aussi chez « les filles qui connaissent... », il y a des élèves qui ont montré un très grand confort et d'autres un très grand inconfort. Il y a une relation d'influence entre les facteurs et les attitudes mais les facteurs ne causent pas directement les attitudes.

4. La jeunesse de l'élève (les plus jeunes ont plus d'inconfort).
5. La distance de la relation avec le gai ou la lesbienne connu(e) (moins de proximité, plus d'inconfort).
6. La pratique d'une religion (aller à l'« église »).
7. Être incertain de ses attirances sexuelles (face aux choix : « hommes, femmes, les deux », ils répondent « ne sais pas »).

De ces réponses des années passées, nous concluons que les facteurs sociaux contribuent à former les attitudes, mais nous voyons également qu'en dehors de ces facteurs, il y a encore beaucoup de place pour influencer et former les opinions personnelles de chacun et chacune; ce qui permet de former ces opinions reste inconnu pour l'instant. À titre d'exemple, il y a des garçons aux attirances hétérosexuelles, provenant des religions les plus « sévères », qui ne connaissent pas de gais et qui, malgré tous ces facteurs, sont très ouverts à vivre et collaborer avec des gais ou des lesbiennes. En fait, les facteurs sociaux n'expliquent jamais complètement la variété des attitudes déclarées par les jeunes. Il semble y avoir autre chose que ces facteurs typiques qui influencent le confort des jeunes face aux gais et lesbiennes – n'oublions jamais que les jeunes ont aussi leur autonomie dans le développement de leurs opinions et attitudes. Comme source ambiante d'influence, il reste alors la socialisation que les jeunes développent entre eux et en interaction avec leur environnement. Cette socialisation prend aussi beaucoup de place dans la construction de leurs attitudes personnelles face à l'homosexualité. La famille, le milieu, les expériences, les contacts de même que la socialisation jouent des rôles non mesurés ici. Or, nous pouvons aussi agir sur cette socialisation, les intervenants du GRIS-Montréal ayant une certaine influence sur elle lors de leurs interventions en classe.

Cette marge entre l'influence des facteurs sociaux typiques et le confort effectif des jeunes nous dit aussi qu'il ne faut pas laisser ces facteurs nous illusionner. En tant qu'intervenants, nous devons savoir que la couleur de la peau, la religion, le sexe ou d'autres facteurs ne contrôlent pas les attitudes et le confort des jeunes face aux homosexuels, ils sont très relatifs. Il y a dans tous les milieux des gens ouverts et d'autres fermés à l'homosexualité. Les homophobes n'ont ni accent, ni teinte, ni tatouage qui les identifient.

4.2.2. Le confort des jeunes des deux sexes face aux gais et aux lesbiennes

Dans l'espace public

Lorsqu'il s'agit de faire un travail d'équipe ou de pratiquer une activité sportive avec un jeune homosexuel, les élèves se sentent généralement à l'aise ou très à l'aise de le faire. Ceci s'avère beaucoup plus facile avec une personne homosexuelle du sexe opposé, relativement plus difficile entre une fille et une jeune lesbienne, mais encore plus difficile entre un garçon et un jeune gai.

En chiffres, dans l'ensemble, 92% des garçons face à une lesbienne et des filles face à un jeune gai se sentent à l'aise ou très à l'aise à l'idée de faire un travail d'équipe ou une activité sportive avec un collègue homosexuel du sexe opposé; les filles garderont cependant un peu plus de réserve avec une fille lesbienne (75% sont à l'aise ou très à l'aise). Par contre, la majorité des garçons se dit inconfortable à le faire avec un garçon gai : 41% des garçons se disent à l'aise de faire un travail d'équipe et 45% de pratiquer une activité sportive avec un jeune gai. À propos de situations de ce type, les jeunes commentent :

« Il y a deux ans, pour faire un travail en équipe, on devait être six personnes et on était seulement cinq et quand j'ai voulu faire entrer mon ami dans l'équipe, les autres ont refusé car il était gai. » (Exclue[52], fille, 17 ans)

« Dans une chambre de hockey, un joueur s'est fait sortir de l'équipe à cause qu'il était gai. » (Exclu, garçon, 17 ans)

« Dans l'école, il y a un gai et l'année passée, il se faisait lancer de la nourriture sur lui et il se faisait battre. » (Exclue, fille, 14 ans)

« Ma meilleure amie s'est fait taxer parce qu'elle est lesbienne et elle ne vient plus à notre école. » (Exclue, fille, 13 ans)

« Moi je viens de commencer un travail de télémarketing, puis j'avais un collègue de travail très « fifille » mais j'avais jamais remarqué qu'il était gai jusqu'à temps que lui me le dise et sincèrement, je n'ai pas accepté et je n'ai pas trop reparlé avec [lui] car je ne serais pas [bien] dans ma peau. » (Exclue, fille, 16 ans)

Les garçons manifestent une certaine facilité à être en présence relativement « publique » d'une fille lesbienne mais beaucoup moins d'un garçon gai. Cette facilité se manifeste aussi lorsqu'il s'agit de voir deux personnes de même sexe se donner des marques d'affection en public, comme se tenir par la main ou s'embrasser : face à deux femmes se montrant des marques d'affection en public, les garçons se sentiraient généralement très à l'aise. Les filles, sur ce sujet précis, montrent plus de réserve, peu importe le sexe des « acteurs en public ». Mais les garçons se sentiraient franchement plus mal à l'aise en voyant deux hommes faire la même chose.

En détail, les garçons ont des réactions très différenciées selon les sexes : ils se sentiraient à l'aise ou très à l'aise dans une proportion de 83% face à deux femmes se démontrant des marques d'affection en public. Les filles, plus réfractaires à l'idée, se sentiraient à l'aise ou très à l'aise face à deux hommes homosexuels dans une proportion de 52%. Elles se sentent un peu plus à l'aise, 56%, face à deux femmes lesbiennes dans cette situation. Une fille sur six se sentirait très mal à l'aise (17%) dans la même situation. Mais lorsque des garçons voient deux hommes le faire en public, ils sont généralement inconfortables puisque 28% seulement se sentiraient alors à l'aise ou très à l'aise. Près de la moitié des garçons se sentiraient très mal à l'aise (47%) face à deux hommes se démontrant des marques d'affection en public.

Les jeunes rapportent de telles situations :

« C'est juste qu'il y avait un gars qui s'habillait bizarrement et les gars de l'école l'humiliaient en lui disant qu'il était gai. » (Exclue, fille, 15 ans)

« Au cinéma, mon meilleur ami était venu avec son chum. Tout le monde les dévisageait parce qu'ils se tenaient par la main. J'étais à côté et moi je trouvais ça mignon mais je crois que j'étais la seule. Du monde disait et criait qu'ils se lâchent parce que c'était dégueulasse. » (Exclue, fille, 15 ans, attirée par les deux sexes)

« J'ai vu deux gars s'embrasser au centre-ville. C'était dégueulasse. » (Exclu, garçon, 15 ans)

« Bien ça implique pas vraiment un gai mais quand j'en parle avec mes amis gars, ils sont vraiment dégoûtés!! Je trouve qu'ils auraient sérieusement à voir plus grand, et accepter! » (Exclue, fille, 16 ans)

« J'ai plusieurs cousins et cousines qui sont gais ou lesbiennes et chaque fois que je les vois et que nous [sommes allés] en public, ils se sont fait tous traiter au moins une fois de gai ou de lesbienne et se sont fait menacer de se faire dénoncer ou battre. » (Exclue, fille, 13 ans, attirée par les deux sexes)

52 *Les commentaires des jeunes font référence à la question demandant de raconter « un événement auquel tu as assisté et qui impliquait quelqu'un qui serait gai ou lesbienne ». Ils ont été classés – nous le verrons plus loin dans le texte – selon divers types de répondants : les « Exclus » sont ceux qui disent ne pas lancer ni recevoir d'insultes du type « T'es donc gai », « C'est fif » ou « Hey, la gouine ». Nous aurons aussi les autres types qui sont moins nombreux : les « Tyrans » sont ceux qui les lancent exclusivement, les « Riposteurs » en lancent et en reçoivent tandis que les « Victimes » les reçoivent sans en lancer aux autres, selon leurs réponses au questionnaire. En utilisant le mot « tyran », nous avons tenté de rejoindre le concept de bully (littéralement une « brute ») présenté dans la documentation scientifique anglophone, mais en n'oubliant pas que ces jeunes « tyrans » comptent aussi des filles et des garçons qui n'ont pas les bras de la brute qu'on peut imaginer autrement.*

Dans ces espaces plus publics qu'intimes, les garçons prétendent donc qu'ils se sentiraient relativement plus à l'aise face à leur fréquentation avec des lesbiennes mais ils sont beaucoup plus réfractaires face aux gais. Les filles, en situations inverses des garçons, sont généralement plus modérées face aux gais en même temps qu'elles se disent en moyenne plus confortables face aux lesbiennes que les garçons face aux gais.

Dans l'espace plus intime

En passant à des situations impliquant une certaine intimité partagée avec un ami, une amie ou un frère, une s?ur annonçant leur homosexualité, les garçons et les filles se montrent plus rétifs à de telles annonces que s'ils avaient à seulement les côtoyer comme plus haut, sans implication personnelle, dans des situations de tous les jours.

En comparaison avec les situations présentées plus haut qui avaient rapport à l'espace public de leur vie quotidienne, garçons et filles se sentiraient plus interpellés, plus inconfortables, à l'idée d'apprendre que leur meilleure amie ou leur s?ur soit lesbienne ou que leur meilleur ami ou leur frère soit gai. Ces situations touchant davantage à leur intimité ne se produiraient pas sans qu'ils ne se sentent un peu plus interpellés dans leurs valeurs et réactions. Nous leur avons demandé d'indiquer leur confort relatif dans l'éventualité de telles annonces.

Encore une fois, face aux homosexuels du sexe opposé, garçons et filles se sentiraient plus confortables que s'il s'agissait d'un ami du même sexe qu'eux. Une grande majorité des garçons disent qu'ils se sentiraient à l'aise ou très à l'aise d'apprendre que leur meilleure amie est lesbienne. Les filles, aussi pour une large majorité, se sentiraient à l'aise ou très à l'aise que leur meilleur ami annonce être gai. Mais ce confort relatif diminuerait passablement si la meilleure amie d'une fille s'annonçait lesbienne et l'inconfort serait encore plus présent si le meilleur ami d'un garçon s'annonçait être gai.

Précisons : les filles se sentiraient confortables à cette annonce de leur meilleur ami (se révélant gai) dans 82% des cas. Les garçons, dans un pourcentage légèrement plus faible, se sentiraient à l'aise ou très à l'aise dans une proportion de 76% à l'idée d'apprendre que leur meilleure amie est lesbienne.

Il y a certaines explications dont nous avons trouvé des indices dans les entrevues de groupe. Des jeunes nous ont dit que c'est parce qu'ils croyaient qu'ils connaissaient leurs amis, des amis qui sont pour plusieurs du même sexe qu'eux, qu'ils seraient interloqués par de telles annonces. Ils se demanderaient de même si ce meilleur ami ou cette meilleure amie du même sexe qu'eux ne vivrait pas plutôt un sentiment amoureux pour eux alors qu'ils ne peuvent rien y faire ni le satisfaire[53]. Certains nous ont dit que ce « n'est pas beau » ou « bien » d'être gai ou lesbienne. D'où sans doute les réactions d'inconfort provoquées par ces questions.

Les jeunes se montrent concernés par leurs amis, certains rencontrent là des drames humains qui étonnent encore de nos jours :

« Chaque fois qu'on présentait une fille à un de mes amis gars, il ne s'intéressait pas à elle, même pas pour autre chose. Quand on lui parlait de garçon, il était toujours excité, on s'est donc questionnés, est-ce qu'il est vraiment gai? Mais nous ne sommes pas certains. » (Exclue, fille, 17 ans)

« Un jeune garçon s'habille [mieux que les autres] (il prend soin de lui, de son corps) et d'autre gars sont arrivés pour lui taper dessus à cause de son apparence. C'est injuste! » (Exclue, fille, 14 ans)

« Dans mon ancienne école, le frère [de] mon amie était gai et il était victime de violence parce qu'il était gai. » (Exclue, fille, 17 ans)

53 *Voir certains passages de Bastien Charlebois (2007) sur cette question face aux amis.*

« Je n'ai pas assisté, mais je connais une fille qui a essayé de se suicider à cause qu'elle était lesbienne. » (Exclue, fille, 15 ans)

« Personne que je sais est gai ou lesbienne. Mais si j'avais eu un ami gay, ça me dérangerait pas autant si j'avais une amie lesbienne. Mais parfois il faut s'habituer, elle n'a pas choisi d'être lesbienne. » (Exclue, fille, 15 ans)

« Avec le temps, j'ai appris que j'avais un ami gai et qu'il a essayé de se tuer car il ne l'acceptait pas. » (Exclue, fille, 16 ans)

« Je connais une fille de 14 ans qui est bisexuelle. Je lui ai dit mon avis sur cela, ça lui a redonné le moral car cela ne me dérange pas du tout. Je lui ai donné quelques trucs avec ses profs, car ils ne sont pas du tout ouverts à ça. » (Exclue, fille, 14 ans)

« J'ai une de mes amies qui est attirée par les filles. Elle l'a dit à une personne et tout le monde l'a su. Les gens croyaient qu'elle n'était pas normale ou bien que c'était un problème mental!!! » (Exclue, fille, 14 ans)

« L'an passé, des rumeurs circulaient disant qu'un de mes professeurs était gai. Cela ne me dérangeait pas du tout. Cette année, nous avons appris que c'était la vérité. Et puis quoi...Ça dérange qui? C'est sa vie à lui. » (Exclue, fille, 14 ans)

Poursuivons les précisions amorcées plus haut. La proportion des filles qui se sentent à l'aise ou très à l'aise chute à 61% si c'est leur meilleure amie qui s'annonce lesbienne. Il reste donc près de deux filles sur cinq qui se sentent mal à l'aise ou très mal à l'aise à l'idée d'apprendre que leur meilleure amie est lesbienne. En particulier, plus d'une fille sur cinq (21%) se sentirait très mal à l'aise face à une telle annonce. Les garçons seraient davantage interpellés par ce type d'annonce de leur meilleur ami : à peine plus d'un sur trois (35%) se sentirait à l'aise ou très à l'aise en apprenant que son meilleur ami est gai.

Quand il s'agit d'un frère, pour les garçons, ou d'une s?ur, pour les filles, le confort relatif reste sensiblement le même que s'il s'agit du ou de la meilleure amie du même sexe. Mais autant pour les filles face à leur frère que pour les garçons face à leur s?ur, apprendre qu'il est respectivement gai ou lesbienne attise un plus grand inconfort que pour le meilleur ami ou la meilleure amie du sexe opposé. En fait, qu'il s'agisse du frère ou de la sœur, les filles se sentiraient également inconfortables en proportion. Tandis que les garçons se sentiraient plus inconfortables face à leur s?ur qu'envers leur meilleure amie.

Le tout peut bien sûr s'exprimer en chiffres... Ainsi, chez les filles, une proportion de 59% se sentirait confortable si leur s?ur s'annonçait lesbienne ou leur frère gai. Non loin de celles-ci, les garçons se sentiraient confortables, pour une mince majorité de 54%, si leur s?ur s'annonçait lesbienne. Mais si un frère s'annonçait gai, le répondant ici se sentirait à l'aise ou très à l'aise dans seulement 35% des cas. De façon plus importante, plus d'un garçon sur trois (36%) se sentirait très mal à l'aise d'apprendre que son meilleur ami est gai. Par contre, la proportion de filles très mal à l'aise d'apprendre que sa meilleure amie est lesbienne se limite à 12%.

Les jeunes témoignent de situations familiales :

« Un ami à ma s?ur était gai et quand il l'a dit à ses parents, ils l'ont rejeté de la maison. Il est venu peut-être deux jours chez nous parce qu'il n'avait plus de maison. » (Exclue, fille, 14 ans)

« Bien j'en ai beaucoup d'événements qui impliquent plusieurs gais et lesbiennes parce que mon père est gai et quand je vais chez lui, il y a souvent des gais et lesbiennes. » (Exclue, fille, 15 ans, attirée par les deux sexes)

« Mon amie d'enfance m'a dit qu'elle était lesbienne. Elle m'a dit que j'étais la seule à le savoir et je lui ai dit qu'elle pouvait me faire confiance et que ça ne changerait rien dans notre amitié. Un jour, elle l'a dit à quelqu'un d'autre et tout le monde l'a su!! Elle se mutilait à cause que sa mère et son père l'ont su et son père n'est pas le genre à frapper ses enfants mais il l'a étranglée. Car il avait perdu le contrôle!! Mais maintenant tout va bien pour elle et tout est comme avant sauf qu'elle est encore gaie mais ça ne me dérange pas du tout! » (Exclue, fille, âge inconnu)

Si les filles sont plus confortables face aux jeunes homosexuels et homosexuelles que les garçons, il ne s'agit pas d'une panacée, ce confort varie selon diverses conditions. Le mythe des filles « ouvertes » à l'homosexualité a ses limites. Les filles se sentiraient plus inconfortables s'il s'agissait d'une personne proche de leur intimité et plus particulièrement s'il s'agissait d'une jeune du même sexe qu'elles. Elles restent toutefois relativement confortables avec ces idées. Quant aux garçons, une proportion systématique d'entre eux reste réfractaire aux jeunes gais, mais aussi aux jeunes lesbiennes, peu importe les circonstances. Dans un espace où leur intimité est moins sujette à être interpellée, les garçons semblent bien d'accord avec l'idée de voir ou partager leurs activités avec une jeune lesbienne, mais fortement plus réfractaires quand il s'agit d'un jeune gai.

Pour toutes les questions vues jusqu'ici, plus du quart des garçons se sentiraient mal à l'aise dans une situation impliquant un jeune gai. Cette situation nettement exprimée par plusieurs garçons amène l'idée que cette attitude n'est pas le fruit d'une réflexion en solitaire, qu'elle a à voir avec un rejet systématique pour certains garçons de ce qui est féminin ou homosexuel – selon leur perception – dans leur vie (Badinter, 1992; Moss, 2001; Redman, 2000; Reiter, 1991). Ces phénomènes d'inconfort sont courants sans pour autant être universels. Il semble donc que tous les jeunes ne soient pas initiés à la vie suivant les mêmes modèles de socialisation. Ce que des auteurs comme Badinter (1992) présentent comme une règle de la masculinité ne serait en fait qu'un des modèles de socialisation présents chez les jeunes.

Notre recherche exploratoire et appuyée par un questionnaire relativement concis ne peut discuter de façon approfondie des inconforts et des formes de socialisation qui amènent les jeunes à penser et à vivre ainsi. Il n'en reste pas moins que beaucoup de garçons et un nombre quand même notable de filles manifestent un inconfort face à différentes situations de proximité avec des homosexuels, d'où l'importance de démystifier ce qu'est la vie des homosexuels et de déconstruire les préjugés qui associent malheureusement pédophilie et homosexualité. Mais d'un autre côté, les classes d'élèves ne sont pas constituées de blocs monolithiques de personnes réfractaires à l'homosexualité et intervenir dans un groupe se doit d'être fait avec nuance en connaissant la diversité des personnes auxquelles les GRIS s'adressent.

Derrière chaque réponse se trouve une nuance, un apprentissage variant selon sa socialisation, une ou plusieurs « raisons » qui font que les jeunes pensent ainsi. En échangeant avec eux durant les entrevues de groupe, nous avons pu voir que les inconforts surviennent parfois parce qu'ils ont confiance en leurs amis ou leurs frères et sœurs, et pensent donc bien les connaître. Quand l'homosexualité émerge dans la vie de ces derniers, ils s'en étonnent d'autant plus et leur confiance est en ébranlée.

L'émergence des questionnements sur l'orientation sexuelle ne semble pas comprise, plusieurs assument que chacun et chacune connaît très jeune son orientation sexuelle. En fait, la clarification des orientations varie

en âge selon les personnes (Plummer, 1998). Cette présomption que les jeunes connaissent leur orientation n'aide pas à accepter l'exploration de soi. À la fois le jeune qui s'étonne d'être homosexuel et son environnement ont donc besoin d'une phase d'adaptation face à de nouveaux questionnements. Ils auraient besoin d'espace mais veulent éviter le risque de perdre le contact qui liait leur amitié ou leur amour fraternel. Une condition certainement aidante dans de telles situations, comme le suggère Erikson (1972), serait qu'un jeune qui s'interroge sur sa sexualité puisse le faire sans avoir à s'inquiéter de ce que tous les autres en pensent. Pour cela, il faudrait un monde où les préjugés s'avèrent moins contrôlants sur les autres. En luttant contre les préjugés, on peut donc contribuer à ouvrir certains milieux à admettre que tous ne sont pas des copies conformes des autres et qu'il n'y a pas de mal à avoir ou à explorer une sexualité différente si elle s'avère.

Les jeunes découvrent des gais et des lesbiennes dans leur vie.

« Je ne savais pas que les gais et les lesbiennes se sentaient si mal que ça quand il y a du monde qui les traite de fifs. » (Fille, 14 ans)

« J'ai une amie hétéro (ça s'est passé aujourd'hui) qui démontre beaucoup de signes d'affection (câlins, bisous, tape sur les fesses, dit « Je t'aime ») à ses amis et amies. À cause de cela, des personnes proches d'elle l'ont considérée lesbienne. Elle ne l'est pas. Même si c'était le cas, personne ne devrait la pointer du doigt parce qu'on ne sait jamais si ça va nous arriver. » (Fille, 14 ans)

« J'haïs les gais et je les tuerais tous si je pouvais. » (Garçon, 15 ans)

« Oui, une fois, tout le monde bousculait la personne. D'autres poussaient des cris du genre « ta gueule le fif ». Puis, juste un gai et moi sommes restés à l'écart. Je sais que j'aurais dû intervenir, mais sinon il aurait pensé que j'étais gai, alors je suis parti. (...) Si quelqu'un, un gars par exemple, trouve d'autres gars beaux (Rock Star ou personne de l'école), est-ce qu'il est gai? » (Garçon, 14 ans, orientation incertaine)

« J'avais une amie qui m'a apprise qu'elle était amoureuse d'une fille dans la pièce de théâtre que nous allions voir. Après la présentation, dans la voiture, à notre retour, elle m'a dit qu'elle avait une corde dans son sac et qu'elle avait prévu mettre fin à ses jours après la pièce, car elle était trop mal dans sa peau. J'ai été là pour elle, j'ai su dire les bons mots ça a l'air. » (Femme, 21 ans)

Les interdits sociaux, ceux qui nous forment et nous socialisent, se trouvent pour une bonne part dans les mots, ceux qu'on se dit et ceux qu'on raconte. Ces mots, que les jeunes emploient entre eux, n'ont peut-être pas la banalité qu'ils voudraient parfois nous faire croire, il se pourrait qu'ils exercent sur les jeunes une part du contrôle social qui les forme à vivre en société, qu'ils acceptent ou non l'homosexualité des autres. Le « contrôle social » leur apprend aussi, pour certains, à craindre d'être homosexuels, une crainte qui est celle d'être rejetés et exclus des groupes qui leur permettent autrement de vivre une socialisation heureuse avec les autres.

4.3. La place des insultes homophobes dans la vie des jeunes

Les mots qui blessent, les mots qui touchent ne sont pas difficiles à imaginer : « T'es donc fif! » « Hey le gai! » « T'es juste une tapette! » « Moi, je fais pas ça avec une lesbienne! » « T'es ben brouteuse (lesbi) toé! » « M'as-tu vu la gouine! ». Ce sont des insultes qui courent depuis des générations dans nos écoles secondaires et primaires. Peu importe leur

forme exacte, les jeunes en ont entendues au cours de la dernière année : quatre élèves sur cinq (80 %) s'en souviennent quand nous les questionnons à ce propos. C'est la principale forme d'événements homophobes que les jeunes vivent dans les écoles, mais elle semble amplement présente et partout. C'est pourquoi nous avons choisi d'attarder notre analyse sur ce sujet.

Ces insultes sont courantes dans le monde des jeunes. Elles contribuent au tumulte des relations humaines et des identités en formation entre eux. La grande majorité les ont entendues plus d'une fois : pour les garçons, près de sept sur dix d'entre eux (68 %); pour les filles, plus de six sur dix (61 %) en ont entendues plus d'une fois depuis un an.

En regardant qui lance les insultes et qui les reçoit, les statistiques montrent que plusieurs jeunes sont à l'origine de ces insultes tandis que certains autres en sont les victimes. Ces insultes ont seulement été dirigées vers certains d'entre eux, soit trois jeunes sur dix (31 %) si on compte ceux qui les reçoivent une ou plusieurs fois. Les jeunes « baignent » donc pour ainsi dire dans ce tumulte des mots qui ne sont pas là pour soutenir l'autre.

La question sous-jacente est bien sûr de savoir comment des jeunes démontrent certains signes de résilience alors que certains autres sont isolés dans ce marasme. À quel point ce phénomène est-il généralisé? Touche-t-il seulement une partie des jeunes, mais lesquels parmi eux? Nous tenterons maintenant d'y répondre à partir des quelques indices que nous avons pu relever.

De toute évidence, il y a une gradation des jeunes qui ignorent ce phénomène jusqu'à ceux qui entendent ou lancent souvent les insultes homophobes. Afin de mieux cerner le sujet qui nous intéresse, nous isolerons ceux qui sont les moins concernés par celui-ci. Une grande majorité des filles et beaucoup de garçons sont ainsi « exclus » de ces interactions. On compte parmi eux ceux qui ne reçoivent et ne lancent jamais les insultes. On peut ajouter à ceux-ci ceux et celles les lancent une fois à l'essai ou qui les reçoivent une fois tout au plus au cours de l'année, nous disent-ils. Les « exclus » sont donc ceux et celles qui ne participent pas vraiment à la dynamique des insultes homophobes.

Donnons un court portrait de la masse représentée par les « Exclus » du phénomène. Ce sont près de 2 jeunes sur 3 qui sont « exclus » (64 %), qui disent ne pas lancer ou recevoir les insultes relatives à l'homosexualité. Dans l'ensemble, les filles semblent s'en exclure assez facilement, elles représentent trois filles sur quatre; c'est une position plus rare pour les garçons où seulement la moitié d'entre eux évitent d'y participer.

Si ces insultes étaient généralisées et ne s'appliquaient à personne de façon spécifique, on trouverait facilement un nombre à peu près égal de « lanceurs » et de « receveurs » d'insultes. Cependant, ce n'est pas le cas. Le nombre de ceux qui lancent des insultes domine toujours le nombre de ceux qui les reçoivent. Ceci indique que les attaques sont orientées, les insultes trouvent leur origine chez des groupes spécifiques et affectent d'autres groupes qui savent ou non riposter à l'insulte. Les ripostes ne sont pas toujours dirigées vers ceux qui ont lancé les insultes, ceux qui les reçoivent sont soit riposteurs à leur tour, soit victimes. Nous définirons ainsi trois catégories dans la guerre des insultes : les tyrans - qui lancent mais ne reçoivent jamais les insultes -, les riposteurs - qui lancent et reçoivent des insultes, pas toujours en « boomerang » - et les victimes - qui reçoivent sans jamais lancer d'insultes.

Peut-être certains sont-ils naïfs dans ce contexte, restant « sourds » à ces interactions? Mais peut-être d'autres parmi eux s'en préservent-ils en

évitant de prêter flanc à ces insultes? Il y a parmi les « exclus » la même proportion de jeunes attirés par les personnes de leur propre sexe que dans les autres groupes. On devine qu'ils se font toutefois relativement « discrets » ou qu'ils évitent les attaques des « tyrans » et des « riposteurs ». On peut imaginer que certains jeunes essaient de disparaître dans la masse, ils « font comme si ça n'existait pas » tandis que d'autres cherchent à adopter une attitude « virile » pour les garçons et « féminine » pour les filles qui ne prête pas aux questionnements sur le sujet.

En périphérie de la rivalité et des insultes entre tyrans, riposteurs et victimes, l'exclusion semble un statut souhaitable si elle n'oblige à rien en retour. Elle permet d'éviter de se mesurer à une guerre de pouvoir et de domination que nous illustrerons plus bas. S'exclure de ces attaques d'insultes comporte certainement pour certains d'entre eux de respecter des règles non écrites de conformité ou d'invisibilité. Cependant, l'exclusion ne permet pas toujours d'exprimer sa différence sexuelle si elle existe, c'est plutôt le régime du silence et de l'abstention s'il y a quiproquo.

D'autre part, le déguisement et le maquillage de sa personnalité – pour se cacher – peut amener à des difficultés. Des jeunes empruntent des attitudes, des opinions ou des manières pour dissimuler qui ils sont ou satisfaire aux normes non dites des attitudes valorisées et ils en viennent à sembler être des coquilles vides s'ils sont loin de leur propre personnalité. Certains s'épuisent à ne pas laisser connaître qui ils sont, intégrant ainsi une homophobie et un déni de leurs valeurs et de leur personnalité parfois jusqu'à se tromper eux-mêmes ou à s'en rendre malades ou suicidaires.

Chez les exclus, paroles et silence ou même abstention du débat montrent parfois une stratégie d'évitement ou encore qu'ils ne s'avèrent pas concernés par le sujet jusqu'à maintenant :

« Mes voisines sont lesbi et mon cousin et ses amis lancent des œufs sur leur maison... » (Exclue, fille, 14 ans)

« Le père de mon chum est homosexuel et mon chum et son frère ont de la difficulté à accepter le fait qu'il le soit. Donc, ils sont bêtes avec lui parfois. Et quand le chum de leur père est là, ils l'ignorent. » (Exclue, fille, 17 ans)

« Un de mes très bons amis au début du secondaire a avoué en secondaire 2 son homosexualité... Il a dû changer d'école à cause du comportement des autres garçons... Avec les filles, il était très open et on l'adorait. Aujourd'hui, il n'a plus la force d'en parler. » (Exclue, fille, 16 ans)

« Dans l'école, un garçon qui était gai se faisait battre et on a aussi attaqué son petit frère car on croyait que lui aussi était gai. » (Exclue, fille, 15 ans)

« Dans mon quartier, il y avait des personnes qui traitaient de noms un gai et il a fini par se sauver et il [n'est] jamais revenu. » (Exclu, garçon, 14 ans)

« J'ai déjà vu un garçon qui se faisait toujours éc?urer parce qu'il était gai. Il se faisait dire des mots comme esti d'fif... etc... Pis j'avais le goût d'aller l'aider mais je ne pouvais pas parce qu'il y avait une grosse gang qui le niaisait et j'étais toute seule. » (Exclue, fille, 15 ans)

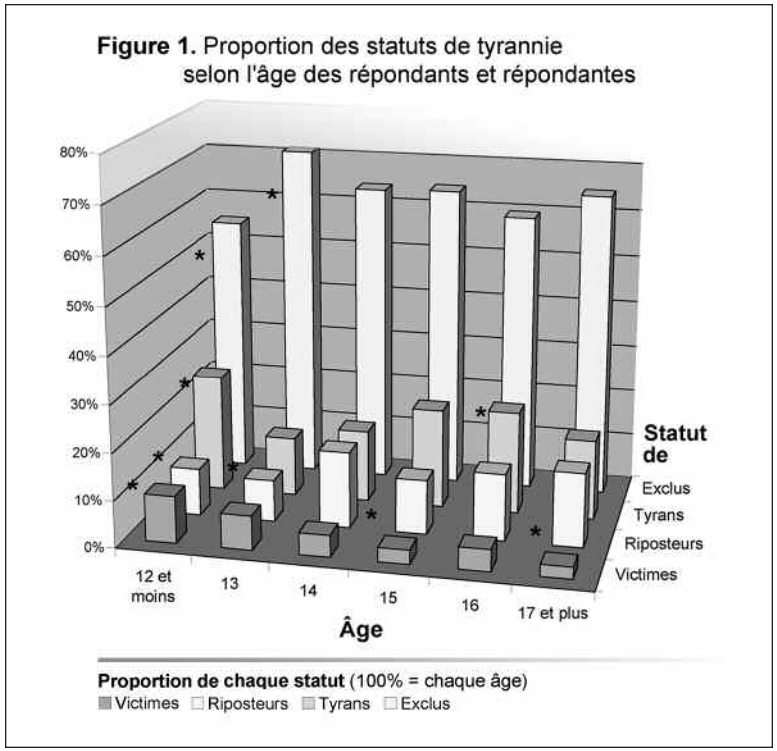
Les filles exclues nous ont écrit plus de commentaires que les garçons exclus mais en même temps, elles étaient aussi plus nombreuses qu'eux.

La norme dominante qui concerne les exclus comme les autres est donc de se conformer, de se tenir coi et d'obtempérer aux normes et aux contrôles sociaux imposés par une masse d'attaquants deux fois plus imposante que ceux qui sont attaqués. Si certains jouent comme si on leur avait adressé une farce, de nombreux autres le reçoivent durement, relative-

ment traumatisés, et se retrouvent au tapis. Certains se glissent aussi dans le camp des dominants - ils tirent pour éviter d'être touchés - à défaut de pouvoir avoir droit à leur propre parole dans la lutte pour « l'existence de soi » à l'école.

4.3.1. La tyrannie malgré l'âge

Cette guerre ne serait-elle pas une question de jeunesse naïve : avec la maturité croissante au cours de l'adolescence, ne verrait-on pas les plus vieux s'assagir et s'exclure de la bataille tandis que les plus jeunes seraient plus violents verbalement? La Figure 1 présente nos observations à ce sujet.



Il semble que la seule chose qu'on apprenne un peu avec l'âge, c'est à se protéger. Chez les très jeunes, douze ans et moins, il y a plus de « tyrans » qu'à d'autres âges mais aussi plus de « victimes ». C'est aussi chez les plus jeunes qu'on trouve le moins de « riposteurs » en proportion dans leur groupe d'âge. Il y a moins de victimes pures lorsqu'elles avancent en âge et un peu plus de riposteurs, mais les jeux ne sont pas faits pour autant. Ce qui inquiète un peu est la recrudescence des tyrans de quinze et seize ans dans la masse des jeunes du secondaire. Peut-être qu'à cet âge, les jeunes ont appris à riposter ou encore à mieux éviter d'être la cible de leurs pairs, mais les tyrans, eux, attirent des jeunes qui ne se prêtaient pas à ce jeu dans les années du milieu du secondaire. La tyrannie se manifeste à tous les âges tandis que la proportion des « exclus » de la guerre grandit avec l'âge. À qui s'en prennent alors les tyrans et de quelle façon? Ceci reste une question où mes propres souvenirs d'adolescence me disent que les fiers-à-bras de l'école avaient pris de l'assurance dans leur goût de domination envers les plus jeunes, les moins affirmés et envers ceux et celles qui ne suivaient pas la règle non dite de « tous les garçons et les filles de mon âge... »

Des jeunes se rappellent des événements à ce propos :

« Plusieurs personnes se traitent souvent de gai, fif, mais je n'ai jamais vu vraiment un événement qui s'est passé devant mes yeux avec un gai ou une lesbienne. Je trouve stupide le monde qui passe leur temps à traiter les autres ainsi car ils pourraient blesser quelqu'un. » (Exclue, fille, 13 ans)

« Plein d'élèves riaient d'une personne de la façon dont il parlait, comment il s'assoyait ou qu'il s'habillait donc on le traitait de fif pour ça. » (Exclu, garçon, 14 ans)

Figure 1
- *Le signe * indique les statuts de tyrannie s'écartant le plus de la répartition moyen pour tout âges.*
- *La répartition des statuts de tyrannie n'est pas statistiquement équivalente à chaque âge (test du khi-2 avec p<0,05).*

« Je n'ai jamais vu du monde gai. » (Exclu, garçon, 16 ans)

« Je ne sais pas! Je ne pense pas qu'il était gai, mais j'avais vu qu'il se faisait traiter de toutes sortes de noms. » (Exclu, garçon, 15 ans)

« Oui (secondaire 1) La personne s'est fait traiter de fif et pousser en se faisant traiter de gai. » (Exclu, garçon, 14 ans)

« Les autres arrêtent pas de le traiter de fif, gai etc. » (Exclu, garçon, 13 ans)

4.3.2. Tyrans, victimes et riposteurs sont de toutes les orientations sexuelles

En regardant une école de 1000 élèves, on obtiendrait approximativement la répartition suivante par catégorie : 640 sont exclus, 180 sont tyrans et touchent les 135 riposteurs comme les 45 victimes. Le phénomène, s'il semble banal, l'est peut-être parce qu'il reste indirect : se sentir hétérosexuel dans ses attirances en se faisant insulter comme un « fif » ne porte certainement pas de la même façon que lorsqu'un homosexuel ou quelqu'un d'incertain reçoit l'insulte.

Ne serait-ce pas là une guerre entre les hétérosexuels et les homosexuels, les uns étant en train de dominer les autres ou de leur servir « la leçon » qu'ils méritent? Bluff des apparences et des rivalités, les tests statistiques nous disent qu'il n'y a aucune différence significative entre la proportion de chaque orientation sexuelle chez les tyrans, les riposteurs, les victimes ou les exclus. En fait, la très grande majorité des victimes se disent attirées sexuellement par des personnes du sexe opposé et ne *flirtent* semble-t-il même pas du côté de la bisexualité[54]. Du côté des tyrans, on trouve environ 3 % de personnes attirées sexuellement uniquement par le même sexe que le leur (en apparence « homosexuels »)[55] et à peu près encore 3 % qui ne savent pas par quel sexe ils sont attirés (en apparence « incertains ») ou se disent attirés par les deux sexes (en apparence « bisexuels »). Ces deux dernières proportions sont similaires à la répartition trouvée dans l'ensemble des répondants. Et que ce soit chez les victimes ou chez les riposteurs, les mêmes proportions se répètent.

Qu'ils grafignent ou qu'ils attaquent pour blesser, les mots employés affligent, abaissent et diminuent sans avoir d'à propos ni de raison d'être. Ils s'avèrent être une arme de pouvoir social des uns sur les autres, les uns n'étant pas ceux qu'on pense et les autres non plus. Les mots touchent donc des questions hors propos, c'est peut-être pourquoi les propos homophobes semblent souvent insaisissables, ils ne correspondent pas systématiquement aux réalités des gens qu'ils attaquent. D'où certainement aussi la banalisation faite par plusieurs. Ces insultes disent et imposent aux homosexuels et à ceux qui sont incertains qu'il faut surtout ne pas le dire. Des jeunes sont très conscients de ces injonctions :

« Ils le frappaient en lui criant des noms et moi je l'ai défendu puis je leur ai dit que ce n'est pas parce qu'il est homosexuel qu'il n'est [pas] humain et qu'il n'a pas le droit d'être traité de façon égale aux autres. » (Exclu, garçon, 13 ans)

« Un jeune noir gai s'était fait frapper au visage par quelqu'un de la même ethnie. » (Exclu, garçon, 16 ans)

« Il y a un gars qui a avoué à son meilleur ami qu'il était gai; de peur que les autres pensent aussi qu'il est gai, il l'a dénoncé et ce gars-là s'est fait battre par un groupe de gars. » (Exclu, garçon, 15 ans)

« J'avais un ami dans mon école qui m'a avoué qu'il était gai. J'ai bien pris ça car je trouve ça très normal. Il a pété sa coche une

54 *Ils disent qu'ils ne sont même pas attirés par les gens du même sexe ou incertains de leur attirance.*

55 *Dans le questionnaire, les jeunes nous rendent compte de leur attirance sexuelle (vers les hommes, les femmes, les deux ou « ne sais pas ») que nous interprétons ici comme des orientations seulement pour simplifier la présentation. Il existe parfois une différence entre attirances et orientation. Nous ne pouvons pas assumer que tous les jeunes ont une orientation sexuelle claire ce qui implique une identité relativement définie de ce point de vue suivant Erikson (1972). De plus, les attirances et les orientations peuvent varier avec le temps sans aller nécessairement dans le même sens.*

fois car il est gai et tout le monde le traitait d'une façon méchante alors il a avoué sans même le sentir venir et il a tout expliqué sa vie. Maintenant tout le monde le sait et les jeunes prennent ça comme exemple. » (Exclue, fille, 13 ans)

« Il se faisait rejeter et il n'avait plus tellement d'amis, et il va lui arriver quelque chose. » (Exclu, garçon, 14 ans)

Nous avons vu que ces questions de tyrannie, comme acteurs et comme victimes, concernent plus les garçons que les filles, mais il serait présomptueux de tomber dans le mythe qu'il ne s'agit que d'une dynamique entre garçons. Bien au contraire, les filles participent aussi à ces assauts et en sont aussi victimes.

Les victimes de ces interactions sont d'abord des garçons. Deux victimes sur trois sont des garçons tandis que les filles représentent une victime sur trois. Les réalités portées par ces attaques sont diverses et peu d'entre eux ont accepté de s'ouvrir à ce propos, ils le font surtout en parlant des autres. Les victimes gardent la tête haute, parlent à la troisième personne, ils et elles ne se plaignent pas, du moins dans leurs commentaires :

« Une de mes amies a eu une expérience sexuelle avec une autre fille et quand elle me le racontait, un de mes amis gars disait qu'elle était lesbienne ou qu'elle le deviendrait. Mais je trouve que chacun a ses expériences et que juger est mauvais. » (Victime, fille, 14 ans)

« Lorsqu'un gars m'a demandé des choses comme jouer au gai, se baigner nu, [c'est qu'] il est gai. [Le garçon est nommé puis le nom est raturé.] » (Victime, garçon, 13 ans, attiré par les hommes)

« Des personnes ont humilié une personne à cause qu'il a avoué parce qu'il était tanné de se faire traiter de gai, de se faire rejeter, alors il a avoué. » (Victime, fille, 14 ans)

« Un garçon à l'école a un comportement un peu étrange alors tout le monde l'exclut et le traite de gai. » (Victime, garçon, 14 ans)

« Non, ça ne m'est jamais arrivé d'assister à un événement comme ça. » (Victime, garçon, 12 ans)

« Un ami à mon frère est gai et il a été rejeté de tout le monde sauf de mon frère, donc tout le monde pensait qu'il [mon frère] était homosexuel. » (Victime, fille, 13 ans)

« J'ai vu deux filles s'embrasser et ma petite s?ur a faite...ARK! Je lui ai dit que c'était normal. » (Victime, fille, 13 ans)

« Il y avait un gars dans ma classe il y a deux ans qui se faisait traiter de gai. Il ne l'était pas vraiment et puis je ne vois pas ce que ça changerait qu'il soit gai, mais les personnes, surtout les gars dans ma classe, s'amusaient à lui faire de très mauvaises journées. » (Victime, fille, 16 ans)

Certains acteurs reçoivent les insultes mais en attaquent d'autres en retour, ils répliquent et ripostent. Au contraire des groupes précédents, les garçons prennent plus de place parmi les riposteurs alors que ce groupe compte six garçons pour une fille. On pourrait en comprendre que les garçons apprennent à répondre, à renverser l'insulte et à la transformer en jeu ou simplement à contre-attaquer en lançant les insultes à d'autres qui n'ont peut-être pas la riposte aussi facile. Notre recherche ne permet pas de préciser envers qui ces insultes de riposte sont effectivement lancées. Certaines des parades semblent des tactiques de protection. Nous relevons quelques indices de la position des riposteurs dans les commentaires de ces jeunes.

« J'étais au métro Beaudry et j'attendais ma blonde. Un homme dans un Jeep me fixait et m'a demandé si j'étais un danseur et ensuite

il m'a dit que mon manteau était joli et qu'il l'aimait. Il m'a demandé d'embarquer avec lui pour lui montrer la route pour ma maison. J'ai dit non merci. Ensuite, il est parti. » (Riposteur, garçon, âge inconnu)

« J'étais avec mon amie M... et on allait au chalet des amies de son père et c'est rendue au chalet que je me suis rendue compte qu'elles étaient lesbiennes et c'est pour ça que je me suis vraiment mal sentie, mais elles étaient vraiment gentilles et j'ai passé une bonne fin de semaine. » (Riposteur, fille, 14 ans)

« Oui, une fois tout le monde bousculait la personne, d'autres poussaient des cris du genre « ta gueule le fif » puis « t'es juste un fif » et moi je restais à l'écart. Je sais que j'aurais dû intervenir mais sinon ils auraient pensé que je serais gai moi aussi alors je suis parti. » (Riposteur, garçon, 14 ans)

« Mon oncle s'est fait battre voilà cinq ans par une gang de rue parce qu'il était gai. » (Riposteur, garçon, 14 ans)

« J'ai jamais vu quelque chose comme ça [les actes homophobes]. » (Riposteur, garçon, 14 ans)

« Il y avait un gai à l'école, puis il y avait plusieurs personnes qui le frappaient. » (Riposteur, garçon, 16 ans)

« X... Je ne veux pas en parler. » (Riposteur, fille, 16 ans)

« Dans un party, un gars vraiment sympathique m'a dit qu'il était gay. J'ai été surprise mais ce garçon je lui parle et il est très gentil. Il y en a un autre que je connais également super fin. Je les adore même si je ne les connais pas super bien. Je trouve qu'il y a une belle chimie quand on parle ensemble. » (Riposteur, fille, 16 ans)

« J'ai su que mon ami était gai, tout le monde l'envoyait chier à l'école. Alors il se sentait mal donc il a changé d'école. » (Riposteure, fille, 19 ans)

« J'ai fourré un gai dans les fesses. » (Riposteur, garçon, 19 ans)

« Un de mes amis a avoué qu'il était gai, il se faisait traiter de noms, se faisait battre ou détruire ses affaires. » (Riposteur, garçon, 13 ans)

« Un de mes amis a avoué devant toute l'école qu'il était gai et il s'est fait rire de lui tout le reste de l'année, il s'est aussi [fait] battre et tasser. » (Riposteur, garçon, 12 ans)

« On lui a dit : « Je vais te cracher dessus, lesbi ». » (Riposteure, fille, 14 ans, attirée par les deux sexes)

« Quand j'étais au primaire il y a des 6e années [qui] en battaient un autre de 6e année qui était peut-être gai; il a été battu, taxé, ses choses ont été pitchées. » (Riposteur, garçon, 12 ans)

La tyrannie des mots n'est pas qu'une affaire de gros bras ou de garçons. Trois « tyrans » sur cinq sont des garçons et deux sur cinq sont des filles. Encore une fois, nous ne pouvons clairement identifier si ces interactions se dirigent des garçons envers les garçons ou si les filles n'attaquent que des filles. Mais toujours ces mots véhiculent une pression à la conformité des genres, à sembler être un garçon qui aime les filles avec une certaine virilité et une fille qui aime les garçons avec ce que ça devrait comporter d'attitudes dites féminines.

« Un gai attendait le bus et s'est fait tabasser. » (Tyran, garçon, 17 ans)

« J'étais nouvelle à l'école où j'allais et le monde me présentait aux personnes dans le fumoir et il avait une fille lesbienne (je crois) et ils l'ont pointée et dit « Et la fille là-bas c'est une lesbienne! » Ça me dérange pas les lesbiennes sauf si elles me cruisent. [Je traite d'autres personnes de gai, lesbienne, etc.] plusieurs fois, pour niaiser » (Tyran, fille, 16 ans)

« J'avais une amie elle était lesbienne donc tout le monde parlait

sur son dos, mais rien de sérieux. » (Tyran, fille, 17 ans)

« [Dans mon pays], dans mon quartier, il y avait un couple de gais. Ils se faisaient insulter, rejeter par plusieurs. Une fois, l'un s'est même fait battre par un groupe. On ne les tolérait pas. » (Tyran, fille, 15 ans)

« Un de mes amis a un frère et il a voulu se suicider car il était gai. » (Tyran, garçon, 16 ans)

« Je n'ai jamais et je ne participerai jamais à ce genre d'acte. » (Tyran, garçon, 16 ans)

« Traiter des gars de gays pour [rien?], comme insulte et pas parce qu'il l'est vraiment ou que nous pensons qu'il l'est. » (Tyran, garçon, 15 ans)

« Mes parents ont un ami gai et je le connais beaucoup et le fait qu'il soit gai ne m'affecte pas. Cela est son choix et je le respecte. » (Tyran, fille, 16 ans)

« Une fois, j'étais à la Ronde avec des amies et il y avait des lesbiennes qui se touchaient. Tous les gars riaient, souriaient et les filles regardaient croche. C'était pas beau à voir, on dirait que les gais et lesbiennes veulent que tout le monde les accepte. Ce n'est pas tout le monde qui les accepte à causes des religions, etc. C'est dégueulasse. » (Tyran, fille, 16 ans, attirée par les femmes)

« Je n'ai jamais vu de gai en vrai! » (Tyran, garçon, 17 ans)

« Une fois c'est quelqu'un à mon école que je savais qu'il était fif et tout le monde le savait. Un moment donné, on l'avait vu et on riait de lui à cause qu'il était fif. » (Tyran, garçon, 14 ans)

« Moi tous mes oncles quasiment sont tapettes et j'ai de la misère à parler avec eux. Je suis contre les tapettes. J'ai de la misère à accepter mes oncles. » (Tyran, fille, 14 ans)

« Il était à terre et en sang parce qu'un gars a dit qu'il était gai pis il s'est fait tabasser. » (Tyran, garçon, 14 ans)

« Un gars s'est fait frapper, enfermer dans sa case et ensuite le concierge est venu le libérer de sa case et le gars pleurait. Ensuite, le gars a raconté quelques jours après qu'il a voulu se suicider. » (Tyran, garçon, 14 ans)

« Y'a un gars dans une couple de mes classes qui se fait souvent traiter de gai et qui se fait tout le temps écœurer. » (Tyran, fille, 14 ans)

« J'ai déjà eu le cousin à une amie dans mon pays qui est gai. Je n'ai pourtant pas grand-chose à raconter, c'est des personnes normales, on a discuté, on a eu du plaisir, on a été à la plage ensemble avec les autres membres de la famille. Je n'ai pas grand [chose] à vous raconter, ma famille m'a appris à respecter les autres peu importe les goûts. » (Tyran, fille, 17 ans)

Lancer des noms « pour niaiser avec mes amis des fois [en disant] que qu'est-ce qu'on fait c'est gai. » (Tyran, garçon, 16 ans)

« Il n'est jamais [arrivé] de quoi comme ça à part avec mes amis : rire de quelqu'un ou le traiter de gai. » (Tyran, garçon, 16 ans)

« Une fois, on était aux casiers de l'école et il y avait 4 gars qui niaisaient un gars parce qu'il était gai et il y a même eu de la violence physique. » (Tyran, garçon, 17 ans)

« Ben y'avait un gai, pis y se faisait battre. » [À la question « J'apprends que mon frère est gai, je me sens », l'élève a ajouté une case, indiqué et coché :] « J'le frappe. » (Tyran, garçon, 14 ans)

Pour plusieurs, attaquer est une question de faire face et d'éviter le harcèlement. Lancer des noms n'est pas toujours un drame, mais attention car la banalisation peut cacher une amertume ou une vulnérabilité.

« Moi et des amis, on appelle du monde « de face » [on les interpelle] » (Tyran, garçon, 13 ans, attiré par les hommes)

« Un gars a avoué à sa meilleure amie qu'il était homosexuel. La fille l'a mal pris car elle l'aimait. Elle l'a dit à toute l'école et il se faisait intimider. Et il a changé d'école. C'était un de mes amis. » (Tyran, garçon, 14 ans)

« J'ai traité un gars de gai mais en joke. » (Tyran, garçon, 13 ans)

« Un gars d'une autre race dans ma classe qui se fait traiter de gai; ou plusieurs garçons qui se traitent entre eux de gais. » (Tyran, fille, 14 ans)

« Mon coiffeur se fait souvent traiter de noms (en ma présence) car il est gai, mais il ne s'en fait pas puisque ce sont souvent des jeunes qui ne savent pas vraiment ce que c'est d'être homosexuel. Il est le meilleur coiffeur du Canada et je suis très amicale avec lui et cela ne me cause aucun problème. » (Tyran, fille, 13 ans)

« Une des mes amies s'est fait marquer en gros « Lesbienne » sur son casier et elle l'était vraiment et c'est comme ça que ça a commencé. » (Tyran, garçon, 14 ans, attiré par les hommes)

Un de mes amis a traité un autre de mes amis de gai, de fif et de tapette car il (mon ami qui s'est fait insulter) a sauté sur un garçon pour reprendre son portefeuille et que, par accident, il lui a touché les parties génitales. » (Tyran, garçon, 14 ans)

« Prenons exemple sur Monsieur B... qui, lui, a des drôles de goût. Tout le monde le traite toujours de gai, tapette, fif. » (Tyran, garçon, 14 ans)

« Bien j'en ai pas vu souvent. Mais des fois, ça arrive que des gars niaisent un autre élève parce qu'il a l'air « tapette » ou parce qu'il agit en « fif ». Je ne trouve pas ça correct mais je ne peux rien y faire. » (Tyran, fille, 15 ans)

« Un jeune s'est fait battre avec des bâtons de baseball car il avait essayé d'embrasser un de mes amis. » (Tyran, garçon, 15 ans)

« Ouais. Un des amis à ma sœur était gai et j'étais fucking mal à l'aise. » (Tyran, garçon, 15 ans)

4.4. Relever les événements rapportés par les jeunes

L'analyse présentée plus haut s'est longtemps attardée aux mots échangés entre les jeunes. L'importance du phénomène justifiait que ce sujet soit plus fouillé que d'autres. Mais ce n'est pas le seul aspect de la question, d'autres réponses au questionnaire parlent de l'ambiance homophobe qui règne dans les milieux de jeunes et en particulier à l'école. Faut-il accuser quelqu'un de tout cela? Loin de là, on souhaiterait plutôt que le nombre de victimes et que le nombre d'exemples homophobes se réduise avec l'éducation, la prise de conscience, les discussions sur ce sujet. Il ne nous appartient pas de faire la morale à chacun mais de signaler plutôt que de nombreux élèves en sont victimes et comment s'exprime l'homophobie de leur milieu. Chose quelque peu significative, les jeunes connaissent peu les LGBT, mais ils semblent connaître d'abord leurs problèmes, plusieurs d'entre eux les perçoivent et les remarquent dans leur environnement. Ils voient l'homophobie mais continuent à y participer à leur façon. Les événements qu'on associe à de l'homophobie ne sont pas rares, ils se produisent effectivement dans les écoles. Revoyons ensemble à quoi ils peuvent ressembler.

56 *Gais, lesbiennes mais peut-être aussi bisexuels et bisexuelles, rappelons que nous n'avons pas insisté pour différencier les orientations, il s'agit plutôt de l'idée que certains jeunes pourraient être attirés par des personnes de leur propre sexe, qu'ils auraient une attirance homosexuelle.*

57 *Quand un phénomène arrive dans 2% des cas, on peut le considérer rare mais présent dans le milieu. Ici, il serait absurde de blâmer en bloc des professeurs, mais il semble que ce soit quelque chose qui arrive parfois.*

Rejets et menaces envers ceux et celles qui pourraient être gais, lesbiennes ou homosexuel(le)s

Lorsque quelqu'un pense qu'un ou qu'une jeune est gai, lesbienne ou autrement homosexuel(le)[56], il peut se faire rejeter par les autres, qu'ils soient adultes ou jeunes. Trois jeunes répondants sur dix (30 %) ont vu de telles situations une ou plusieurs fois au cours de la dernière année. Un jeune sur six (17 %) a vu un groupe de jeunes ou de compagnons rejeter ainsi un jeune, ces répondants ont associé ce rejet à une discrimination envers l'homosexualité. Ça a aussi été remarqué lors d'activités sportives (7 %), dans la préparation d'un travail scolaire (5 %), de jeux (4 %) ou encore le rejet venait d'un professeur (2 %)[57] ou a été fait dans d'autres circonstances (4 %).

Une gradation des actes homophobes sera exprimée peu à peu ici. Ainsi, des jeunes sont la cible de menaces verbales et autant de jeunes l'observent une ou plusieurs fois par année que dans le cas des rejets présentés plus haut. Ils comprennent que ceci arrive parce le jeune ciblé serait gai ou lesbienne. C'est donc trois jeunes répondants sur dix (29,2 %) qui le soulignent dont plus de la moitié l'ont remarqué plusieurs fois dans l'année. Menace majeure parmi toutes, l'humiliation semble être le nerf de la guerre et a été marquée comme menace par près de deux répondants sur dix (20 %) dans l'ensemble des élèves répondants.

Le chantage (marqué par 6% des répondants) ou la dénonciation (5 % de toutes les réponses), sans doute plus difficiles à réaliser sans s'exposer soi-même comme tyran, ont moins souvent été remarqués que l'humiliation sans pour autant tomber dans les menaces très rares.

Les conséquences potentielles sont plus visibles si on parle de menaces physiques envers un ou une jeune. Encore une fois, beaucoup de jeunes répondants et répondantes ont remarqué de telles situations depuis un an. Près d'un jeune sur cinq (18 %) souligne avoir vu ou entendu de telles menaces physiques adressées à un ou une jeune collègue. Les « objets lancés » et les « coups de pieds ou de poings » sont les plus courantes comme menaces, chacune de ces façons de menacer les autres ont été remarquées par 8 % des jeunes (1 jeune sur 13). Le « taxage » (4 %) ou « abîmer les vêtements » (3 %) ont aussi été remarqués par des jeunes répondants en associant ces phénomènes à l'idée que le jeune menacé serait gai ou la jeune menacée lesbienne.

Les menaces physiques sont-elles des menaces haineuses? Il nous faudra certainement y réfléchir sérieusement. Chose certaine, pour chaque menace ou chaque rejet remarqué par un jeune qui perçoit l'événement comme étant lié à une homosexualité possible du jeune, un message s'enregistre puisque le répondant ou la répondante s'en souvient. Ces répondants n'entendent-ils pas que les gais et lesbiennes (ou ceux qui sembleraient l'être) vivent dangereusement dans les écoles? N'entendent-ils pas qu'une part des jeunes nourrissent de la haine envers les gais et lesbiennes de l'école? Lorsqu'on voit que dans toute action, il y a aussi son message, la réponse la plus simple est « oui », dans les menaces et actes homophobes, il y a aussi un message haineux envoyé contre les gais et lesbiennes potentiels dans l'école.

Quand le vandalisme ou autre chose se produit

Les menaces et les rejets sont déjà « quelque chose », ils peuvent traumatiser certains jeunes. Mais quand le vandalisme se réalise, qu'arrive-t-il aux jeunes qui en sont les victimes et aux autres qui en sont témoins?

Il y a presque autant de jeunes qui ont remarqué du vandalisme

envers les jeunes (parce qu'ils seraient gais ou lesbiennes) que ceux qui ont remarqué les menaces physiques. Trois jeunes répondants sur vingt (15 %) peuvent signaler un ou plusieurs événements de vandalisme survenus dans leur milieu, un de ces jeunes (sur vingt) l'a vu plusieurs fois. Ces événements de vandalisme, ce sont des graffitis sur les cases, des sacs d'école ou des vêtements salis, endommagés ou confisqués, etc. Ce sont des événements et des épisodes qui laissent des traces après être survenus.

Globalement, plus d'un élève sur six (16 %) a été témoin d'autres événements particuliers qui ont affecté un jeune parce qu'il ou qu'elle serait gai, lesbienne ou homosexuel(le). Doit-on rappeler ce court récit rapporté plus haut par un jeune qui insultait régulièrement les autres en les traitant de gai, fif, etc. (nous les appelions des « tyrans »)?

« Un gars s'est fait frapper, enfermer dans sa case et ensuite le concierge est venu le libérer de sa case et le gars pleurait. Ensuite, le gars a raconté quelques jours après qu'il a voulu se suicider. »
(Tyran, garçon, 14 ans)

Les événements, dont ceux rapportés plus haut dans les témoignages de jeunes, ont des témoins, des victimes, tous ceux-ci entendent en quelque sorte que l'homosexualité a ses risques et que certains plus que d'autres les font vivre à ceux qui seraient gais, lesbiennes ou homosexuels(les).

Mais combien de ces jeunes sont effectivement impliqués dans de telles situations? Combien distribuent les coups et combien sont marqués par leurs pairs ou d'autres? Nous avons posé la question.

« T'est-il déjà arrivé de participer à une menace, à un rejet, de pousser, de frapper, de vandaliser un jeune parce qu'il ou elle serait gai, lesbienne ou homosexuel(le)? » La réponse est « Oui, une fois » ou « Oui, plusieurs fois » pour 9% des jeunes. C'est donc près d'un jeune sur dix qui a participé à l'un ou l'autre de ces événements homophobes. Si ces événements ne se réalisent pas tous les jours, ceux qui les pratiquent s'en souviennent et se confirment le message homophobe à eux-mêmes.

Mais d'autres aussi s'en souviennent, probablement mieux, car ils en ont été les victimes : « T'est-il déjà arrivé d'éviter toi-même un groupe de jeunes ou un ou une jeune, de te faire bousculer, attaquer ou vandaliser parce que les autres pensent que tu serais gai ou lesbienne? » Plus d'un jeune sur vingt (6 %) le signale dans les écoles où nous avons fait enquête. Encore une fois, le nombre des tyrans domine celui des victimes.

Nous voyons comment agit et se diffuse l'homophobie autant que son message de rejet, de menace et d'attentat à l'intégrité de ceux qui pourraient être homosexuels, gais ou lesbiennes. Le message porte même à travers les jeux qui banalisent l'insulte; il reste ambiant et discriminant envers ceux qui pourraient se sentir différents ou qui manifestent une différence, qu'elle soit d'ordre sexuel ou non.

Les événements homophobes, s'ils étaient interprétés et identifiés comme des crimes et des jeux haineux, permettraient aux jeunes de mieux prendre connaissance de l'impact de leurs actions et de celles constatées dans leur environnement. Une justice sociale, non juridique mais qui ferait état des discriminations et des jeux haineux – même innocents – pourrait être enseignée. Si elle impliquait les figures d'autorité et de socialisation significatives et non homophobes de l'école, elle aurait plus de poids. Des ressources, des actions et des soins pourraient être engagés lorsque surviennent des événements homophobes : prévenir les cascades de conséquences, l'isolement, les absences de l'école, les dépressions et les suicides peut être un engagement contre l'homophobie.

Ainsi, blâmer, réprimer et condamner les jeux de haine homophobes peut contribuer à réduire les insultes et à conscientiser les jeunes sur la signification des insultes, des menaces et des actes qu'ils s'adressent entre eux. Là, démystifier l'homosexualité est une des interventions pertinentes vers une ouverture à la diversité. Mais d'autres formes d'éducation et d'intervention seront peu à peu proposées pour outiller les jeunes, les adultes de leur milieu et les pairs, afin de réaliser à leur niveau des interventions, un accompagnement et une prévention de l'homophobie.

Pourtant, ceux qui n'acceptent pas l'homosexualité sont une minorité dans l'ensemble des jeunes des écoles : ils sont 13 % à nous affirmer qu'ils n'acceptent pas l'homosexualité. Il y en a aussi qui disent l'accepter, mais qui n'aiment pas en entendre parler : ils représentent 31% des jeunes interrogés. Enfin, ceux qui acceptent l'homosexualité et que « ça ne dérange pas que les gens en parlent » constituent plus de la moitié des jeunes, soit 56 %. En entretenant le dialogue avec ceux-ci, en leur proposant en quelque sorte d'être les vecteurs de la non-discrimination dans leur milieu, nous pouvons espérer faire de ce monde un environnement moins envahi par l'homophobie. N'est-il pas question ici d'un monde où vivre et laisser-vivre serait une réalité heureuse pour toutes les personnes, qu'elles se perçoivent différentes ou non? Car, au fond, sont-elles différentes parce qu'elles vivent une orientation sexuelle ou une attirance qui n'adopte pas celle de la majorité?

L'homophobie dans le regard des jeunes

Auteure : **Janik Bastien Charlebois**, Ph.D.

Pour lutter contre la discrimination, il importe de bien comprendre les formes que celle-ci peut revêtir, et ce dans toute leur complexité. Une personne peut être bien intentionnée mais conserver malgré tout une certaine dose de préjugés conscients ou inconscients en elle. Elle peut aussi vouloir agir contre le racisme, le sexisme ou l'homophobie – pour ne nommer que ceux-ci – mais commettre des bévues ou perpétuer des idées fausses à son insu. À tout le moins, elle n'interviendra pas si elle n'arrive pas à reconnaître un acte ou un geste comme étant homophobe.

L'objectif de ce chapitre est de déterminer si des jeunes sont aptes à agir comme alliés de celles et ceux qui sont victimes de l'homophobie. Pour ce faire, il faut d'abord recenser les gestes, les affirmations et les acteurs homophobes qu'ils identifient autour d'eux. Cette analyse de leur regard sur l'homophobie peut ensuite être approfondie par l'examen des origines qu'ils lui attribuent, suivi des profils des personnes qu'ils savent victimes de l'homophobie. Les éclairs de lucidité et les compréhensions affinées sont également relevés. En contraste, les trous et les écueils de compréhension de l'homophobie sont étudiés, notamment en ce qui concerne la banalisation de l'insulte, les attitudes défensives déployées, la problématisation des hommes gais. La complexité du mouvement vers l'ouverture sera finalement relevée à travers une série d'expériences personnelles livrées par les jeunes.

Cette entrée en matière permet de saisir comment les jeunes se représentent l'environnement au sein duquel ils interviennent ou seraient appelés à intervenir. Il convient maintenant d'établir à quel point les jeunes se sentent disposés à se montrer solidaires de ceux qui sont victimes d'homophobie. À ce niveau, ils partagent souvent des craintes expliquant leurs réserves ou leur inaction. S'il est possible que certaines d'entre elles soient des formes de justification, il importe de les prendre au sérieux si le GRIS-Montréal compte un jour encourager ceux qui le désirent à devenir des alliés. Néanmoins, les jeunes n'ont pas que des obstacles à identifier. Certains ont l'habitude d'intervenir – ne serait-ce qu'à l'occasion – et ont développé pour ce faire des stratégies et des argumentaires spécifiques.

En bout de ligne, nous allons réfléchir au potentiel de changement qui repose entre les mains de ces jeunes. La compréhension qu'ils ont de l'homophobie et les stratégies que certains d'entre eux emploient pour intervenir peuvent-elles être vraiment profitables et efficaces?

5.1. Des portraits de l'homophobie

Généralement, quand nous pensons à des actes homophobes, les premières images qui nous viennent à l'esprit sont les insultes et les bousculades. Si c'est vrai qu'elles existent, elles ne sont qu'une sélection limitée des gestes par lesquels l'homophobie peut s'exprimer. Pour bien mesurer son ampleur et sa complexité – comme celle de toute forme de discrimination –, il est néanmoins utile de dépasser ces lieux communs et de se familiariser avec elle dans toutes les subtilités que la communication verbale et non verbale peut offrir. Il faut en relever les incarnations multiples mais parfois discrètes, effacées dans la banalité du quotidien ou incrustées dans les luttes de pouvoir que se livrent les adolescents.

Les jeunes que nous avons rencontrés ont illustré l'homophobie de diverses façons. Ils ont rapporté des anecdotes et des événements dont ils ont été témoins, comme ils ont présenté différents cas de figure qu'ils identifient comme faisant partie de leur réalité. Certains l'ont fait en répondant directement à notre question à cet effet, d'autres ont étayé ou ont

mentionné des exemples additionnels au fil de l'entrevue alors que la discussion leur rafraîchissait progressivement la mémoire. D'autres, finalement, ont rapporté des actes homophobes de façon indirecte, leur intention étant d'étayer un autre point abordé ultérieurement.

La liste dressée ci-bas des gestes qu'ils rapportent ne se prétend pas exhaustive. Elle se limite à ce qui vient collectivement à l'esprit des jeunes adolescents lorsqu'on les questionne sur le sujet. Toutefois, elle demeure très riche en regard des connaissances formelles sur le sujet. Il est à noter que les jeunes n'ont pas nécessairement tous une vision globale des gestes recensés. En fait, il y a de fortes chances que plusieurs d'entre eux n'en aient qu'une vision partielle et ne puissent tous les nommer puisqu'ils sont peu nombreux à avoir individuellement donné des exemples diversifiés de gestes. Établir le degré exact de leurs connaissances respectives exigerait évidemment des études statistiques spécifiques sur le sujet. Il serait par ailleurs nécessaire de faire la distinction entre ce qui est présent à leur mémoire et ce qu'ils reconnaîtraient comme étant des gestes homophobes si on leur soumettait quelques exemples directement.

Bien qu'elle continenne en majeure partie des actes dont les jeunes sont témoins en milieu scolaire, cette liste ne s'y arrête pas. D'une part, ces actes peuvent se reproduire ailleurs que dans l'enceinte de l'école. D'autre part, ceux qui sont commis à l'extérieur de l'école peuvent avoir des répercussions en son sein. Si l'attention est centrée sur les établissements scolaires, les dynamiques homophobes qui s'y déploient ne peuvent être envisagées de façon autonome et isolée.

Si les gestes homophobes sont examinés en premier, c'est parce qu'ils sont généralement la façade immédiate de l'homophobie, ce que nous reconnaissons d'abord lorsque nous y sommes confrontés. Ce qui se trouve derrière ces gestes ou ce que les personnes homophobes pensent de l'homosexualité n'est pas toujours exprimé. Ainsi peut-on bousculer ou se moquer d'une personne qu'on soupçonne être homosexuelle en exprimant ce qu'on pense de l'homosexualité, mais parfois ces pensées sont conservées pour soi. Elles seront extériorisées au détour d'une conversation sur le sujet entre amis ou dans le cadre de débats au sein d'une classe, par exemple.

Certains actes homophobes sont présentés dans les mots que les jeunes ont employés. Ce sont des expressions dont l'équivalent en forme standardisée n'en rendrait pas parfaitement l'esprit. Il est possible par ailleurs que certains gestes listés puissent se ressembler ou se chevaucher, mais ils n'ont pas été joints de force afin d'éviter de restreindre la diversité du portrait de l'homophobie. À quelques occasions, les gestes énumérés sont accompagnés de précisions ou illustrés de citations tirées des entrevues. En aucun cas est-il possible de présumer de la fréquence exacte de chacun de ces gestes homophobes, puisque nous nous appuyons sur les témoignages de jeunes[58] dont le nombre est de surcroît limité pour pouvoir effectuer une recherche de type quantitatif[59].

5.1.1. Les gestes homophobes dans leur foisonnante diversité

• Éviter la proximité physique avec la personne.

Éviter une personne peut se faire en silence, mais aussi se mêler avec l'expression de dégoût ou de quelque autre remarque.

«J'ai vu quelqu'un qui avait l'air pas mal efféminé, il est venu s'asseoir à côté de quelqu'un puis la personne a juste fait « yark », puis elle est partie.» (Valérie)

58 *Nous vous rappelons que les noms employés dans cette section sont fictifs afin de protéger l'anonymat des participants.*
59 *Ce sont les études quantitatives, nous le rappelons, qui permettent d'établir des fréquences et des proportions avec exactitude.*

• Couper le lien affectif avec la personne.

Survient généralement entre des personnes ayant déjà tissé des liens, soit des amis. Peut s'accompagner d'autres gestes homophobes telles les invectives et les insultes.

«Puis là le lendemain à l'école, il l'a dit à tous mes amis de gars que mon père était gai. Eux, ils m'envoyaient chier, ils me disaient «Ton père c'est une tapette, va chier là». (David)

• Dévisager ou regarder «croche».

Bien que ce geste ne soit pas accompagné de paroles, il s'agit d'une forme de désapprobation non verbale explicite. On veut faire savoir à la personne qu'on soupçonne être homosexuelle ou qui l'est vraiment qu'on n'apprécie pas sa visibilité, sa forme d'expression, certaines de ses affirmations ou son existence même.

«Moi j'ai vu souvent, j'ai déjà vu moi-même des amis aussi, ils voient un gai puis ils le regardent, lorsqu'ils le croisaient, ils le regardent.» (Danny)

«Il y a du monde qui le regarde croche, qui lui parlent. Il y a des fois du monde qui le regardent croche, mais la plupart du temps, le monde vont juste le regarder [puis] ils vont s'en aller.» (Valérie)

• Se chuchoter des choses.

Encore une fois, on ne communique pas directement sa désapprobation, mais on la verbalise néanmoins à proximité de la personne visée. Soit on désire qu'elle entende, soit on ne s'en inquiète pas.

•Parler dans le dos.

Cet acte est souvent mentionné par les jeunes. Il serait, aux yeux de certains, plus fréquent que ceux s'adressant sans détour à la personne concernée. Ceci suivrait une dynamique de pouvoir propre à l'univers adolescent où les affrontements directs seraient autant que possible évités.

«Il y en a qui commencent à rire, il y en a qui se chuchotent des choses justement, ils parlent dans leur dos ou bien il y en a qui disent carrément rien, mais ils le pensent.» (Chris)

• Démarrer et entretenir des rumeurs.

Il s'agit d'un acte à grande portée. Des gestes posés à l'extérieur de l'école par une personne homosexuelle ou soupçonnée de l'être peuvent être inopinément observés par quelques élèves puis rapportés à d'autres, facilitant ainsi leur propagation dans l'enceinte de l'établissement scolaire. Alternativement, les confidences d'une personne homosexuelle à un ami ou à une connaissance peuvent être ébruitées malgré la requête de confidentialité. Il existe en fait bien peu d'espaces sécuritaires où le jeune homosexuel peut être librement lui-même en toute quiétude. Ce qu'il vit dans la communauté, dans les lieux publics ou à la maison n'est pas à l'abri du jugement des autres puisqu'il est difficile de s'assurer de la confiance que l'on peut témoigner à l'endroit d'un ou une amie avec qui on partage des choses. Même bien intentionné, cet ami peut répandre des confidences sous le mode du «Ne le dis pas à personne, mais untel/unetelle m'a dit l'autre jour que...».

«Des fois il va jamais savoir la rumeur pis ça va se dérouler. Peut-être deux mois après, il va l'apprendre. Tout le monde le savait puis là, ça va le mettre en rogne, ça va le frustrer.» (Fabien)

• Émettre des «remarques».

Contrairement à quelques-uns des actes homophobes précédemment énumérés, la remarque s'adresse directement à la personne concernée. Les types de remarques possibles sont nombreux. Elles peuvent être désapprobatrices de gestes, de paroles, de façon de paraître d'une personne homosexuelle ou présumée telle (efféminement, style vestimentaire, visibilité jugée «excessive»). Les remarques peuvent ensuite être sournoises et faire emploi de discours paradoxal[60]. Puis elles peuvent servir à couvrir une personne de ridicule ou à miner son statut en l'associant notamment à des caractéristiques méprisées de l'homosexualité. Alors que la personne homosexuelle ou présumée telle n'est même pas en train de mentionner son homosexualité ou de parler du sujet, on l'associe constamment à cette identité dont on se moque ou qu'on ridiculise. Par exemple : lorsqu'un jeune garçon homosexuel passe devant soi, on va faire référence «à la blague» au fait qu'il serait sûrement attiré par soi et on va simuler une fuite. Ces actes, finalement, peuvent aisément s'allier à d'autres, tel que dévisager, mettre à distance ou être physiquement violent.

• Exprimer du dégoût : «ark!».

Exprimer du dégoût s'insère parfois dans une remarque, mais pas exclusivement. Ce «sentiment» affecté peut être communiqué de façon non verbale par un recul appuyé du corps puis une expression faciale. Le dégoût, à noter, peut être proche de la désapprobation. On laisse entendre que l'homosexualité n'est pas une réalité bonne, respectable et belle.

«Ben moi j'en ai beaucoup [d'exemples à donner]. Entre autres le chum à une de mes amies. Lui, c'est un gros thug.. Là je veux dire, un yo bling-bling (...) j'avais fait un party chez moi puis mon amie était invitée ça fait qu'elle a amené son chum (...) là à la fin de la soirée elle arrivait, pis tout s'était super bien passé jusqu'à temps que je dise « ok, faut pas faire de bruit, mon père pis son chum sont en haut puis il faut qu'on soit calmes ». À partir de ce moment-là, le gars m'a regardé, il a fait « ton père est gai?! » et j'ai jamais vu autant de dégoût dans la face de quelqu'un.» (Vivianne)

• «Blaguer» et «niaiser».

S'il est vrai que certaines blagues faites en référence à l'homosexualité d'une personne ne sont pas homophobes, beaucoup le sont. Les blagues, comme certains types de remarques, peuvent être émises en employant un langage paradoxal où les victimisants prétendent que leur humour est léger, mais laissent paraître qu'ils sont en train de décocher des flèches. Également, ces blagues peuvent être un autre forme d'association entre une personne homosexuelle ou présumée telle, puis l'homosexualité. Ce qui caractériserait ces blagues, c'est qu'elles seraient parfois récurrentes, les victimisants faisant une référence constante et non sollicitée à l'homosexualité de la personne.

«Bin j'entends toujours des jokes plates là-dessus. Mettons je sais pas Olivier sort avec Alexandre, c'est juste un exemple là [rires] non mais t'sais, j'arrive, je fais « Ah, Olivier, comment ça va avec ton amoureux? » pis des affaires comme ça.» (Sandra)

• Imiter et parodier.

À plusieurs occasions, la parodie et l'imitation ont été employées pour attaquer le prestige de personnalités ou de groupes dont on craint ou subit l'influence dans son propre groupe d'appartenance. Cette forme de

60 *Le langage paradoxal est une forme de violence psychologique. On affirme une chose qui en soi serait innocente, mais sur un ton désapprobateur ou moqueur. À l'inverse, on peut dire quelque chose de blessant, mais sur un ton enjoué. De cette façon, il est très difficile pour la victime de dénoncer ces affirmations comme déplacées, le victimisant pouvant facilement se protéger derrière un écran de mauvaise foi et prétendre que «ceci n'est qu'une blague» et que l'autre «s'offusque pour rien». (Hirigoyen, 1998)*

dérision a également cours à l'école où des jeunes souhaitent ridiculiser des personnes homosexuelles ou présumées telles en amplifiant les gestes et les comportements qu'on leur attribue. L'efféminement de garçons serait d'ailleurs une cible de choix. L'imitation peut se faire entre pairs alors qu'on évoque la personne ciblée, mais elle sera préférablement entreprise devant cette personne même afin de s'assurer qu'elle soit consciente de tout le ridicule qu'on lui porte.

«Je m'étais fait crier après, genre. Là j'ai fait « ok, bin je fais comme lui [garçon soupçonné d'être gai]. Tu sais, je pète ma coche comme lui puis je me mets dans un coin, genre. Là, après lui il a pété sa coche (...), il a dit « je suis tanné que tout le monde me prenne en exemple.» (Fabien)

• Rire et se moquer.

Le rire peut se déployer de multiples façons et elles ne peuvent toutes être couvertes ici. Cependant, en simplifiant grandement la chose, il existe une distinction entre «rire avec» et «rire de». Dans les cas de rires que les jeunes rapportent, il est évidemment question de moquerie à l'endroit de ce qu'on considère comme ridicule. Ces rires peuvent suivre des remarques, des «blagues», des parodies ou des commentaires chuchotés par des pairs devant cet autre qui ne fait pas partie du groupe.

• Insulter.

Alors que l'insulte est largement désapprouvée sur le fond, il existe beaucoup d'incertitudes quant à ses formes. Les jeunes ont souvent mentionné les insultes comme étant des actes homophobes, mais ne s'entendent pas toujours sur la connotation à leur donner. C'est le cas tout spécialement de la gamme d'insultes «t'es gai», «t'es tapette», «t'es fif» et «t'es moumoune», pour en nommer les principales. Elles sont, cependant, fréquemment adressées à des jeunes garçons homosexuels ou présumés tels. Elles sont par ailleurs omniprésentes dans le quotidien des garçons, toute orientation sexuelle confondue.

«Bin on entend souvent « ah, t'es gai! » pis tout.» (Ève)

• Intimider et menacer.

L'intimidation peut être verbale, non verbale ou une combinaison des deux. Elle se différencie d'autres gestes homophobes parce qu'elle ne cherche pas à couvrir l'autre de ridicule, de honte ou de mépris. Elle vise plutôt à faire naître la crainte de menaces physiques ou de châtiments quelconques dans l'esprit de la personne.

• Taxer.

Dans la lignée de l'intimidation, le taxage est une forme d'abus où l'objectif est d'obtenir sous coercition ou menace des biens matériels d'une personne. Souvent, ce seront les personnes reconnues comme étant les plus faibles et les plus vulnérables qui seront ciblées.

«C'est genre, taxer quelqu'un parce qu'il est homosexuel ou juste l'énerver à cause de ça.» (Olivier)

• Bousculer.

Alors que la plupart des gestes homophobes énumérés jusqu'ici s'attaquent à l'intégrité psychologique, celle-ci s'étend jusqu'à l'intégrité physique. On pousse une personne qu'on croit être homosexuelle ou qui l'est ouvertement. Ce geste ne va pas nécessairement être suivi d'autres coups

physiques, mais peut bien s'accompagner de remarques et/ou d'insultes.

• «Violenter», «dégrader» et frapper (verbalement, physiquement, psychologiquement)

Ce type de violence homophobe s'attaque également au corps. On dépasse la bousculade pour inclure toute forme d'assaut physique, comprenant coups de poings et coups de pieds. Elle peut s'accompagner de remarques et/ou d'insultes. Il s'agit d'un des extrêmes de la violence homophobe «frappante» et non subtile.

• Se fermer aux discours de sensibilisation à l'homosexualité, manifester un refus de s'ouvrir.

Il s'agit d'un geste homophobe plus subtil que ceux qui ont été présentés jusqu'ici parce qu'il est facile de le balayer du revers de la main en déclarant qu'il ne s'agit simplement que du reflet de l'incompréhension de la réalité gaie. Si cette incompréhension n'est pas toujours le fruit d'une intention de blesser, elle demeure tout de même homophobe puisqu'elle est l'extension des perceptions, des préjugés et des mythes encore répandus dans notre société. Il peut arriver, cependant, que certaines personnes manifestent un refus obstiné de pratiquer une écoute véritable lorsqu'on tente de leur démystifier l'homosexualité et de la rendre tout aussi acceptable et valable que l'hétérosexualité. Ça peut être maintenir, par exemple, qu'il n'y a rien de «compréhensible» à l'homosexualité - alors qu'on suppose que l'hétérosexualité tombe sous le sens - ou d'exprimer qu'on estime qu'elle ne devrait pas exister dans l'ordre «normal» des choses.

«[un moment donné j'ai dit à une de mes amies que ma mère est lesbienne], puis quand je lui ai dit, elle m'a vraiment regardé comme «hein, quoi?!», puis elle comprenait pas. Elle m'a regardée pendant 5 minutes, elle était comme «je comprends pas». Ou il y en a qui me posent des questions puis «je comprends pas ta famille», puis là ils me demandent au moins pendant 10 minutes de leur expliquer. Je leur explique puis ils sont comme «je comprends toujours pas». Mais c'est juste une famille là, calmez-vous, il n'y a rien de compliqué. (Jasmine)

• Maintenir le silence sur l'homosexualité (professeurs).

Ceci est une autre forme très subtile et insidieuse d'homophobie. Généralement, toute l'attention est portée vers ce qui frappe aux yeux, vers l'infériorisation ouverte et affichée de l'homosexualité. Cependant, l'infériorisation peut aussi se manifester à travers ce qu'on estime digne d'être mentionné et indigne de l'être. Ainsi, les relations amoureuses (et sexuelles) entre hommes et femmes seront maintes fois mentionnées et expliquées aux jeunes - qu'on considère souvent d'ailleurs automatiquement comme hétérosexuels - alors que rien de tel ne sera fait avec les relations amoureuses (et sexuelles) entre hommes et entre femmes. Il y a souvent pratique d'un double standard où l'amour entre hommes et femmes est présenté très tôt, tandis qu'on estime que celui entre personnes de même sexe est impropre de mention avant un âge «mature». Des jeunes vont lire ce double standard comme étant une preuve du statut problématique de l'homosexualité.

• Rendre l'homosexualité problématique (professeurs).

Alors que certains préfèrent maintenir le silence sur l'homosexualité, d'autres en parlent mais la vilipendent ou la rendent problématique. Ils peuvent alternativement déclarer que c'est une forme de maladie,

d'arrêt du développement, de péché, d'erreur de la nature ou exprimer des idées infériorisantes même si elles ne sont pas formulées sur le ton de la condamnation. Ils peuvent aussi partager leur vision selon laquelle les homosexuels ne devraient pas avoir accès aux mêmes droits. Ce type de geste homophobe a été identifié lors de recherches précédentes réalisées en l'an 2000, mais il a été nommé par plusieurs autres jeunes participant à la recherche actuelle.

• Punir la visibilité gaie (professeurs).

À l'occasion, certains professeurs ou responsables de la discipline punissent des jeunes témoignant des signes d'affection à une personne du même sexe alors qu'ils ne le font pas lorsqu'il s'agit de couples hétérosexuels. Il n'est pas impossible non plus qu'on punisse un jeune pour avoir ouvertement parlé de l'homosexualité d'un proche.

«J'avais dit que ma mère était lesbienne puis là, il [le professeur] s'était mis à capoter puis tout, comme je venais d'expliquer c'était comme « je vais pas te contaminer là, inquiète-toi pas ». Mais le prof m'a envoyé au relais.» (Marianne)

• Renier, déshériter, retirer l'amour et le soutien affectif et matériel (parents).

Plusieurs jeunes ont à l'esprit le scénario d'abandon et de rejet d'un enfant homosexuel par ses parents. Comme ils sont encore en situation de dépendance matérielle et qu'ils ont besoin du soutien affectif de leurs parents, ceci les frappe.

«Il y a des parents qu'on a aussi là, qui faisaient « t'es gai, je ne te veux plus dans ma famille, sors, va-t-en, puis reviens pus ». Mais qu'est-ce qu'ils doivent comprendre, c'est comment c'est ton (sic) enfant et qu'est-ce que ton enfant veut faire ou qu'est-ce qu'il veut devenir. C'est son choix..» (Chris)

Au-delà de cette liste, il importe de rendre compte du fait que quelques jeunes affirment ne jamais avoir été témoins de remarques homophobes. D'autres encore ont l'impression que la violence homophobe ne se retrouve plus que dans les films. Elle ne serait pas une réalité, du moins, dans l'établissement scolaire qu'ils fréquentent. Peut-être n'ont-ils effectivement jamais observé de commentaires ou de violence homophobes ou peut-être ne sont-ils pas sensibles à eux de sorte qu'ils ne les remarquent pas ou ne savent pas les reconnaître.

Voilà, en somme, l'ensemble des gestes mentionnés par les jeunes, qu'on peut voir comme autant de véhicules possibles de l'homophobie. Ceci nous permet de prendre conscience à quel point cette discrimination peut être exprimée au détour d'une grande variété de pratiques verbales et non verbales, que les jeunes gais, lesbiennes, bisexuel(e)s ou personnes soupçonnées de l'être la subissent au premier abord, et que les futurs alliés doivent composer avec cette complexité.

Ce portrait est incomplet, toutefois, si l'on n'explore pas les idées qui motivent des jeunes à commettre des actes homophobes, qui justifient ou expriment l'infériorisation de l'homosexualité. Tous ces gestes posés à l'endroit de personnes homosexuelles n'auraient pas lieu d'être ou signifieraient autre chose s'ils n'étaient pas la répercussion d'idées que plusieurs possèdent ou ont intériorisées en eux. En outre, il importe de relever ce que des jeunes identifient comme étant des idées homophobes ou des formes de préjugés afin d'aider à déterminer à quel point ils peuvent agir efficacement contre l'homophobie.

Comme dans le cas de la liste précédente, celle-ci n'est pas fondamentalement exhaustive. Elle ne regroupe que ce qui est évoqué par les jeunes qui ont été rencontrés. Au besoin, nous développons davantage sur ce que chacune des idées homophobes signifie.

5.1.2. Idées homophobes véhiculées sur les gais et les lesbiennes

Certaines idées homophobes sont possiblement plus répandues que d'autres. Au cours des entrevues réalisées auprès des jeunes, certaines étaient effectivement plus souvent évoquées que d'autres. Il était impossible, cependant, de déterminer avec exactitude leur popularité au sein de ce groupe d'âge.

Si, encore une fois, certaines conceptions homophobes se chevauchent et partagent une familiarité entre elles, elles ne sont pas regroupées sous un même chapeau. De cette manière, il est possible de mieux en saisir les nuances et les configurations existantes.

- Les personnes homosexuelles sont fondamentalement différentes des hétérosexuels.

Les gais et les lesbiennes sont non seulement attirés par les personnes du même sexe, mais tout en eux diffère des hétérosexuels. Leur conduite échappe aux règles de la sociabilité partagées par ces derniers. Le fossé qui sépare les uns des autres est énorme et fait de l'Autre homosexuel une figure d'Étranger. Cette perception alimente à son tour d'autres représentations faussées de l'homosexualité, telles que l'homosexuel pédophile, l'homosexuel prédateur, l'homosexuel sur-sexualisé, l'homosexuel inverti et l'homosexuel recruteur ou contagieux qui sont énumérées plus bas.

Cette conception des personnes homosexuelles comme étant fondamentalement différentes s'exprime au détour de ces images déformées, mais elle est également visible dans les réactions qui suivent le coming-out d'un gai, d'une lesbienne et d'un enfant de parent(s) gai(s), pour ne nommer que ceux-là. Souvent, le choc de cette découverte chez l'interlocuteur s'accompagne d'une réévaluation entière de la personne. Toute cette personne change aux yeux de cet interlocuteur plutôt que la seule partie qui vient d'être dévoilée. C'est dire peut-être à quel point les personnes considèrent l'hétérosexualité comme un élément central de la vie des individus.

«Il y a des amis qui apprennent que ma mère est lesbienne, pis ils me regardent (...) comme si j'étais un extraterrestre. Mais c'est bon là, tu m'as toujours connue comme ça, qu'est-ce que ça changerait? Puis ils me regardent, puis ils sont sûrs dans leur tête que j'ai tout à fait changé.» (Alexandra)

«En tout cas, moi j'associe ça un peu au racisme parce que les gens qui sont homophobes voient les homosexuels comme une race quasiment.» (Vivianne)

- Les personnes homosexuelles sont des prédateurs sexuels.

Dans l'imaginaire de plusieurs adolescents (et adultes), les personnes homosexuelles sont habitées de «pulsions» sexuelles différentes et ne connaissent pas les mêmes dynamiques relationnelles que les hétéros. Ceci se révèle de différentes manières, soit :

- Par la conviction que les personnes homosexuelles sont attirées par toutes les personnes de leur sexe. Elles n'ont pas, à l'instar des personnes hétérosexuelles (« normales »), des préférences individuelles.

- Par l'association très forte entre pédophilie et homosexualité.
- Par la supposition qu'une personne homosexuelle qui possède un intérêt sexuel (amoureux) pour une personne hétérosexuelle lui fera forcément des avances ou sera prompte à l'agresser (on dit parfois violer).

Cette crainte de l'abus par une personne homosexuelle est récurrente. Elle se dévoile à travers toutes les mises en garde formulées immédiatement et presque systématiquement après avoir affirmé que l'homosexualité est acceptable[61]. Elle se révèle aussi par la crainte de partager des espaces intimes avec des personnes homosexuelles tels que la douche et le vestiaire.

« Roger [nom fictif d'un élève présumé gai] entre, tu es en boxer, tu y penses plus à t'habiller. Avant je n'y pensais pas, mais une amie m'y a fait penser en me posant la question. Elle a comme créé un problème en me [faisant prendre conscience]. » (Fabien)

«(...) Un gars il a l'impression que s'il parle par exemple à un autre gai, le gars va lui sauter dessus, il va le déshabiller, puis il va le violer. Ça marche pas comme ça (rires). Le gai, il veut rien savoir de toi (rires).» (Karine)

• Les personnes homosexuelles peuvent contaminer les hétérosexuels.

Cette idée homophobe s'incarne de deux façons. On peut croire que la seule présence d'une personne homosexuelle peut nous induire à devenir nous-mêmes gai ou lesbienne. Comme on peut également être convaincus que la personne homosexuelle tentera de faire du prosélytisme auprès de soi. Dans les deux cas, on craindra fortement d'être touché d'un tel stigmate.

« Un de mes amis, il vient d'arriver du Liban, ça fait 4 ans qu'il est à Montréal (...) puis il a rencontré mon oncle, ça s'est bien passé mais avant il m'en parlait puis il avait peur, j'avais l'impression qu'il croyait que c'était comme contagieux.(...) il avait l'impression que mon oncle allait le trouver de son goût, quelque chose.» (Karine)

Cette idée aurait le bras long. Elle s'incarne dans la croyance que les enfants de parents gais seront homosexuels à leur tour.

• L'homosexualité est l'expression d'un dérangement.

Ce dérangement comporte différents visages. Il peut être une maladie, une déviance, une erreur de la nature, un péché. En quelque sorte, c'est une erreur de parcours sur une route qui aurait dû être hétérosexuelle. C'est un «choix», alors que l'amour et la sexualité entre hommes et femmes ne l'est pas. C'est souvent, de surcroît, l'expression d'un trouble dans l'ordre sexuel par l'inversion des traits et des rôles habituellement attribués aux femmes et aux hommes. L'homosexualité est du coup perçue comme inférieure et problématique.

«He's an ethics teacher and he constantly says how, like, he said how God made people to be, like men and women are supposed to have babies. Gay is wrong. Basically he tries to shove it down our throats» (Rick)

• L'homosexualité est laide.

L'expression de signes d'affection entre homosexuels est dégoûtante. Ceci serait particulièrement vrai des hommes, mais peut arriver à l'occasion lorsqu'il s'agit de lesbiennes, aux yeux de filles se disant hétérosexuelles.

61 *On la retrouvera sous la forme classique de l'affirmation «Moi je n'ai rien contre les homosexuels, en autant qu'ils ne me sautent pas dessus/ne me touchent pas».*

Par conséquent, des gestes d'affection considérés comme banaux entre hommes et femmes deviennent des exagérations lorsqu'ils sont témoignés par deux personnes du même sexe. On est plus prompt, par exemple, à dire qu'ils «se lèchent en public». Dans cette optique, l'homosexualité est moins digne d'être visible et célébrée en public que l'est l'hétérosexualité.

• Les homosexuels «exagèrent».

Il y a la conviction que les gais sont déraisonnables. Leurs demandes d'égalité et d'acceptation sont contradictoires et exagérées. Dans cette perspective, les espaces que les gais et les lesbiennes se créent sont des excès car ils n'auraient pas leur contrepartie chez les hétérosexuels. Cette idée homophobe se recoupe avec la précédente, là où des gens estiment que les gais et lesbiennes veulent «trop se montrer» et exagérer les signes d'affection qu'ils se témoignent entre eux en public.

«Il y en a beaucoup aussi, de ce que moi j'ai entendu sur le sujet, j'en parle veut-veut pas, qui aiment pas la manière des gais, comme la parade gaie, les jeux olympiques gais, (...) Ça dérange pas que les gais lesbiennes font leurs choses, ça les dérange vraiment pas, mais s'ils s'affichent comme avoir des choses de gais seulement, des clubs de gais, des parades gaies, c'est eux qui s'affichent, qui affirment qu'ils sont pas comme les hétéros.» (Jasmine)

• Les homosexuels envahissent les hétérosexuels.

La récente émergence de la visibilité gaie est perçue comme une menace ou une tentative d'envahissement de l'espace social hétérosexuel. Par exemple, même si l'apparition de gais et de lesbiennes demeure très faible comparativement à celle des hétérosexuels, on suppose que c'est déjà trop et que ce n'est qu'un début dans une marche assurée vers un renversement des positions.

«Il y a aussi du monde qui ont peur, parce que les gais récemment, ça fait comme quelques années qu'ils commencent à se manifester plus. Il y a un film là-dessus, il y a des émissions. Moi j'écoutais [titre d'émission?], puis il y avait une émission que c'était un gars gai qui se cherchait des gars gais. Puis là mon frère il avait dit genre : « Ah, ils sont en train de nous voler la télé, puis tout. Ils vont nous envahir.» (Fabien)

• Les homosexuels doivent céder devant les préjugés.

Cette posture est rarement énoncée ainsi. Elle se trouve tapie sous une variété d'affirmations où l'homophobie et les préjugés des gens sont sous-entendus comme des états de fait qui ne sont pas à remettre en question – sinon que très légèrement. La souffrance et la victimisation que subissent les gais et les lesbiennes seraient réduites ou abolies s'ils consentaient à diminuer ou cesser leur visibilité et leur existence.

Une illustration de cette posture est lorsqu'une direction d'école décide d'isoler un jeune gai (le faire sortir avant la fin des cours) plutôt que de s'attaquer aux préjugés qui sont à la source de son harcèlement. Une autre est lorsque des gens affirment que des gais ne devraient pas avoir d'enfants parce que ces derniers seront la cible de préjugés de la part de leurs pairs – au lieu de proposer de s'attaquer aux préjugés eux-mêmes.

«J'ai entendu un très bon ami à moi (...) qui a dit « moi si je sors (sic) ma blonde, je dois la mettre enceinte puis que je sais que son enfant est homo, genre que notre enfant est homosexuel, je veux qu'elle se fasse avorter ». (...) pis là, je lui ai dit « t'es wack, pourquoi? »

Puis il était comme « ouins, mais tu sais, je veux lui éviter la souffrance puis tout.» (Vivianne)

D'autres préjugés existent, mais ceux qui sont exposés ici en sont une bonne part. Ils reflètent les connaissances qu'ont les jeunes des idées fausses sur l'homosexualité. Il est arrivé à quelques reprises, parallèlement, que des participants émettent eux-mêmes certaines d'entre elles.

5.1.4. Les acteurs de l'homophobie

À travers leurs récits d'actes homophobes et les anecdotes qu'ils rapportent, les répondants présentent des acteurs. S'ils le font souvent inconsciemment, il arrive aussi qu'ils discourent délibérément sur le profil des personnes qui commettent des gestes homophobes.

En soi, une grande variété de personnes seraient susceptibles d'être homophobes : jeunes comme adultes, garçons comme filles, ruraux comme urbains, musulmans comme chrétiens, etc. Toutefois, certains jeunes identifient des catégories de personnes comme étant généralement plus homophobes que les autres. C'est le cas notamment des garçons, des personnes vivant dans des communautés rurales, puis des personnes très religieuses - en particulier les musulmans. Les filles, quant à elles, sont à l'inverse expressément représentées par quelques jeunes comme étant ouvertes d'esprit.

Il est arrivé aussi à quelques reprises que des participants rapportent des actes homophobes commis par des professeurs et dont ils auraient été directement témoins. Ils consistent surtout en des propos qui infériorisent, problématisent ou ridiculisent l'homosexualité, de façon appuyée ou subtile. Ces propos sont émis devant la classe et présentés comme des «faits» ou des jugements d'autorité sur les lesbiennes et les gais.

5.1.5. L'origine et la nature de l'homophobie

Bon nombre de gens se font leur propre idée de ce qui est à la source des préjugés. Au-delà de ce à quoi ils ressemblent, ils s'intéressent à ce qui peut en être l'origine et la nature. C'est le cas avec le sexisme, le racisme et, évidemment, l'homophobie - pour ne nommer que ceux-ci.

Saisir la perception des gens sur l'origine des préjugés et des discriminations, encore une fois, éclaire sur le degré d'affranchissement qu'ils ont atteint par rapport à ceux-ci. Presque systématiquement, les discriminations ont été soutenues et cristallisées par des idées affirmant qu'elles étaient inévitables, qu'elles étaient un fait de nature incontournable. Sinon, on leur a souvent trouvé des causes superficielles, laissant intacts leurs véritables fondements[62]. Indépendamment de la nature de leurs intentions, beaucoup de gens ont intériorisé ces «causes» sans en voir les écueils.

Plusieurs des jeunes qui ont été rencontrés dans le cadre de cette recherche tenaient un discours sur l'origine et la nature de l'homophobie. Ce sont des échantillons de ceux qui circulent dans la société en général et auquel ils ont été exposés. Ils sont répertoriés ici de façon thématique.

• L'ignorance du concept d'homophobie.

Si le concept d'homophobie est flou pour beaucoup de gens, il arrive que certains l'interprètent comme étant non relié aux attitudes à l'endroit de l'homosexualité. Un seul de nos répondants a affirmé l'avoir confondu pour autre chose[63].

«Moi je pensais en premier que l'homophobie, ça avait même pas rapport avec des gais et des homosexuels. Je pensais que c'était juste quelque chose comme, t'étais probablement malade

62 *Par exemple, on pense souvent que les actes racistes sont le fait de personnes isolées et ignorantes, puis que la dissémination d'informations suffirait à les enrayer. Or, le racisme s'enracine dans des rapports de pouvoir structurels (représentation politique, place dans le marché du travail, place dans les représentations culturelles, etc). Ne pas les voir fait en sorte qu'ils perdurent.*

63 *Peut-être était-il le seul à s'être senti confortable de le faire. Il est plausible que d'autres aient craint de paraître ignorants s'ils l'avaient «admis».*

ou quelque chose comme ça, tu vomissais, c'est ça.» (Chris)

• L'homophobie comme peur.

Cette explication de l'homophobie est l'une des plus courantes. Si certains s'arrêtent à dire que «l'homophobie est la peur des homosexuels», d'autres ajoutent que c'est une autre incarnation de la peur de la différence et de l'inconnu. En d'autres termes, ce qui est loin de la réalité d'une personne inspirerait de la crainte chez elle.

« C'est la peur de la différence, de l'inconnu aussi. » (Alexandra)

Dans une autre variante, cette peur serait le fruit d'un traumatisme hérité du passé, tout particulièrement d'un viol ou d'une agression par un homme (qu'on présume gai?).

«Ça peut être déclenché par les autres peurs, je sais pas moi, qu'il a été violé par quelqu'un du même sexe.» (Ève)

• L'homophobie comme le manque de contact avec des personnes homosexuelles.

Le fait de ne pas connaître de personnes gaies ou lesbiennes dans son entourage, de ne pas avoir grandi avec elles de sorte qu'elles fassent partie de la banalité du quotidien. On peut y ajouter la religion ou les croyances culturelles qui, si elles sont homophobes, réduisent les probabilités qu'une personne de la communauté soit ouvertement gaie et que les autres n'en viennent à mettre un visage humain sur l'homosexualité.

«Je travaille pour des juifs, je travaillais pour des musulmans. Il y a sûrement des gais juifs ou musulmans, mais (...) c'est moins populaire d'être gai dans ces religions-là. Donc c'est pas quelque chose qu'ils côtoient, qu'ils ont connu, qu'ils ont grandi avec. Alors que nous, on a grandi avec de la famille, avec les amis de la famille gais et lesbiennes, ensuite des parents, des oncles, des tantes gaies-lesbiennes.» (Alexandra)

• L'homophobie comme manque d'exposition aux réalités homosexuelles.

Le double standard dans la visibilité des personnes hétérosexuelles et homosexuelles expliquerait en partie l'homophobie. Les gens, par exemple, sont largement exposés aux scènes d'amour entre hommes et femmes à la télévision, mais très rarement entre hommes ou entre femmes, surtout lorsqu'elles sont explicites.

«Tout le monde était habitué de voir la scène d'amour, du gars qui dépose la fille sur le lit. Ben là, c'était deux gars qui se déposaient sur le lit [référence au film Brokeback Mountain]. Nécessairement là, tu trouves ça un peu drôle. Tu te demandes qu'est-ce qui se passe.» (Fabien)

• L'homophobie comme empreinte de l'éducation et de la religion.

On est homophobe en raison de l'éducation familiale qu'on a reçue. Les préjugés des parents se transmettent aux enfants. Pareillement, l'empreinte de la religion s'exerce sur le fidèle qui intégrera la doctrine qu'on lui inculque.

• L'homophobie comme ignorance.

Ne pas avoir d'informations au sujet de l'homosexualité et des personnes gaies et lesbiennes serait une des sources de l'homophobie.

«Moi je pense que l'homophobie, ça vient souvent du manque d'informations.» (Olivier)

• L'homophobie comme préjugés.

À défaut d'avoir relancé les personnes qui ont fait ce lien, il est difficile de déterminer si l'intention était de préciser brièvement ce qu'est l'homophobie ou de la renvoyer à un jugement fait avant d'avoir les informations exactes (pré-jugés). Il n'est pas impossible non plus que ceci traduise une non-réflexion ou une réflexion nouvellement entamée sur l'homophobie[64].

«Oui, habituellement quand on en parle, admettons entre amis ou à l'école, dans les classes (...), c'est souvent pas de l'homophobie en tant que telle, dans le sens qu'ils ont peur des gais, lesbiennes ou bisexuels, c'est plus des préjugés. Oui, il y en a qui ont peur puis ça les perturbe ou je sais pas quoi, mais c'est vraiment des préjugés, ça a pas d'allure. (...) C'est vraiment juste, ils font des liens qui sont comme pas vrais.» (Karine)

• L'homophobie comme proximité avec des individus gais et lesbiennes.

Cette explication inusitée[65] a été employée pour rendre compte des différences d'attitudes entre les urbains et les ruraux. Ainsi, les urbains seraient plus ouverts aux homosexuels car la taille de la ville ferait en sorte que les personnes homosexuelles pourraient demeurer loin d'eux. En campagne, par contre, les gens seraient contraints à côtoyer la personne homosexuelle puisque la communauté est petite.

«Quand on est en ville, t'as tellement de monde que tu te dis « ah bin regarde là, il est à l'autre bout de Montréal, ça dérange pas, il y a comme tant de kilomètres entre nous deux là.» (Sandra)

• L'homophobie comme repli sur soi.

L'homophobie résulterait - du moins en partie - de l'absence d'initiative de connaître des gais et des lesbiennes. La personne demeure repliée sur soi et satisfaite de ses préjugés. Elle ne va pas vers l'autre pour les confronter ou apprendre davantage sur la réalité. À nouveau, cette explication est peu fréquente.

«(...) je peux comprendre en même temps que c'est ça que t'as comme exemple, mais ouvre tes yeux, il n'y a pas juste ça. C'est souvent des gens qui connaissent personne proche de eux ou qui ont pas pris le temps de connaître nécessairement, qui ont une image du gai efféminé ou des trucs de cuir. (...) En même temps, je connais pas la religion juive. Ce que j'ai c'est des préjugés que j'ai entendus. Je sais qu'ils sont pas tous pareils, tu comprends. Puis je prends le temps de m'intéresser (...) il faut juste prendre le temps puis ceux qui ont pas connu quelqu'un de gai prennent pas nécessairement le temps parce qu'ils veulent pas, parce qu'ils ont des clichés dans la tête (...)» (Alexandra)

• L'homophobie comme conséquence de la faiblesse numérique des gais et des lesbiennes.

La situation minoritaire des gais et des lesbiennes dans la société les placerait en position de vulnérabilité et de faiblesse. Les hétérosexuels, étant de leur côté en position de majorité et de force, profiteraient de cet avantage pour victimiser les homosexuels. Derrière cette explication se profile une vision antagoniste des rapports humains : les individus et les groupes saisiraient l'occasion de s'en prendre à des faibles lorsqu'elle se présente.

«Il y a moins de gais, il y a moins de lesbiennes que d'hétéros (...) c'est une minorité donc c'est plus facile de bûcher

64 *Si l'on demande «pourquoi y a-t-il du sexisme?» ou «pourquoi y a-t-il du racisme?» et qu'on répond «parce que ce qu'il y a des préjugés (sexistes) et (racistes)», on demeure au même niveau. À moins qu'on précise qu'on entend ces préjugés comme des jugements hâtifs avant d'avoir une connaissance complète du sujet.*

65 *C'est la première fois que nous la répertorions dans le cadre de nos recherches et de notre expérience terrain au sein du GRIS.*

sur la minorité. » (Olivier)

• L'homophobie comme conditionnement inflexible.

Une fois les préjugés homophobes acquis, il serait impossible sinon très difficile de les perdre. Dans une version semblable de cette perspective, l'avancée en âge raffermit les préjugés. De sorte qu'il serait peine perdue de tenter de changer les mentalités d'adultes d'âge moyen ou élevé.

«*Once you're racist, you're racist, you can't be really changed because you have a simple mind, that is, you're not open to discussion about it, you just automatically 'I don't like black people or I don't like gay people'. That puts the world to shame.» (Rick)*

«Plus tu vieillis, à moins, si tu vieillis puis ton éducation est pas faite, tu vas rester avec ces idées-là que t'avais à ce moment-là, ça va juste augmenter pis c'est un cercle vicieux car tu te nourris de fausses informations (...) Là tu te fais une idée puis ton idée à un moment donné, il est trop tard, tu ne peux plus la changer.» (Vivianne)

• L'homophobie comme reflet du développement personnel.

Les attitudes à l'endroit des personnes gaies et lesbiennes se moduleraient selon l'âge. Enfants, ils ne s'en formaliseraient guère, mais adolescents, certains - ou tous, selon les versions - vont réagir plus mal. À la différence de la perception précédente, celle-ci n'est non pas le reflet de la cristalisation des préjugés homophobes, mais plutôt de l'incertitude (de son orientation sexuelle) associée à la crise d'adolescence. Il n'est pas précisé, cependant, en quoi l'incertitude provoquerait de l'homophobie alors qu'elle n'éveillerait pas de sentiments négatifs à l'endroit de l'hétérosexualité.

«(...) en vieillissant, ça se place. Au secondaire, c'est la crise d'adolescence, c'est l'insécurité (...) puis on a beau en parler au secondaire, tu sais l'idée va germer dans la tête, mais je pense pas que ça va empêcher les remarques ou les choses comme ça. (...) une nouvelle génération ça va être différent, mais pour l'instant je pense que c'est ça.» (Mélissa)

• L'homophobie comme nature masculine.

Dans l'esprit de plusieurs jeunes, l'homophobie serait fortement ancrée chez les garçons. Lorsqu'ils tentent de l'expliquer, ils se réfèrent à une sorte de crainte viscérale présente chez eux. Les garçons auraient peur d'être eux-mêmes gais. Alternativement, ils vont évoquer les différences de comportement entre garçons et filles en matière de signes d'affection. Les filles seraient habituées à une proximité affectueuse entre elles, tandis que les garçons la redouteraient. On ne développe pas sur l'origine de ces attitudes, elles semblent comprises comme découlant d'une nature profonde. Un peu de patience devrait permettre aux jeunes gais, lesbiennes, bisexuel(le)s ou ayant des parents gais de venir à bout de la souffrance : il suffit d'attendre après le secondaire pour que ça passe.

«Les gars vont arrêter d'avoir peur d'être gais. T'sais à l'adolescence, je sais pas ce qui, je sais pas parce que je ne suis pas lesbienne. Mais c'est peut-être là que ça se découvre ou que la sexualité entre en jeu et tout. Les gars ont peur de peut-être être gais ou d'avoir des influences. Après le secondaire je te dis, ça change beaucoup.» (Mélissa)

Cette saillance des attitudes homophobes chez les garçons est parfois source de frustration. On se représente les garçons comme étant fermés d'esprit *et* refusant de s'ouvrir :

« C'est bouché les gars, ça veut rien entendre. En tout cas, peut-

être qu'à mon école c'était de même, mais ça veut rien entendre. C'est des «faggot», des «tapettes», c'est des, nomme-les tous là, c'est juste ça. C'est pas des êtres humains [les gais]. » (Jasmine)

À noter, si les filles ne sont pas présentées comme étant un groupe se distinguant par ses attitudes homophobes, des jeunes reconnaissent que certaines en ont, particulièrement celles qui sont religieuses. Qui plus est, la proximité affectueuse des filles ne signifie pas, contrairement à la croyance populaire, qu'elles soient forcément confortables avec les lesbiennes. Elles peuvent craindre être aimées et désirées par elles, craindre que les gestes d'affection aient signifié autre chose pour une amie qu'on croyait auparavant hétérosexuelle.

«Mettons qu'Ève me dit « je suis lesbienne », je vais faire « ok, oh! ». On est super proches, elle sait tout de moi. C'est parce qu'à tous les jours, c'est comme une habitude, « ah, bonjour », super câlin, « ah, si, ah, ça ». Quel effet ça y faisait, est-ce que ça y faisait plaisir quand j'y faisais ça?» (Sandra)

• L'homophobie comme crainte du regard des pairs (gars).

À la différence des autres sources de l'homophobie, celle-ci ne traduirait pas d'antipathie «véritable» à l'endroit des personnes qui sont gaies et lesbiennes. Elle serait plus affectée ou mise en acte afin de s'assurer l'approbation des pairs, particulièrement chez les jeunes hommes. Car se montrer «trop» ouverts par rapport à l'homosexualité risquerait de s'attirer le mépris des autres garçons et de se trouver ostracisé à son tour. Individuellement, ces personnes n'auraient pas forcément des attitudes négatives à l'endroit des gais et des lesbiennes.

«Il y en a (...) qui sont même pas homophobes, mais parce que tous leurs amis sont homophobes, ils vont se dire « ah ben je vais paraître pour un gai, ils vont penser que je suis un gai. Alors je vais être homophobe comme eux ». Mais c'est stupide là, ça n'a aucun rapport. C'est pas parce que les autres sont comme ça que tu dois absolument être comme ça. On dirait qu'ils comprennent pas ça. Si tu les prends tout seul, puis tu va leur présenter quelqu'un de gai ça va pas leur déranger, ils vont faire «ah, ok». Sauf que s'ils sont avec leurs amis, là ils vont commencer à rire de lui et à l'insulter. C'est juste parce qu'ils sont avec leurs amis.» (Jasmine)

5.1.6. Les cibles de l'homophobie

Si l'on sait que toute forme d'infériorisation de l'homosexualité touche les lesbiennes et les gais - sans compter ceux qui sont présumés tels et ceux qui leur sont proches - , les perceptions des unes et des autres ne sont pas les mêmes. Les préjugés homophobes ont été explorés de façon abstraite, sans égard aux variations qu'ils peuvent présenter.

À travers cette section seront abordés à la fois la façon dont les participants se représentent eux-mêmes les lesbiennes et les gais, mais aussi la façon dont ils considèrent que les autres jeunes perçoivent ces derniers. Nous entamons avec les garçons, qui viennent à l'esprit des jeunes plus souvent que les filles lorsqu'il est question d'homosexualité.

5.1.7. La figure du gai

Les jeunes, dans leur imaginaire, vascillent entre des représentations stéréotypées et non stéréotypées des hommes gais. L'association entre homosexualité et efféminement demeure très forte, au-delà de la reconnaissance qu'elle n'est pas automatique. En d'autres termes, on affirme en

premier temps que les efféminés ne sont pas forcément gais et que les gais ne sont pas forcément efféminés, mais on rapplique par la suite en affirmant pouvoir «reconnaître un gai par son allure extérieure»[66]. Ceci, à souligner, n'est pas le fait de tous les participants, mais est récurrent.

Le gai - ou presque interchangeablement, l'efféminé - est souvent illustré comme un homme adoptant des manières, des habitudes et des attitudes dites féminines. Il s'habille de façon soignée, à la mode. Il porte du linge serré et des couleurs pastel ou du rose. Ses chandails pourraient avoir des messages doux : «I love the world». Il préfère les culottes aux boxers. Il a une allure métrosexuelle : il peut «s'épiler» et porter des «gougounes». Il aurait aussi, pour certains, les cheveux longs. Néanmoins, cette énumération ne fait pas toujours l'unanimité. Il existe des zones floues autour de la description des hommes gais.

«Ça a pas rapport, mon chum se rase les jambes pis il est pas gai.» (Sandra)

«Pas d'accord, parce qu'il y a pas mal de gars qui ont les cheveux longs.» (Olivier)

Parallèlemement à la présentation de soi, les hommes gais se distingueraient par des attitudes et des gestuelles qu'on prête davantage aux femmes. Ils auraient les poignets «fourchus» (cassés), puis auraient une voix et une démarche «féminines». En outre, ils aimeraient se tenir avec des filles et discuter avec elles de «choses de filles», ce qui semble incongru aux yeux des garçons adolescents hétérosexuels.

Peu de jeunes l'affirmeront d'emblée[67], mais certains associent ouvertement les hommes gais aux femmes, puis, dans un même souffle, à la faiblesse - sans toutefois annoncer directement l'équation femmes = faiblesse.

«C'est ça qui fait mal aussi à part soi, à des gais. À chaque fois qu'un gars il dit « tapette », plein d'insultes, là, « gai, tapette », tu te dis dans ta tête, admettons si t'étais gai, tu te dit « si j'avouais que j'étais gai, ils vont me traiter de tapette, ils vont me prendre pour une tapette ». C'est parce que souvent, les gais, on les prend pour des filles. Souvent, on considère les gais comme faibles.» (Miguel)

Encore une fois, les jeunes ne se représentent pas tous les hommes gais comme étant efféminés ou inversement, mais plusieurs le font, si ce n'est inconsciemment. Ce que les jeunes pensent des hommes gais n'a pas été exploré en profondeur. C'est davantage sur les cibles de l'insulte «gaie» qu'ils ont été questionnés. Néanmoins, il ressort que les filles semblent avoir plus de confort que les garçons à leur endroit, au point même où il y a idéalisation de l'ami gai :

«Je l'emmènerais magasiner.» (Ève)

Dans l'esprit de certains, il y a une sorte d'affinité croisée à l'endroit des personnes homosexuelles. Les garçons détesteraient les hommes gais mais aimeraient les lesbiennes, tandis que les filles adoreraient les hommes gais mais n'apprécieraient pas les lesbiennes. Développant sur les opinions négatives que les garçons adolescents auraient des hommes gais, quelques répondants ont affirmé que ces opinions seraient dues à une forme de jalousie, sinon de possessivité (territorialité) :

«Je pense que c'est normal qu'un homosexuel ait plus de facilité à être ami avec les filles puis les comprendre. (...) C'est pour ça des fois, il y a des gars qui voient ça pis ils font genre « ah, check-le, il vient dans mon territoire l'espèce de fif! ». C'est presque ça « Ah, parce qu'il vole mes amies ou parce qu'il se fait plus ami avec des filles, il a plus de

66 *Ceci s'observe également dans les entrevues réalisées dans le cadre de la production de la thèse de doctorat Virilité en jeu : analyse de la diversité des attitudes des garçons adolescents à l'endroit des hommes gais.*

67 *Encore une fois, c'est le cas chez les jeunes garçons rencontrés dans le cadre des entrevues mentionnées dans la note précédente. Ce n'est qu'au c?ur ou vers la fin de l'entretien qu'ils feront cette associaton.*

filles autour, tu peux penser...» (Fabien)

Les cibles du répertoire d'insultes «gaies», cependant, seraient variées. Certains affirment que les hommes gais en sont effectivement la cible : «quand la personne est homosexuelle, les remarques sont plus méchantes». Cependant, ils ne sont pas unanimes à penser ainsi. Plusieurs insistent davantage sur l'efféminement et la faiblesse comme étant les «déclencheurs» des insultes. Ce sont donc les «personnes (hommes) faibles», «qui ne sont pas capables de se défendre », qui «se laissent marcher dessus» et qui seraient «petites» de taille sur qui tomberaient les «t'es gai» et «t'es fif» lancés profusément par les autres garçons. Les cibles seraient également les efféminés, ceux qui s'habillent autrement, ceux qui sont «différents» et ceux qui «n'ont pas la même façon de réagir». Il serait rare, apparemment, que les filles s'adressent de la sorte à ces mêmes personnes. L'insulte gaie circulerait donc surtout à l'intérieur du groupe des hommes.

5.1.8. La figure de la lesbienne

Les jeunes pensent moins spontanément aux femmes quand il est question d'homosexualité. Lorsqu'ils le font, c'est souvent pour comparer les attitudes à l'endroit des gais puis à celui des lesbiennes. On y affirme soit, sourire en coin, sa préférence des lesbiennes – ce qui est souvent le cas des garçons –, soit son désarroi devant ce double standard – ce qui est cette fois-ci le fait des filles.

«C'est drôle les gars là il n'y a pas de problème avec des lesbiennes. C'est drôle, c'est super cool être lesbienne, genre : « envoyez, embrassez-vous dans un party les deux filles, wooow!! » (applaudissements); deux gars, excusez, ils se feraient pitcher dehors puis ils se feraient battre littéralement là. (...) C'est comme rendu cool d'être lesbienne parce que « ah, une image de deux femmes qui s'embrassent c'est donc ben sexy », mais deux hommes non, c'est totalement autre chose.» (Vivianne)

Toutefois, l'image «cool» des lesbiennes n'est pas forcément interprétée comme un statut enviable ou comme la marque d'un véritable respect de la part des garçons qui disent les préférer aux hommes gais. Elle peut davantage traduire une appréciation en tant qu'objet approprié de désir :

«Oui, c'est ridicule. La plupart des gars vont voir les fi... (lapsus), les lesbiennes comme des objets, puis c'est quasiment bien que deux filles soient lesbiennes, comme les partys de gars, la plupart du temps. Mais deux gais, ça par exemple, c'est dégueulasse.» (Valérie)

Parallèlement à cette représentation des lesbiennes, certaines participantes ont évoqué et déploré ce qui serait un effet de mode : beaucoup de filles se disent bisexuelles, s'embrassent et ont des expériences sexuelles ensemble dans le seul but d'exciter et d'impressionner des garçons qui les observent. Dans certaines circonstances, elles le feraient sur demande expresse de ces derniers.

«Je rencontre beaucoup de filles (...) qui se disent bisexuelles tout simplement parce que c'est cool. Parce que ça intéresse les gars. Si tu l'es fondamentalement, ok, c'est super cool que tu t'assumes, mais rendu à un moment donné... si c'est juste pour attirer les gars pour faire ta petite « watchez-moi dans le party », ça je trouve que c'est rendu à un autre point.» (Vivianne)

«J'ai vu deux filles se frencher devant un gars juste parce qu'elles voulaient avoir de l'alcool. Le gars a dit «ok, je vais vous donner de l'alcool, mais frenchez-vous.» (Karine)

Tout comme les garçons, les filles qui posent ces gestes ne sont pas forcément ouvertes aux lesbiennes. Elles peuvent très bien tenir un discours méprisant puis se montrer ensuite des signes «d'affection» dans les partys.

«C'est vrai que dans les partys, tu vas voir une fille en frencher une autre. Là, « ouins, tu te rappelles-tu de ça? » « Ah oui. » « C'est quoi, t'es bi? » « Ah non, j'étais juste ben saoûle là. » Ok, oui, c'est correct, mais sinon la personne elle va être contre les lesbiennes ou quoi que ce soit. Moi ça m'est déjà arrivé de dire à une fille : « est-ce que tu te rends compte de ce que tu viens de faire? T'as blasté une lesbienne tantôt pis là tu viens de frencher une autre fille, est-ce que tu comprends que ça a aucun sens puis que si tu veux penser de quoi, ben pense-le au complet. » (...)» (Karine)

En ce qui concerne les représentations que les jeunes se font des lesbiennes, elles ne sont pas le simple reflet miroir de celles qu'on se fait généralement des hommes gais. Si traditionnellement on a associé l'homosexualité avec l'inversion des genres où les hommes sont efféminés et les femmes sont masculines, le lien semble moins fort dans le dernier cas. Des jeunes vont bien avoir l'image stéréotypée des lesbiennes masculines, mais elle fait compétition avec celle de la nature immuable des femmes : une femme reste une femme, «Une fille reste toujours une fille», indépendamment du fait qu'on la voit en relation avec une autre femme.

«Mais si un gars agit comme une fille, pourquoi une fille agit pas comme un gars?» (Samir)

«Non, elle reste toujours fille, elle reste toujours fille.» (Joëlle)

Il n'y aurait pas d'équivalent, chez les filles, de l'insulte adressée aux garçons efféminés. Interrogés sur des termes qui pourraient être employés pour évoquer les lesbiennes, les jeunes ont pris quelque temps avant de fournir une réponse. Certains auraient déjà entendu «t'es gaie» adressée à des filles, ou encore les termes «lesbi», «lesbo», «gouine» ou «butch», mais ceci serait (très) rare. Qui plus est, des répondants ont été témoin de l'usage de quelques-uns d'entre eux et ne sont pas conscients des autres[68]. À l'occasion, des jeunes peuvent même affirmer qu'il n'existe pas d'insultes pour désigner les lesbiennes et que les filles ne se traiteraient pas entre elles de lesbiennes. Une explication offerte pour cette absence est le fait que les filles se donnent régulièrement des signes d'affection.

5.1.9. Quelques regards lucides sur l'homophobie

Lors de l'évocation de gestes et d'idées homophobes, des jeunes formulent des critiques à l'endroit de certaines d'entre elles. Ces critiques sont le reflet de leur lucidité et de leur familiarité à propos des réalités homosexuelles. Elles s'adressent principalement aux idées homophobes les plus prégnantes, mais peuvent aussi toucher des préjugés auxquels peu trouvent de réponses.

• Au sujet de la différence fondamentale des homosexuels.

Certains jeunes, particulièrement ceux qui ont des proches qui sont gais et lesbiennes, vont exprimer de l'étonnement à l'endroit du fait que des gens puissent penser que les homosexuels sont fondamentalement différents des hétérosexuels et que le *coming-out* reflète un changement entier de la personne.

- *«Je pense que ça c'est la différence qui fait que tu penses qu'il est vraiment différent de toi. Juste parce que tu penses qu'il est attiré*

68 *Des personnes qui ont déjà entendu l'insulte «gouine» pourraient n'avoir jamais entendue celle de «lesbi», par exemple.*

vers les gars, tu penses que tout change. C'est comme si son cerveau était pas pareil. C'est comme si lui, à la naissance, il a dit « bon, je vais mettre un cerveau de gai, là » (ton amusé). C'est pas ça là. C'est juste une chose qui change, ça veut pas dire que c'est tout qui change. » (Fabien)

• Au sujet du caractère prédateur des personnes homosexuelles.

Les critiques se font à deux niveaux. On désavoue l'idée que les gais «sautent sur les gens» pour «commencer à les agresser» et on ajoute qu'ils ont, comme les hétérosexuels, des goûts spécifiques et qu'il n'est pas «certain qu'ils t'aiment». Ceci répond à une crainte très répandue chez les jeunes à l'effet qu'un ou une amie homosexuelle pourrait éprouver de l'amour pour eux. On peut renvoyer à l'expérience des hétérosexuels pour en révéler le non-sens :

- *«Tu sais moi quand je rencontre des beaux gars, je vais pas les attaquer non plus. Pourquoi j'attaquerais une fille? Ils font des espèces de liens encore une fois.». (Karine, répondante bisexuelle)*

• Au sujet du danger de contamination que les homosexuels représentent.

L'idée paraît ridicule à l'esprit de quelques-uns. Pour fréquenter eux-mêmes des personnes homosexuelles, ils savent d'expérience que ce n'est pas le cas.

• Au sujet de l'exagération des homosexuels.

Quelques jeunes repèrent une erreur de mesure dans les préjugés sur l'exagération. Ils déplorent par exemple le fait que dans le domaine des signes d'affection, des gens se montreraient catastrophés et parleraient d'«exagération» lorsqu'ils verraient deux personnes de même sexe se tenir la main, alors qu'il n'en est rien quand c'est d'un homme et d'une femme qu'il s'agit. Par ailleurs, ils remarquent qu'à l'inverse, les homosexuels ne renvoient pas cette attitude.

«Eux, ils nous voient dans la rue puis ça va aller, c'est correct, mais si nous on voit deux gais, deux gars de même sexe, (...) on est comme « c'est pas correct tout ça.» (Chris)

En ce qui concerne les espaces que les gais se créent, ils peuvent être expliqués comme provenant de la nécessité de se protéger du harcèlement et de la discrimination :

«Par rapport aux lieux ou bien les bars gais ou les clubs gais gnagnagna, c'est parce que si en partant les homosexuels ils voient que les hétéros eux autres ça les dérange, mais ils iront pas dans un club où ils savent qu'il y en a plein que ça peut déranger. Ils vont s'en faire un puis ils vont aller ensemble puis ils vont s'amuser. Puis si à un moment donné, ils décident d'aller dans un club hétéro, s'ils se font niaiser une fois, c'est clair qu'ils voudront pas y retourner. Ça fait que dans un sens, c'est peut-être aussi qu'ils veulent faire les choses pour être sûrs qu'il y a personne qui va les déranger nulle part, n'importe quand.» (Vivianne)

• Au sujet de l'invasion homosexuelle

Loin de percevoir l'émergence d'une visibilité gaie comme le signe d'une invasion qui s'amorce, des jeunes peuvent la voir comme une réalité raisonnable à laquelle il faut s'attendre.

- *«Puis là, moi, j'étais frustré complètement. Je pense qu'une personne sur dix est gaie. Quelque chose comme ça. Ça fait que là, moi je*

me suis dit, ben s'il y a une personne sur dix qui est gaie, je pense qu'une émission sur dix serait correct. Ça me dérangerait pas. » (Fabien)

Il est fort probable que des jeunes émettent des critiques à l'endroit d'autres préjugés car ce sujet n'était pas directement abordé par les questions principales de l'entrevue. C'est davantage par la bande et de façon spontanée qu'ils ont fait part de ces perspectives.

5.2. «C'est juste un mot» ou les attitudes défensives et les trous de compréhension de l'homophobie chez les jeunes

Alors que la section précédente établissait ce que les jeunes voient et comprennent de l'homophobie, celle-ci explore ce qu'ils n'en voient pas et relève du coup quelques préjugés intériorisés. Ceci est particulièrement vrai lorsque le sujet de l'insulte est abordé. Des jeunes deviennent alors très défensifs et déploient des arguments de justification. Dans le prolongement de ce discours se trouve celui sur les efféminés, qu'on condamne pour non-authenticité masculine.

Parallèlement, les préjugés se détectent à travers des valses-hésitations au sujet de l'ouverture aux personnes gaies et lesbiennes. Les déclarations d'usage ou de bonne volonté ne sont pas forcément suivies d'une acceptation complète. Quelques exemples seront présentés plus loin.

5.2.1. Les attitudes défensives autour de l'insulte gaie

Les jeunes n'emploient pas tous de discours défensifs à l'endroit de l'insulte gaie. Mais beaucoup - et particulièrement les garçons - le font. Ils présenteront alors leurs raisonnements sur le mode du «c'est juste...», qu'ils déclineront dans une gamme variée. Individuellement, ils ne fournissent pas l'ensemble des points énumérés ci-bas. Il s'agit, comme ailleurs, de la collection des arguments avancés pendant les entrevues de groupe.

• Ça veut dire autre chose.

Aux yeux des jeunes garçons qui emploient - abondamment - l'insulte «t'es gai», le sens qu'elle revêt n'est pas lié à l'orientation sexuelle réelle ou supposée de la personne à laquelle elle est adressée. Elle signifie plutôt «t'es con», «t'es stupide» ou «t'es laid». Lorsque, plutôt que de demander ce que «t'es gai» veut dire, on interroge les jeunes sur *qui* en est la cible, ils ajoutent alors plus souvent que ce sont les garçons et les hommes qui «agissent comme des filles» ou qui sont «efféminés».

> *«Tapette, c'est comme un gars qui agit comme une fille.» (Zineb)*
> *«Tout ça [gai, tapette], c'est la même chose.» (Chris)*

• C'est juste pour niaiser.

Ensuite, non seulement «t'es gai» ne désignerait pas l'orientation sexuelle, mais il ne viserait pas à blesser le garçon qui le reçoit. On fait tout particulièrement référence aux us amicales entre garçons où «l'expression» est couramment employée, circulant ici et là comme une balle dans un échange sportif. C'est d'abord dans un esprit de bonne camaraderie qu'elle serait utilisée, dans l'idée de «niaiser» des amis. Une des versions de cette pratique est la provocation amicale d'un pair où on le touche en simulant un intérêt sexuel (donc homosexuel), tentant de solliciter une réaction de sa part.

«Par exemple, quand un gars agit pour niaiser l'autre pis il le touche pis tout. Il va te dire « t'es gai, franchement.» (Miguel)

• Ce n'est pas si méchant que ça.

Dans ce type de justification, on concède que c'est méchant, mais on ajoute que «ce ne l'est pas tant que ça». Il y a une contradiction ouverte entre l'admission de l'intention de blesser et la minimisation des impacts. Si le mot est sciemment employé pour heurter, ce n'est pas si grave que ça parce que c'est, justement, uniquement un mot[69]. Alternativement, on peut affirmer que ce n'est pas si grave que ça parce que l'insulte est utilisée pour exprimer «autre chose que le dégoût».

«C'est un peu méchant là, mais c'est juste un mot.» (Fabien)

• C'est de la faute de la personne.

Moins souvent, du moins ouvertement, des jeunes peuvent affirmer que l'insulte est motivée par le comportement d'autrui. Elle serait donc, dans ce cas, justifiée et c'est la personne qui en est la cible qui en est responsable, qui l'a provoquée.

• Ce n'est pas à cause de son homosexualité, c'est à cause de son efféminement et/ou de sa faiblesse.

Bien qu'on puisse penser initialement qu'il s'agisse simplement d'une rectification apportée à ce que signifie l'insulte «t'es gai», elle entre également dans la logique de la justification. C'est qu'on considère comme allant de soi le fait que les personnes efféminées s'attirent des insultes. On aurait raison de lancer des «t'es gai» à un garçon dont les comportements s'éloignent des standards prescrits. Ce n'est donc pas parce qu'il est homosexuel qu'un garçon est ciblé, c'est à cause de la manière (efféminée) dont il s'habille, c'est «parce qu'il a un comportement de fille», c'est parce qu'il «parle trop», etc. Cette rationalisation est fréquente. Elle révèle la saillance de cette position dans l'univers relationnel des jeunes garçons.

«Si un gai il devient fort là, un gai fort, musclé, je suis sûr qu'il y aura personne qui va lui dire « t'es gai, t'es une tapette ». Tu sais, face à face. Parce qu'il est fort. Mais si un gai est faible, tu vois ils vont lui dire tapette, parce qu'il est faible. Il a un comportement de fille.» (Danny)

• Ce ne peut pas être homophobe car nous ne savons pas si la personne est gaie.

Plus rare, cette justification amoindrit la portée homophobe de l'insulte en mettant de l'avant le fait que les jeunes qui l'utilisent ne sont pas certains que le jeune ciblé soit homosexuel.

• Ce n'est pas la personne qui est visée, c'est un de ses attributs.

Également moins fréquente, cette rationalisation nie la blessure infligée sur la personne homosexuelle qui reçoit l'insulte «t'es gai» en extériorisant la véritable cible. Ce n'est pas la personne qui est visée, c'est un de ses attributs qu'on conçoit comme un objet découpé de son intégrité. D'où la «non-intention» de blesser la personne elle-même[70].

«On va peut-être pas dégrader Roger [nom du garçon présumé gai], mais genre l'homo, l'homosexuel en tant que tel va être dégradé en disant « Ark, il fait ci, il fait ça, c'est dégueulasse!» (Fabien)

Une analyse de l'insulte «t'es gai» nous indique qu'effectivement, elle est polysémique (Bastien Charlebois, 2007). C'est-à-dire qu'elle revêt plusieurs sens possibles. Cependant, elle n'est pas aussi distincte du

69 *Il serait intéressant d'explorer les implications d'une telle affirmation. Suppose-t-on que les mots blessent peu dans l'absolu? Qu'ils blessent moins que d'autres formes de violence? Ou considère-t-on que ce mot spécifique est moins blessant que d'autres?*

70 *Ceci correspond à la même logique déployée par les fondamentalistes anti-gais qui affirment ne pas s'attaquer aux homosexuels, mais bien à l'homosexualité, «Love the sinner, hate the sin». L'homosexualité n'est qu'un morceau de la personne – facilement extirpable, d'ailleurs – et son sentiment d'intégrité et de complétude n'en dépend pas. S'attaquer à l'homosexualité d'une personne touche la valeur qu'elle accorde à ses sentiments amoureux, expérience de vie qui est au centre de l'immense majorité des êtres humains, homosexuels comme bisexuels et hétérosexuels.*

monde de l'homosexualité que les jeunes veulent bien le prétendre. D'une part, leurs discours sur l'insulte laissent s'échapper un certain nombre de contradictions et d'ambigüités. D'autre part, leurs représentations des hommes gais demeure très proche de celles qu'ils se font de ceux qui sont les récipiendaires de ces insultes.

Par exemple, alors qu'on affirme que l'insulte n'est pas liée à l'homosexualité et n'est utilisée que pour se niaiser entre garçons, on développe spontanément sur le fait qu'une des formes de taquineries consiste à simuler des avances homosexuelles sur les autres, qui sont assurées d'être accueillies par des «t'es gai, arrête». On pourrait répliquer que l'utilisation de l'insulte dans ces cas n'est qu'une autre application du «t'es stupide», cette fois-ci adressée à des personnes jouant le rôle de gais. Cependant, d'autres éléments - souvent sournois - confirment l'existence d'un lien entre «t'es gai» et «t'es un homme homosexuel». Lorsqu'on leur demande s'il existe des insultes pour les lesbiennes, des jeunes répondent qu'il n'y en a pas pour elles - «contrairement aux hommes gais». Cela indique, minimalement, que «t'es un homme homosexuel» est un des sens pouvant être compris dans «t'es gai». En fait, des jeunes mentionnent eux-mêmes qu'il y a incertitude sémantique. Parfois ils reçoivent l'insulte et ils ne savent pas si l'intention est de faire référence à une homosexualité présumée ou à autre chose (stupidité, faiblesse, efféminement, etc). Mais ils savent que la référence à l'homosexualité est tapie dans le potentiel sémantique de « t'es gai» et qu'il est possible de jouer avec elle.

De l'autre côté, le fort attachement de l'insulte à l'efféminement et à la faiblesse - aussi fort sinon plus que la stupidité - n'est pas étranger à l'homosexualité. Si les jeunes insistent sur un découpage nuancé où ils séparent les gais des efféminés, leurs représentations des hommes gais glissent souvent à leur insu vers l'efféminement (Bastien Charlebois, 2007). En d'autres mots, plusieurs d'entre eux annonceront d'office que les personnes efféminées ne sont pas toutes homosexuelles et inversement, mais en développant plus tard, ils ajouteront qu'ils peuvent reconnaître les personnes homosexuelles par une série d'indices rattachés à l'efféminement. D'autres vont aussi admettre se demander, dès qu'ils voient un garçon efféminé, s'il n'est pas homosexuel :

- «Il y a du monde, que je vois mettons, en train de marcher, puis ils ont des petites hanches et ils marchent comme des filles, tu sais.» (Olivier)

- «Tu fais le lien rapidement.» (Sandra)

- «Ouan, c'est ça.» (Olivier)

Par conséquent, il y a toujours un lien - au moins indirect - entre «t'es gai» et les hommes gais.

Bien que les garçons soient en moyenne les plus ardents défenseurs de l'insulte, des personnes - des filles de surcroît - qui ont des proches homosexuels peuvent aussi la minimaliser ou professer une ambivalence à son endroit. Ainsi certaines d'entre elles affirment que «c'est juste une expression» et qu'il n'y a pas lieu de s'en alarmer. Ou encore être incertaines quant à l'analyse à en faire :

«Mais il y a des personnes qui font des commentaires (...) comme « ah, espèce de tapette » (...) je le prends pas comme personnel, c'est juste un mot, il faut dire, puis je pense pas qu'ils traitaient la personne de gaie, que c'était péjoratif. Je pense que c'est juste plus une expression.» (Mélissa)

«Si je sais que pour eux c'est pas nécessairement relié à gai même si pour de vrai ça l'est relié, dans ma tête ils traitent pas quelqu'un de gai ou c'est pas méchant.» (Marianne)

5.2.2. Les garçons problématiques

Un des thèmes que les jeunes évoquent spontanément à travers les discussions sur l'homophobie, l'efféminement et l'homosexualité est celui de l'artificialité des comportements (efféminés) de certains garçons. Ils sont persuadés de l'existence d'un découpage : il y aurait les vrais et les faux efféminés, les vrais et les faux gais. Ils déplorent ce qu'ils considèrent être une mise en scène où les comportements sont affectés, loin de l'authenticité des «vrais garçons».

S'il existe des garçons qui ressemblent véritablement à des filles, qui sont «naturellement» efféminés, d'autres exagèrent. Ils vont prendre une voix efféminée alors qu'ils n'en avaient pas, ils vont adopter une gestuelle propre aux filles alors qu'avant, ils étaient «normaux». Dans cette optique, les vrais efféminés et les vrais gais sont plus rares que ce qu'il n'y paraît, confortant l'idée que certains établissements scolaires puissent n'avoir aucun gai.

La motivation de ces personnes serait simplement d'attirer l'attention sur eux. Ainsi, certaines personnes se diraient gaies ou affecteraient des comportements efféminés pour «se créer un style» ou pour «avoir l'air intéressant». Ils se «prennent pour d'autres» et ne seraient pas «eux-mêmes», c'est-à-dire un reflet de leur véritable nature profonde - qu'on suppose correspondant aux stéréotypes de ce qu'un «vrai homme» est. Cette association avec l'artifice et la volonté d'attirer de l'attention peut se concevoir même dans des scénarios extrêmes :

«Il y en a, pour avoir de l'attention, ils sont prêts à tout... il y en a qui sont prêts à vouloir se suicider pour avoir de l'attention, il y en a d'autres qui sont prêts à dire des conneries pour le faire.» (Ève)

Dans l'esprit des personnes qui déplorent ce qu'ils considèrent comme de la non-authenticité, il serait possible - sinon facile - de distinguer les «wanna be» des véritables gais et efféminés. On se sentirait ensuite en bon droit de ne pas être clément avec les premiers et de les traiter de gais (notez l'auto-correction pour répondre à un biais de désirabilité) :

«Quand on voit quelqu'un qui se prend pour quelqu'un d'autre, parce que ça paraît, je pense qu'on pourrait les traiter de gais. Ben pas on pourrait, mais ça se peut qu'il y ait du monde qui... »(Ève)

Nous avons exploré la variabilité du concept de «vraie» masculinité en soumettant à un groupe le cas de la mode des chandails roses qui, à l'été 2005, a été populaire parmi bon nombre de garçons hétérosexuels. Les jeunes n'y ont pas vu un signe d'artificialité du concept de «vrais» gars. On a affirmé que ce n'était pas un signe d'efféminement, «parce que c'était une mode». Ainsi professe-t-on l'existence de marqueurs vestimentaires féminins chez l'homme, mais on précise ensuite que c'est «l'attitude» du garçon qui détermine finalement s'il est efféminé ou non.

5.2.3. La valse(hésitation) vers l'ouverture

Dans la compréhension des attitudes à l'endroit des personnes lesbiennes et gaies - ou supposées telles - il importe d'être à l'affût des nuances et des tensions, ne serait-ce que par souci de précision. Tout l'héritage analytique d'autres formes de discrimination nous indique d'ailleurs qu'il y a une différence entre ce que les gens sont en réalité et ce qu'ils disent être. Dans un contexte sociohistorique où la possession de préjugés est de plus en plus décriée, il est attendu que la plupart des gens ne désirent pas être perçus comme étant fermés d'esprit. D'où les nombreux «je ne suis

pas raciste, mais...», «je ne suis pas sexiste, mais...» ou «je ne suis pas homophobe, mais...».

L'intention n'est pas de débusquer les «défauts d'ouverture» et de porter des jugements sur les personnes qui en posséderaient, mais plutôt de mieux comprendre d'où peuvent partir des personnes bien intentionnées qui désireraient être alliées, puis à quelle complexité elles pourraient faire face. Nous allons passer en revue certains types de valses-hésitations vers l'ouverture.

• Je n'ai rien contre, mais...

Dans ce type de valse-hésitation, on s'annonce d'abord ouvert, puis du même souffle, on émet un préjugé. Un exemple classique est : «C'est correct, tant qu'ils ne me font pas des avances». Pour en relever plus aisément l'incongruité, il suffit d'inverser la situation. Si les personnes homosexuelles disaient en premier lieu «je n'ai rien contre les hétérosexuels tant qu'ils ne me font pas des avances», ceci signifierait qu'elles auraient intériorisé une image négative de ces derniers.

• Ils ont le droit de s'aimer, mais...

On reconnaît aux lesbiennes et aux gais le droit de s'aimer, mais ceci ne s'accompagne pas d'une acceptation complète ou d'une valorisation égale de l'homosexualité. La différence d'avec la posture précédente, c'est que les préjugés ne sont pas annoncés immédiatement. Ils surgissent plus loin dans le discours.

• Je ne suis pas homophobe, mais... est-ce que je suis homophobe?

La personne craint être jugée si elle partage ses malaises à propos de l'homosexualité. Par contre, étant de bonne volonté, elle désire comprendre ce qu'ils signifient et finit par soumettre ouvertement la question «est-ce que ma réaction/mes paroles/mes gestes étaient homophobes?».

• D'accord, c'est un préjugé... mais quand même.

On admet qu'une réflexion donnée est un préjugé, mais on estime d'une certaine façon qu'elle s'applique quand même. Par exemple, par rapport à la croyance selon laquelle les gais «sauteraient» sur les hétéros ou les «agresseraient», on peut reconnaître que ce n'est pas vrai, mais considérer probable que cela arrive.

• Ça c'est correct, mais là par contre...

On souligne une ouverture d'esprit par rapport à certains aspects de la communauté gaie pour renchérir sur ce qu'on trouve déraisonnable chez elle. En d'autres termes, s'il y a problème, ce n'est pas parce qu'on possède des préjugés, mais bien parce que les gais exagèrent.

• Ça, je ne sais pas quoi en penser...

La différence entre cette affirmation et la précédente, c'est que la personne qui l'émet ne tente pas de bien paraître. Elle a déjà montré de l'ouverture sur d'autres sujets, mais s'avoue perplexe devant quelques points particuliers. Elle souhaiterait définir sa position en obtenant plus d'informations ou en recueillant les différents points de vue existants.

• Oui, mais d'abord c'est que...

Une personne présente une objection à quelconque aspect de la réalité gaie, mais elle est plus de convenance. Lorsqu'un interlocuteur ou une

interlocutrice relève l'invalidité de cette objection, la personne revient à la charge avec une autre objection qui est plus profonde. Par exemple, une personne qui désapprouve l'homoparentalité en arguant que les enfants seront jugés par leurs pairs s'ils n'ont pas de parents des deux sexes se fait répondre que les enfants de famille monoparentale ne sont pas jugés pour le fait de ne pas en avoir. Elle précise alors que la différence entre les deux situations est que la dernière n'est pas une honte. Ainsi, la raison la plus fondamentale à son objection n'est pas que les deux parents ne soient pas présents, c'est qu'il y a quelque chose de honteux à l'homosexualité. Il est probable, mais à vérifier, que la personne ait offert la première objection parce qu'elle semble plus présentable que la seconde, qui est le reflet d'un préjugé beaucoup plus marqué.

Évidemment, ces valses-hésitations ne sont pas les seules. Une consultation de la littérature sur les préjugés permettrait d'en dégager d'autres. Celles que nous avons listées sont tout de même intéressantes parce qu'elles donnent une idée des résistances qui peuvent s'offrir lors de tentatives de démystification à propos de l'homosexualité. Elles nous permettent de prendre conscience de la sensibilité et de la réticence que les gens peuvent avoir à l'idée que l'on considère qu'ils ont des préjugés, au-delà même de la délicatesse que revêt la thématique de l'homosexualité.

De façon plus générale, on peut aussi remarquer qu'individuellement, les jeunes estiment que certains de leurs préjugés sont justifiables. Particulièrement ceux qui sont rattachés aux comportements sexués. Si des jeunes peuvent s'affirmer ouverts par rapport aux personnes gaies et lesbiennes, ils peuvent néanmoins réserver des jugements très négatifs à l'endroit de ceux dont les comportements ne suivent pas les règles prescrites de ce qu'un homme et une femme «devraient» être – surtout quand il s'agit d'efféminement chez les garçons.

À cet égard, il y a persistance de la croyance selon laquelle il existe une nature d'homme et de femme. Il y a aussi une adhésion, chez nombre de jeunes, à cette définition, de sorte que les punitions qui sont infligées à ceux qui osent s'écarter des normes sexuées leur semblent légitimes. La réaction hautement défensive à l'endroit de l'insulte «t'es gai» - c'est en fait la plus défensive de toutes – démontre un attachement à son emploi. On résiste à sa critique et on tient à en maintenir l'usage (Bastien Charlebois, 2007).

5.3. Les dispositions à l'intervention

Maintenant que les repères sont établis, que les différentes façons dont les jeunes décrivent et définissent l'homophobie sont exposées, il est possible de passer au large volet de l'intervention. À travers cette section, nous entendons explorer les dispositions à l'intervention, c'est-à-dire le rôle que les jeunes s'attribuent lorsqu'ils sont témoins d'actes homophobes. Dans un premier temps, leur sensibilité sera examinée, puis dans un second, leurs habitudes d'intervention seront présentées.

Par sensibilité, nous entendons ce qu'ils ressentent lorsqu'ils sont témoins d'actes homophobes, puis à quel point des jeunes peuvent éprouver de l'empathie pour ceux qui sont victimisés. Encore une fois, ce ne sont pas des proportions que nous recherchons. Nous voulons plutôt savoir s'il est possible pour un jeune (hétérosexuel) de se solidariser de la situation des personnes qui sont victimes d'homophobie.

Les habitudes d'intervention, quant à elles, reflètent le degré de volonté de s'interposer ou la fréquence à laquelle on le fait. Ainsi, cer-

taines personnes peuvent-elles préférer ne pas intervenir du tout, alors que d'autres le feront à l'occasion – dans des circonstances précises – et que d'autres encore le feront presque en tout temps.

5.3.1. La sensibilité

Il est très ardu de saisir la sensibilité d'une personne à moins qu'elle l'appuie expressément lors de déclarations. Lorsque nous avons directement demandé aux jeunes comment ils se sentaient par rapport aux gestes homophobes qu'ils observaient, peu répondaient. C'est davantage à travers des commentaires fortuits qu'il a été possible de relever ici et là des dispositions émotives face à ce que subissent les lesbiennes et les gais ainsi que les personnes présumées telles.

Dans l'extrême théorique des positions négatives, personne n'a clamé devant le groupe prendre plaisir à victimiser des gais, des lesbiennes et des garçons efféminés, ou déclaré qu'ils méritent d'être ostracisés. Si des jeunes l'ont pensé, ils se sont tus. Certains ont laissé entendre, cependant, qu'ils emploient les insultes «t'es gai» pour «niaiser». D'autres ont manifesté leur indifférence en minimisant l'impact des insultes sur les personnes qui en sont la cible, au-delà même du cercle d'amis.

Toutefois, à travers des positions mitigées, des jeunes peuvent témoigner de la désapprobation pour d'autres gestes homophobes. Ainsi peut-on rabrouer l'efféminement d'un autre jeune mais rester incrédule devant le fait que des personnes s'opposent au mariage entre personnes de même sexe ou exprimer du désarroi devant le fait que des parents puissent rejeter leur enfant après que celui-ci ou celle-ci leur ait révélé son homosexualité.

À partir du moment où le jeune est proche de lesbiennes et de gaies, cependant, la désapprobation se transforme souvent en exaspération. On ressent de la colère et de la tristesse devant les préjugés et la fermeture d'esprit de beaucoup de jeunes. Blesser des gens qu'ils aiment revient à les blesser eux-mêmes :

«C'est des humains au même titre que n'importe qui ici, ou sur la Terre. Puis moi c'est ça qui me choque, c'est que c'est rendu comme une race, c'est rendu des gens qu'on observe, puis qu'on juge par rapport à qui ils aiment (...)» (Vivianne)

«Moi je trouve ça triste qu'il y a des gens que leur mentalité est pas capable d'être plus ouverte que ça. Ils restent dans leur petit monde de confort puis ils sortent pas en dehors de ce monde-là.» (Jasmine)

Les jeunes qui sont proches de personnes lesbiennes, gaies ou bisexuelles sont d'ailleurs plus enclins – mais non les seuls – à rapporter et condamner l'homophobie de certains professeurs. Leur frustration semble vive puisqu'ils sont conscients du rôle que jouent les professeurs auprès des élèves, de même que de l'autorité dont ils jouissent. Ils notent des carences sérieuses dans l'enseignement que ces profs dispensent sur l'homosexualité.

«Un prof, c'est eux qui font notre éducation, puis c'est eux qui font des commentaires. J'ai trouvé vraiment très moyen en classe, mais ils sont supposés nous apprendre des bonnes choses, faire notre éducation pour qu'on soit des meilleures personnes, puis c'est eux à qui on a dû faire un cours pour expliquer c'est quoi l'homosexualité.» (Karine)

«Mais je sais que je me rappelle quand, en 6e année, projet de..., on s'en allait en autobus puis on partait, on allait en autobus, on passait

par le quartier gai puis, le professeur en tant que tel était homophobe. Quand on a passé à côté, elle voulait pas qu'on regarde. Ben elle voulait qu'on regarde, elle voulait pas qu'on fixe les gens puis on a fermé toutes les fenêtres. Mais ce que je trouve stupide, c'est de faire nier l'évidence qu'y a ça puis de ne pas expliquer aux gens « Eux s'aiment, pis tout ça, puis tu sais c'est leur choix ». Mais en 6e année, ils m'ont fait couper ça genre «c'est des personnes à part». (Fabien)

Corollairement avec la désapprobation des actes homophobes, il y a l'expérience de l'empathie à l'égard de ce que les jeunes victimes peuvent ressentir. Des jeunes peuvent référer à des circonstances qui ont insufflé un certain éveil, tel que le fait d'avoir vu de près la souffrance qu'un gai rejeté éprouve : «c'était touchant pour moi puis sa famille de savoir que quelqu'un peut être aussi méchant avec une personne». Ces circonstances peuvent aussi être la réaction de colère de la victime à la suite de gestes homophobes qu'un jeune vient de poser :

«Puis quand il s'est fâché sur le coup, ça m'a vraiment marqué. (...) T'sais, on n'est vraiment pas dans sa peau là. On sait pas t'sais si j'avais un gros nez puis à chaque fois que quelqu'un me voyait, il fait « ouan, ton nez, il est pas pire ». Puis à chaque fois quelqu'un [dit]: « ouan ton nez est pas pire ». À la fin là, que je serais vraiment fâché. « Tu veux le voir mon nez?» (Fabien)

Dans cet exemple, le jeune participant prend non seulement conscience de la douleur infligée par son geste, mais il se rend également compte de la puissance de l'impact que crée la répétition constante, régulière, «banale» de l'insulte. Ce garçon n'est pas le seul à voir cet aspect «supplice-de-la-goutte» : «crier gai, peut-être que la personne va s'en foutre, mais après un nombre de temps, la personne peut te tomber sur les nerfs». Pour une personne qui est «vraiment gaie», on comprend de surcroît la crainte que peut insuffler en elle cette pratique : «C'est ça qui fait mal, à chaque fois qu'un gars dit tapette, plein d'insultes. Si t'es gai, tu te dis « si j'avouais, ils vont me traiter de tapette ». Si ces commentaires sont émis après quelques discours de justification de l'insulte, il est possible qu'un garçon s'y oppose dès le départ et affirme qu'il faille faire attention aux personnes à qui on le dit, «car on pourrait les offenser».

Les discussions sur l'homophobie ont également suscité quelques questionnements et de la curiosité sur ce que les gais et lesbiennes pouvaient ressentir devant les opinions négatives qu'on se fait d'eux. Il s'agit d'une autre manifestation d'empathie, ou du moins d'un premier pas, d'une volonté minimale d'aller vers l'autre.

5.3.2. Habitudes et volontés d'intervention

Les jeunes sont témoins d'homophobie dans leur vie quotidienne. Ce qu'ils en reconnaissent varie, de même que l'émotion que ceci suscite en eux. Certains ne semblent pas considérer que l'homophobie blesse – notamment sous la forme de l'insulte – tandis que d'autres en sont exaspérés. En raison de cette diversité des dispositions à l'empathie, nous pouvons supposer que la propension à s'interposer devant des gestes homophobes diffère sensiblement d'une personne à l'autre.

Bien que cette recherche tente de déterminer s'il est possible d'encourager des jeunes à devenir des alliés, il serait erroné de présumer que la solidarité ne s'exprime pas déjà sur le terrain. C'est toute la gamme des habitudes et des prédispositions à l'intervention qui est exposée ici, du refus de s'interposer à la pratique régulière de la solidarité. Si pratique et intention sont jumelées, c'est à défaut d'avoir pu demander des précisions

individuellement aux jeunes sur ce qu'ils font dans le concret versus ce qu'ils affirment qu'ils sont disposés à faire. Le langage qu'ils emploient à ce niveau est flou. En affirmant qu'ils «vont» poser tel ou tel geste, qu'ils «vont» affirmer telle ou telle chose, les jeunes peuvent dire qu'ils ont l'habitude d'agir ainsi, comme ils peuvent présenter leur disposition à le faire dans le futur.

Il s'agit d'une première exploration de l'action des jeunes. Le détail des approches qu'ils adoptent, quant à lui, sera exploré plus loin, après avoir examiné les obstables particuliers qu'ils relèvent à l'intervention.

• La non-intervention.

Sans dire qu'ils n'interviennent jamais, quelques jeunes laissent entendre qu'ils ne se sentent pas concernés. Ils peuvent être curieux de voir comment la scène va se dérouler. Ils peuvent aussi adhérer à la loi du plus fort, estimant qu'il est «normal» que des faibles soient des cibles. Dans cette optique, la solution à la victimisation est un changement d'attitude chez le faible, qui devrait répondre avec agressivité et refuser de se faire «piler sur les pieds».

«Des fois, tu veux juste laisser faire, puis on va voir si le gars qui est homosexuel s'il va faire quelque chose, s'il va se défendre. Mais c'est vraiment, c'est rien, tu vas juste voir s'il va se défendre contre le gars qui l'insulte, qui lui dit quelque chose. Mais c'est rare que le gars il va se défendre.» (Chris)

• L'intervention conditionnelle.

La plupart des jeunes rencontrés se rangent sous cette position. Ils se disent disposés à intervenir, mais uniquement sous certaintes conditions. Alternativement, ils ont bien des épisodes de solidarité à leur actif, mais ceux-ci sont modulés par les circonstances dans lesquelles ils se trouvaient.

Les jeunes qui adoptent cette posture ont vivement à l'esprit les rapports de force dans lesquels ils se situent. Ils opèrent un calcul risque/bénéfice avant de s'engager dans l'action. Parfois, l'énergie qu'ils auraient à investir serait trop grande en regard du peu d'impact qu'ils obtiendraient et des ennuis qu'ils s'attireraient. S'ils se sentent en position de faiblesse devant les victimisants, ils auront tendance à s'abstenir d'intervenir. Cette position de force et faiblesse, cependant, semble s'appuyer en bonne partie sur les lieux communs qu'ils partagent. Ainsi est-il mal considéré de se mêler des affaires des autres, ce qui est le cas si les insultes sont «légères». Cette règle ne tient plus cependant si les gestes posés sont «vraiment» violents - à moins, évidemment, qu'il y ait un degré élevé de dangerosité -, si ce sont des amis propres qui sont touchés ou si ce sont ces mêmes amis qui commettent des actes homophobes.

«Tu peux le prendre à certains niveaux mais, parce que des fois ça vaut pas la peine de crier sur quelqu'un pour genre juste un petit mot comme ça. Ça va pas aider la cause nécessairement. Perte de temps, selon moi.» (Mélissa)

«Quand tu le vois dans la face de la personne qui s'est fait insulter, si tu la vois comme « ah, peut-être qu'elle est sur le bord de pleurer ou ça l'a touchée ». Ça se voit quand même dans ses yeux ou sa face. (...) Si tu la vois brailler, là c'est sûr que tu vas faire « hey le con, pourquoi tu fais ça?» (Sandra)

Finalement, on peut intervenir moins parce que la discrimination homophobe n'interpelle pas autant que d'autres discriminations.

«Ouan, les deux sont pas bons, mais moi je réagis plus quand on est raciste qu'homophobe.» (Ève)

• L'intervention (quasi) systématique.

Une dernière posture, moins fréquente, est d'intervenir presque systématiquement lorsqu'on est témoin d'homophobie :

«Je me sens obligée de réagir à chaque fois, vraiment.» (Marianne)

«Dans un cours d'enseignement religieux où qu'il y avait beaucoup de religions mêlées ensemble, il y a un musulman à un moment donné qui a passé un commentaire comme quoi les homosexuels étaient juste bons à devenir coiffeurs ou stylistes. Là moi j'ai fait, moi je me sentais concernée, je pouvais pas ne rien dire là-dessus.» (Vivianne)

Cette intervention se fait plus souvent auprès des jeunes, mais il peut arriver également qu'elle se fasse auprès de personnes en position d'autorité, soit les professeurs. On se sent alors la responsabilité de corriger certaines de ses affirmations ou de combler les manques dans ce qui est une présentation inadéquate de l'homosexualité. Le jeune se trouve dans la position d'éduquer l'éducateur :

«Dans mon cours de FPS, l'infirmière est venue en classe pour parler d'homosexualité, mais elle expliquait rien aux jeunes. Les jeunes levaient leur main puis c'était tous des préjugés - c'est vraiment multiethnique à mon école. Il y avait plein de préjugés mais elle faisait juste, elle les écoutait pis comme « ok, c'est bon », puis elle passe à l'autre personne. Elle voulait même pas leur expliquer les bonnes choses. Tu sais moi, j'expliquais au monde parce qu'elle ne faisait pas sa job.» (Marianne)

Quelques personnes, cependant, expriment des bémols. Si le sentiment d'injustice les gagne facilement, si elles aimeraient intervenir à tout coup, elles s'abstiennent parfois de le faire si elles sentent qu'elles sont en situation périlleuse. En outre, une jeune affirme «s'être calmée» quelque peu dans son approche. Alors qu'elle réagissait vivement presque systématiquement, elle y va plus doucement aujourd'hui car elle aurait vu des personnes «se boucher» et adopter une attitude défensive face à ses interventions.

Une tendance marquée se distingue à travers le recensement de ces habitudes d'intervention. Les jeunes qui connaissent des personnes gaies et lesbiennes dans leur intimité (famille, amis proches) ont beaucoup moins de réserves que les autres à l'idée de s'interposer lorsqu'ils voient des signes d'homophobie. Ils rapportent par ailleurs d'eux-mêmes et avec passion des événements où ils sont intervenus. Ils ne mentionnent pas d'office, contrairement aux autres, les raisons pour lesquelles ils n'interviennent pas toujours. Cependant, ce ne sont pas tous les jeunes qui connaissent des proches qui interviennent vigoureusement. Quelques-uns ont également des craintes ou peuvent diminuer la gravité des gestes homophobes. À l'inverse, la nature de cette recherche ne permet pas de statuer que toute personne qui ne connaît pas de gais, de lesbiennes ou de bisexuel(le)s dans son entourage rapproché ne peut pas intervenir.

5.5. Les obstacles à l'intervention

De leur propre chef, beaucoup de jeunes vont partager les raisons pour lesquelles il serait difficile d'intervenir quand ils sont témoins d'actes homophobes. Plutôt que de les balayer du revers de la main en supposant qu'il s'agit de justifications pour l'inaction, il est plus judicieux de les

considérer sérieusement. Ce n'est qu'en tenant compte des craintes et des résistances qu'on réduira les chances de se heurter de plein fouet sur ces écueils si nous encourageons éventuellement la mise en place de réseaux d'alliés dans la grande région de Montréal.

Peu importe la nature des obstacles à l'intervention – c'est-à-dire qu'ils habitent l'individu même ou qu'ils se trouvent dans son environnement – ils sont tous relevés. Nombre d'entre eux ont été systématiquement relevés à travers toutes les rencontres, d'où leur importance.

• La possession de malaises à l'endroit de l'homosexualité.

Même bien intentionnée, une personne peut éprouver des malaises persistants à l'endroit de l'homosexualité, ne serait-ce que sur certains aspects particuliers. Or, il n'est pas évident de défendre ce avec quoi on est soi-même inconfortable. On peut en ressentir moins la motivation. À un autre degré, on peut avoir l'impression que certains préjugés sont injustifiés sans savoir quoi y répondre. Là encore, il est ardu de trouver des arguments pour contrer des préjugés dont la pertinence semble évidente. Par exemple, une personne peut estimer qu'il est important de reconnaître aux lesbiennes et aux gais la possibilité de vivre des relations amoureuses, mais demeurer inconfortable à l'idée qu'elles et ils se créent des espaces propres. Cette personne ne saura pas quoi répondre aux gens qui reprochent la chose qui la rend inconfortable.

• L'incertitude à propos de la nature homophobe du geste.

Comme nous l'avons vu dans la section précédente sur les trous de compréhension de l'homophobie, des jeunes peuvent être incertains de la nature homophobe de certains gestes. Ceci est particulièrement vrai de l'insulte «t'es gai», qui recouvre plusieurs sens. Ils éprouvent de la difficulté à déterminer les motivations de son emploi et préfèrent s'abstenir de toute intervention s'ils ne connaissent pas «l'ensemble du contexte». Il ne pourrait s'agir «que de niaiseries entre amis», auquel cas ils seraient vus par toutes les parties présentes comme des perturbateurs «qui ne se mêlent pas de leurs affaires», s'ils en venaient à s'immiscer.

Ce pourrait aussi être une situation dans laquelle un des deux protagonistes serait «justifié» de vouloir blesser l'autre en utilisant l'insulte, notamment s'il a été victime de celui-ci. Dans cette logique, les moyens sont justifiés par le fait qu'on ait préalablement subi les attaques de quelqu'un. Dans l'exemple suivant, une jeune fait un parallèle avec les insultes racistes. Son raisonnement, cependant, n'est pas accepté par une autre participante :

- «Mettons Julie, elle arrête pas d'insulter Véro depuis tout à l'heure, puis moi j'arrive quand Véro insulte Julie une fois puis c'était raciste puis je la défends; mais quand je commence à être contre elle, je suis dans la mauvaise position parce qu'elle est pas dans le tort nécessairement parce que c'est elle qui l'a provoquée.» (Sandra)

- «Mais c'est pas parce qu'on te provoque non plus que t'as le droit d'insulter, d'être raciste.» (Olivier)

• La crainte d'être happés dans des conflits et d'être également la cible de violences.

Dans la continuité de la crainte précédente se trouve celle de déranger une innocente scène de camaraderie, un conflit interne entre amis ou un conflit externe, puis de s'attirer les foudres des personnes impliquées. Ceci se présente de diverses façons :

Dans les innocentes scènes de camaraderie ou même dans les contextes de conflits internes, ce sont tous les amis impliqués qui vont désapprouver la personne qui vient d'intervenir.

«C'est parce souvent, c'est justement entre amis qu'ils vont dire « t'es gai », pis tout là. Ça fait que si t'interviens en quelque part où ce que (...) ils vont juste se niaiser, ils vont plus comme te regarder croche pis faire « c'est quoi ton problème? » (...) C'est juste comme il faut que tu saches te mêler de tes affaires au bon moment.(Valérie)

Dans les cas de conflits externes, c'est-à-dire entre personnes qui ne partagent pas le même groupe d'amis, le ou les victimisants vont rabrouer la personne qui s'immisce, mais ce peut être aussi le cas des personnes victimisées. Ces dernières peuvent souhaiter se débrouiller elles-mêmes, l'acceptation de toute aide provenant d'un tiers parti étant perçue comme un signe de faiblesse.

Il existe une règle très puissante de non-interférence dans les «conflits d'autrui» qui se drape du principe de protection de la vie et des affaires privées. Cette règle est si porteuse et intériorisée qu'elle freine des gens à l'intervention. L'enfreindre fait courir le risque de créer des sources (additionnelles) de tension, de subir des répercussions, d'être à son tour ciblé et victime de harcèlement moral et physique ou d'élever le niveau du conflit. On peut craindre d'être isolé contre un nombre trop grand d'adversaires. Car même si au moment où on s'interpose, il n'y a qu'un seul victimisant, il est fort probable qu'il puisse rappliquer avec son réseau d'amis. On peut en somme être d'avis que pour ce que coûterait une intervention dans ces contextes, le jeu n'en vaut pas la chandelle : les victimisants ne deviendraient pas plus sensibilisés et ignoreraient la critique en traitant la personne qui intervient d'imbécile.

«Puis tu veux juste pas intervenir parce que si tu interviens avec leur conversation ou leur insulte, (...) il va te dire des mauvais mots à toi aussi, puis ça va jamais finir puis ça vire tout le temps en fight pis ça va être dangereux.» (Chris)

« Mais comme tu peux intervenir si tu veux, mais peut-être qu'après ça, c'est toi qu'ils vont commencer à insulter, vu que tu as aidé l'autre qui se faisait insulter, mais j'avoue que ça serait mieux aussi de ne pas intervenir puis de pas se mêler des affaires des autres. » (Julie)

La seule exception à cette règle de la non-intervention est lorsque que les personnes visées sont des amis. On semble comprendre qu'elles appartiennent à la «sphère du privé» et on se sent en plein droit de se solidariser avec elles.

• La crainte d'hériter du stigmate de la personne qu'on protège.

Une autre crainte répandue - particulièrement chez les garçons - est celle d'être identifié comme gai si on intervient. Ceci suit une supposition selon laquelle les seules personnes qui peuvent se solidariser avec des gais sont des gais eux-mêmes, s'appuyant à son tour sur une croyance profonde selon laquelle les alliances ne se tissent normalement qu'entre personnes qui se ressemblent. Qui plus est, plus une personne est convaincue que l'homosexualité est répréhensible, plus elle considérera qu'il est incompréhensible que des personnes «normales» (hétérosexuelles) se montrent solidaires des lesbiennes et des gais. Se retrouver avec une étiquette de gai, pour une personne qui la considère comme un profond stigmate, est donc peu enviable et à éviter à tout prix. Ayant intériorié eux-mêmes les préjugés homophobes, ils considèreraient les critiques qu'on leur adresserait comme puissantes et dangereuses.

Ce ne sont pas tous les jeunes garçons, toutefois, qui sont effrayés par l'éventualité d'être considérés ou traités d'homosexuels. Ils savent qu'ils sont hétérosexuels et l'homosexualité n'est pas (si) catastrophique à leurs yeux. D'autres connaissent de plus des proches gais, de sorte qu'il n'ont pas intériorisé de vision négative de l'homosexualité et qu'ils ne se sentent pas diminués par cette étiquette. Ils sauront par ailleurs quoi répondre aux arguments des victimisants.

•Le manque d'arguments porteurs et de stratégies efficaces.

Pour certaines personnes, ce n'est pas la sensibilité qui fait défaut, mais plutôt les arguments ou l'approche stratégique adéquate pour arriver à ouvrir l'esprit de personnes homophobes. C'est le cas, entre autres, quand elles ne connaissent pas bien une personne et qu'elles ne savent pas comment l'aborder pour réduire les réactions défensives. Dans un autre cas de figure, elles peuvent sentir que leurs arguments ne sont pas valables parce qu'elles ne peuvent s'appuyer sur des exemples concrets tirés d'un contact étroit avec des gais et des lesbiennes - qui leur fait évidemment défaut.

«Si t'es mal informé, vaut mieux pas réagir.» (Sandra)

• La crainte d'engager des actions en vain.

La différence avec la crainte précédente en est une de degré. Dans celle-là, on rend compte de la difficulté de trouver les arguments et la méthode permettant d'ouvrir l'esprit d'une personne au sujet de l'homosexualité. Dans celle-ci, on a tout simplement l'impression qu'il s'agit d'une entreprise impossible et vaine. Certaines personnes seraient imperméables à l'intervention. Elles seraient bornées et ne voudraient pas écouter :

«Il y en a qui sont bornés, peu importe ce que tu vas leur dire, ça va rien changer.» (Vivianne)

« À un moment donné, le prof était pas là, puis là il y a un gars dans la classe c'est un peu comme le rejet; il se fait déranger par les autres gars (...) [le leader] commence à le traiter de fif, de tapette. Là, au gars qui l'a traité de ça, j'ai demandé « est-ce que tu sais ce que ça veut dire fifi, tapette, tout ça? ». Il m'a dit « non, je le sais pas mais je le dis pareil ». (...) Là j'ai expliqué tout ça, c'est quoi un fif, une tapette, mais il a continué pareil puis tout ça.» (David)

• La crainte de l'autorité de personnes homophobes.

Pour les jeunes particulièrement sensibilisés aux réalités homosexuelles, les préjugés des professeurs semblent plus interpellants. Si certains interviennent auprès de cette figure d'autorité, ce n'est pas toujours facile car celle-ci dispose de pouvoirs que ne possède pas le jeune. Certains préféreront s'abstenir pour cette même raison.

Toutes ces craintes ont ceci en commun qu'elles expriment différentes formes de résistance au changement individuel et social. Un ordre établi est bousculé par des interventions qui dénonceraient la discrimination que subissent les personnes homosexuelles et/ou l'infériorisation de l'homosexualité. Toute la force d'inertie des préjugés existants est déjà un frein à l'ouverture, car ils agissent comme des points aveugles. Pris comme des faits - des évidences, dans plusieurs cas - et non comme des idées fausses, on ne voit pas en quoi ils sont problématiques et causent du tort. De surcroît, une personne qui est convaincue de la nature inférieure de l'homosexualité et de la validité du stigmate qui lui est associé s'appliquera à ne pas être identifiée comme gaie, ce qui suppose de s'éloigner de l'homosexualité et de réduire les chances d'être exposé à

une vision qui remettrait en question ses propres croyances.

Les racines de l'homophobie sont profondes. Si des jeunes s'opposent avec vigueur aux violences «frappantes», beaucoup demeurent très attachés aux règles et aux standards sexistes de «masculinité/force» et de «féminité/faiblesse» qui les nourissent. Par conséquent, il est difficile pour eux de voir comment l'insulte, même sous des voies indirectes, est homophobe.

Certaines des craintes exposées indiquent que l'homophobie n'est pas que le fruit d'une simple ignorance pouvant être «guérie» par le partage d'informations justes et des tentatives de sensibilisation. Beaucoup de jeunes (de gens) sont attachés à leurs préjugés et résistent à ce qui pourrait les invalider. Ils résistent à abandonner les avantages que leur procure un sentiment de supériorité sur les personnes homosexuelles

- et sur les femmes, pour ce qui est des garçons
(Bastien Charlebois, 2007).

Les jeux de pouvoir sont très prégnants à l'adolescence. Les jeunes ne peuvent en faire abstraction et se moquer d'eux en intervenant sans réserve dans toute situation homophobe. Ils demeurent vulnérables au jugement des autres, si ce n'est au harcèlement qu'ils peuvent encourir. Qui plus est, les règles de l'interaction entre les adolescents protègent insidieusement les actes abusifs sous l'écran du respect des «affaires privées»[71]. Cet argument est si puissant (intériorisé) que beaucoup de jeunes ne voient pas comment le contrer ni n'envisagent la possibilité de le faire.

Ces jeux de pouvoir, s'ils se déploient principalement dans le monde des jeunes, ne s'opèrent pas en vase clos. Les jeunes évoluent également dans celui des adultes et en sont empreints. D'où l'exposition à certains discours plutôt qu'à d'autres, à certaines théories vulgarisées de l'homosexualité plutôt qu'à d'autres. Le sentiment qu'un grand nombre de personnes partage ses positions facilite les initiatives de sensibilisation. L'inverse est vrai. La plus grande facilité que des personnes éprouvent à intervenir quand il est question de racisme serait indicatrice du plus grand degré de support institutionnel et social à son éradication - avec des limites, évidemment, puisqu'encore une fois, bien des gens sous-estiment son étendue. Comme l'homophobie et le sexisme, ils en voient les pointes flagrantes et ne sont pas conscients de ses dimensions structurelles.

5.6. Les approches et les arguments d'intervention

En dépit des obstacles nommés par les jeunes, l'intervention est possible. Du moins, certains d'entre eux réagissent-ils lorsqu'ils sont témoins d'homophobie. Conscients de la portée d'un geste ou d'une parole homophobe et sensibles à ses effets, ils se mettent en action. Ils ont adopté des approches particulières, de même que développé - ou fait leurs - une série d'arguments et de stratégies.

Les approches sont à prendre au sens littéral. Avant d'explorer ce que les jeunes disent, il importe de savoir à qui ils s'adressent quand ils interviennent. Peut-être parlent-ils davantage aux victimisés. Ou peut-être abordent-ils directement les victimisants. À moins qu'ils ne se dirigent plutôt vers un tiers parti. Une fois à proximité de la personne, engagent-ils alors le corps ou la parole? Une fois ce préalable établi, les stratégies discursives et les arguments utilisés dans les démarches de sensibilisation pourront être enfin examinés. Ils seront regroupés de façon conceptuelle puis analysés.

71 *En fait, cette règle n'est pas propre au monde adolescent. Elle semble y être plus couramment appliquée. Dans les situations d'abus pratiqués en public, les tentatives d'intervention par des étrangers seront souvent accueillies d'abord par un «mêle-toi de tes affaires».*

5.6.1. Approches

La lecture des sections précédentes donne déjà un avant-goût des divers types d'approches employés. Elles sont explorées dans leurs grandes lignes ici, car on ne peut établir la fréquence respective de leur utilisation[72]. Elles donnent du moins une idée de qui sont les principales personnes touchées pendant les interventions.

L'intervention n'est pas toujours le fruit d'une démarche mûrie et calculée. Elle est souvent spontanée, comme elle est parfois réservée pour le «moment propice». Il y a un calcul des risques qui semble constant, en regard des dynamiques de pouvoir dans lesquelles les jeunes évoluent. Ainsi, un jeune peut préférer se tenir à distance, ne rien dire à personne, mais «regarder croche» la personne victimisante. D'autres envoient ce signe non-verbal, mais partagent également un commentaire désapprobateur avec un ou une ami-e qui regarde aussi la scène. Ils travaillent ainsi indirectement à l'accroissement d'un consensus autour de la condamnation de gestes homophobes.

Suivant la crainte du conflit, certains jeunes évitent de s'adresser aux bourreaux. Bien qu'ils désapprouvent leurs gestes, il sont plus confortables avec l'idée d'aller vers la victime une fois le harcèlement terminé et le victimisant hors de vue afin de lui demander comment elle va puis lui montrer leur solidarité.

« Ben je pense qu'il faut peut-être pas nécessairement intervenir auprès de la personne qui est en train d'insulter mais peut-être juste voir comme, tout dépendant comment la personne se fait traiter, réagit. T'sais, si mettons elle réagit vraiment mal, elle a vraiment l'air blessée, peut-être juste aller la voir lui demander si ça va ou quoi que ce soit là. Peut-être pas nécessairement réagir devant la personne qui l'a insulté parce que ça peut nous attirer des problèmes à nous aussi. Dans le fond, ça sert pas vraiment à rien (sic), parce que ça attire des problèmes à nous aussi, ça va juste faire comme, justement, des problèmes. » (Danny)

Même si elles ne s'adressent pas au responsable des malheurs de la victime, les personnes qui empruntent cette approche se réconfortent avec l'idée qu'au moins, *«ça fait une personne de moins sur la Terre pour niaiser»*.

Quelques-uns, par contre, ont suffisamment de courage et/ou de ressources pour s'adresser au bourreau. Ils l'interpellent directement pendant que l'acte homophobe se déroule sous leurs yeux – ou immédiatement après. Alternativement, ils peuvent le prendre à part et manifester leur désapprobation à un moment ultérieur, qu'ils estiment plus propice. Peut-être sentent-ils qu'il sera plus réceptif à leur critique que s'ils le confrontent immédiatement sur le fait.

Une approche alternative consiste aussi à demander à une personne qui dispose de plus de statut que le victimisant de s'interposer en faveur de la victime. Par exemple, on s'adresse au capitaine de l'équipe de hockey de l'école afin qu'il protège un jeune ouvertement gai victime d'homophobie. Ce dernier s'adresse ensuite individuellement à d'autres garçons pour leur signifier qu'ils auront affaire à lui s'ils continuent à le harceler. «Puis une fois qu'il a dit, vous êtes wack de rire de lui, il n'y a plus un gars qui s'est attaqué à lui». S'il s'agit bien d'une expérience vécue par un des participants à la recherche, il est difficile de savoir si une telle approche est occasionnelle ou rare.

À noter, se plaindre à la direction ou à un professionnel de l'enseignement n'a jamais été mentionné. La seule exception est un cas d'homophobie pratiquée par un professeur.

72 Ceci devrait être exploré dans une recherche quantitative.

Dans le cas de gestes homophobes posés par des amis, il semble beaucoup plus facile, pour les jeunes, de signifier leur désapprobation ou de tenter de démystifier l'homosexualité. Ils n'ont pas la même réserve que lorsque les acteurs de la scène homophobe sont des «inconnus» ou des personnes qui ne font pas partie de leur cercle intime. Les amis appartiennent à «l'espace privé» et il est aisé de déterminer la nature homophobe ou non de leurs intentions.

5.6.2. Arguments et stratégies

Les jeunes se servent d'une variété d'arguments pour dénoncer des gestes et des paroles homophones, certains revenant plus souvent que les autres. La popularité d'arguments reflète une adhésion plus générale et marquée aux prémisses qui les supportent. Sous certains des arguments et stratégies listées, quelques précisions seront apportées. Étant donné la nature de la recherche, il n'est pas possible de déterminer, pour chacun d'entre eux, la fréquence de leur utilisation selon le profil de la personne qui intervient.

• Appeler à la non-ingérence dans la vie personnelle et privée.

Il s'agit d'un argument qui jouit d'une grande faveur auprès des jeunes rencontrés. Il s'appuie sur un principe, largement partagé au sein de notre société, selon lequel il est bon de «vivre et laisser vivre». Inclus dans le «vivre» se trouve le droit à la liberté puis dans le «laisser-vivre», celui à la protection de la vie privée. Comme on possède tous - en principe - ce droit à la liberté, il est considéré malvenu de s'opposer à celui des autres.

Assurer ce droit se fait par le recours à diverses variations du thème «ce n'est pas de tes affaires».

«Si c'est quelqu'un que je connais, en général, je vais lui dire que c'est pas de ses affaires ou qu'elle a pas d'affaire à rien dire. Dans le fond, ça la concerne pas. Tout dépendant ce qu'elle fait, si admettons elle pose un geste violent, je vais vraiment, comme, « dégage, c'est pas de tes affaires » ou quoi que ce soit du genre.» (Véronique)

Ironiquement, on emploie exactement le même argument que celui que vont utiliser les victimisants lorsqu'ils harcèlent quelqu'un. Il y a une lutte pour ce qu'on considère légitime d'être protégé : le fait de pouvoir régler un conflit entre protagonistes (en réalité, la liberté de commettre impunément des actes homophobes) ou la liberté d'être lesbienne ou gai sans se faire importuner.

• Affirmer le droit à l'épanouissement personnel et à l'amour.

Dans la continuité du précédent, celui-ci affirme précisément le droit à l'amour, qu'il se présente sous les traits d'une personne du même sexe ou de l'autre sexe. On peut aussi affirmer le droit d'établir une relation institutionnalisée avec un partenaire de même sexe. Il est inconcevable, vu la valeur que revêtent l'amour et de la sexualité dans la société, de refuser la possibilité de les vivre à des êtres humains, fussent-ils homosexuels. Les sentiments des personnes homosexuelles sont d'emblée reconnus dans cet argument.

• Affirmer l'humanité commune des gais et des hétéros.

Cet argument s'appuie sur la prémisse selon laquelle il est injuste de discriminer des personnes qui peuvent prétendre au statut d'humain, dont un des barêmes est l'hétérosexualité. Bien que ceux qui recourent à cet argument peuvent estimer qu'il n'y a pas lieu d'opérer de distinction entre (véritables) humains et (in)humains, la structure de l'argument laisse

entendre qu'ils savent intuitivement que cette opération est effectuée par bon nombre de personnes au sein de notre société[73]. Si les gais et les lesbiennes étaient considérés comme des êtres humains par tous, dès le départ, il n'y aurait pas d'utilité à cet argument.

De façon plus diluée, on peut souligner la similarité avec les personnes hétérosexuelles, car l'intelligibilité des sentiments (ce sont les mêmes) et la possibilité de vivre selon les mêmes règles annoncent une compatibilité entre les deux groupes.

«Moi je pense que les gais sont comme tout le monde mais c'est comme les personnes qui sont pas gaies, ils se marient avec, ils se marient entre eux. Mais c'est comme les gais ils sont comme nous, des êtres humains, puis, eux aussi ils ont le droit.» (Chris)

• Affirmer que le mythe de l'homosexuel prédateur n'est pas valide.

On contre un préjugé dont on connaît la popularité en annonçant simplement l'information qu'on juge correcte :

«C'est pas parce que la personne elle aime le même sexe que lui, ben que toi mettons là ben, elle va pas t'attaquer pour autant là.» (Jasmine)

On peut offrir des précisions qui renvoient à la commune humanité. Les gais et les lesbiennes ne sont pas attirées par tout le monde et ont des goûts spécifiques, comme les hétéros. Les gais et les lesbiennes n'agressent pas les personnes pour lesquelles ils et elles ont un intérêt, comme les hétéros. Si l'affirmation a du sens quand on regarde les hétéros, on peut extrapoler et l'appliquer aux homosexuels.

Il n'est pas impossible - c'est à vérifier - que les jeunes qui emploient cet argument se réfèrent à leur expérience personnelle et leur connaissance des réalités gaies.

• Affirmer que le mythe de l'homosexualité contagieuse n'est pas valide.

Certains jeunes qui emploient cet argument se réfèrent à leur expérience personnelle et leur connaissance des réalités gaies. Par exemple, un enfant de parent gai peut se baser sur sa propre réalité pour déclarer que la proximité avec une personne homosexuelle n'entraîne pas l'acquisition de son orientation sexuelle.

• Affirmer que les homosexuels ne sont pas tous des efféminés.

L'emploi de cet argument peut servir deux choses. Il peut être un apport factuel, dans la mesure où effectivement les homosexuels ne sont pas tous des efféminés. Il peut également servir à dorer le blason de l'homosexualité en désavouant l'efféminement. En d'autres termes, étant donné qu'on considère valide la critique de l'efféminement, on s'efforce d'en dissocier l'homosexualité qu'on estime, elle, légitime. On est alors prêt à opérer une distinction entre «bons gais» et «mauvais gais». Il est difficile de déterminer les buts dans lesquels les jeunes qui ont été rencontrés utilisent cet argument.

• Affirmer que l'homosexualité n'est pas un choix.

Ici, l'emploi de cet argument peut viser trois buts différents. Il peut être un apport factuel, dans la mesure où effectivement les homosexuels ne choisissent pas de tomber en amour et d'être sexuellement attirés par des personnes du même sexe. Il peut aussi être une façon de faire valoir que pas plus que l'hétérosexualité, l'homosexualité n'est un choix.

73 *Un des modes opératoires de la discrimination est la contestation du statut d'humain d'un groupe social. Parmi les exemples les plus notoires, les Amérindiens (ont-ils une âme?), les femmes (ont-elles une âme?/sont-elles une propriété?), les Noirs (sont-ils une propriété?), les Juifs (sont-ils des non-humains?), etc.*

Finalement, il peut être une forme d'appel à la pitié. On ne saurait condamner une personne pour un tort dont elle n'est pas responsable. On persiste à considérer l'homosexualité comme répréhensible, mais on estime injuste de les persécuter pour une situation qu'ils n'auraient pas choisie.

«C'est mieux accepté quand c'est né de même, je pense. Parce qu'un choix, c'est toi qui fait le choix. Comme là, pourquoi t'es pas hétéro? Si c'est un choix t'arriverais «pourquoi t'es con, pourquoi tu fais ça? Pourquoi tu deviens pas hétéro?». Tandis que si tu l'es, t'as pas à être jugé.» (Ève)

• Faire valoir le droit à des espaces propres.

Devant les critiques adressées aux espaces que se créent les lesbiennes et les gais «pourquoi ne s'intègrent-ils pas alors que c'est ce qu'ils demandent?» et «pourquoi se créent-ils des lieux et des événements alors que nous n'en créons pas?», des jeunes répondent que ces personnes ne sont pas bien accueillies dans les espaces hétérosexuels et qu'il est légitime qu'elles veuillent s'en créer où elles se sentiront totalement confortables et respectées.

• Faire valoir le droit à une visibilité proportionnelle.

Cet argument répond aux impressions d'envahissement de l'univers hétérosexuel par les quelques incursions de visibilité gaie. Il fait valoir qu'il est légitime que les homosexuels jouissent d'une visibilité publique à la hauteur de leur présence proportionnelle dans la société.

• Dénoncer les jugements non fondés.

Il est communément entendu qu'il est injuste de juger une réalité qu'on ne connaît pas - ou mal. Bien que des personnes puissent s'estimer - à tort - suffisamment informées et être satisfaites de leurs opinions, elles résistent mal au discours de personnes qui sont plus près des réalités homosexuelles et qui leur font réaliser leur ignorance. La prémisse sous-jacente est que la proximité relationnelle avec des personnes appartenant au groupe visé (des gais et des lesbiennes) est nécessaire avant de pouvoir affirmer connaître leur réalité. Ce n'est que dans ces circonstances qu'on peut affirmer savoir de quoi on parle[74].

«Les gars (...) si ils disent un commentaire homophobe, je demande une première question, souvent c'est «Est-ce que tu connais quelqu'un de gai?», «Non.», «Alors comment tu sais?», «T'as vu à la télé...» (...) je peux comprendre en même temps que c'est ça que tu as comme exemple, mais ouvre tes yeux, il n'y a pas juste ça.» (Alexandra)

• Appeler à l'empathie.

Aux yeux de plusieurs personnes, du moins à des degrés divers, il n'est pas raisonnable de causer du tort à d'autres. En utilisant cet argument, on tente de toucher la sensibilité de l'interlocuteur ou même de lui suggérer de se mettre à la place de la victime. En s'appuyant cette fois sur le principe du «ne fais pas aux autres ce que tu n'aimerais pas qu'on te fasse», on cherche à gagner la compréhension et l'empathie de l'autre, qui se refusera dorénavant de faire à des gais ce qu'il n'aimerait pas subir lui-même.

• Souligner l'injustice de s'en prendre à une personne qui ne nous a pas fait de mal.

Si les personnes victimisant les gais et les lesbiennes imaginent souvent

74 *Ironiquement, cette prémisse est parfois utilisée pour conforter des préjugés, sous les formes «j'ai un ami gai, mais...» ou encore «mon ami gai considère aussi que ceci est mal/répréhensible».*

ces derniers comme menaçants, dangereux et néfastes (ils minent la société, la famille, les valeurs; ils sont prédateurs et susceptibles de m'agresser), celles qui dénoncent l'homophobie renvoient à l'interaction immédiate et soulignent que la victime n'a - à toute fin pratique - rien fait.

• Souligner l'incongruité de blâmer alors qu'on possède soi-même des torts.

On ne cherche pas tant à valoriser l'homosexualité aux yeux d'une personne, mais plutôt à faire valoir qu'elle n'est pas en position de juger *« car elle est tout aussi fautive ».* Cet argument peut être employé quand les convictions religieuses qu'on possède nous amènent à condamner l'homosexualité, mais également le fait de «jetter une pierre alors qu'on a soi-même péché».

«Même si quelqu'un qui suit la religion, la religion dit des fois elle dit des choses mais comme tu les suis pas à 100%, comme ne pas mentir, ne parle pas des choses mauvais (sic), mais tu ne les suis pas à 100% alors pourquoi tu dis qu'il y a des gais qui ne peuvent pas se marier?» (Danny)

• Questionner l'incongruité des enseignements religieux.

Il serait possible de découper cet argument - ou cette stratégie - en plusieurs volets. Est retenu ici le seul argument critique de la religion ayant été avancé par un jeune.

«(...) puis il parlait Dieu, il dit «ah! Dieu a créé les hommes puis les femmes pour qu'ils procréent ensemble, na na na». J'ai fait «ok ben si ton Dieu existe vraiment, crisse, pourquoi il en a créé des homosexuels?!» (Vivianne)

• Exiger le silence.

Il est difficile d'établir les prémisses et objectifs de cet argument. Veut-on intimer l'autre au silence en affichant son désaccord avec force et conviction - laissant entendre que la désobéissance entraînerait du conflit? Veut-on faire appel à une prémisse selon laquelle des personnes qui ne possèdent pas la même idée sur un sujet n'ont pas à échanger dessus? Le contexte dans lequel était avancé cet argument n'était pas suffisamment riche pour en déterminer les motivations et les sens.

«Mais si la personne passe un commentaire, je vais juste dire « check, moi je pense pas la même chose, garde tes commentaires pour toi». (Valérie)

• Faire allusion à un consensus désapprobateur.

Cette argument contient deux composantes. Tout d'abord, l'importance de respecter la paix sociale «ne pas déranger les autres»; ensuite, qu'un consensus désapprobateur existe autour du fait que l'acte homophobe est dérangeant. Si les personnes témoins n'ont pas été consultées sur ce qu'elles pensent réellement de l'acte et de sa nature dérangeante, il est probable que la personne qui intervient se risque à l'évoquer en reconnaissant la valeur de l'appel à la popularité[75]. Si plusieurs personnes sont du même avis que soi, il est plus facile de faire passer un propos comme valide que si on semble être le seul à le penser.

«Non mais si t'arrives, quelqu'un est après se faire traiter de gai, t'arrives, tu dis « ah! peut-être parce que c'est toi qui est gai », toi aussi tu vas te faire niaiser. (...) Mais si t'arrives pis tu fais « regarde c'est parce que tu déranges tout le monde en faisant ça, puis c'est stupide de ta part là. Regarde, il t'a rien fait, là». (Sandra)

75 *L'appel à la popularité, ou* ad populum, *est un sophisme. On affirme valide une proposition parce qu'elle est appuyée par un grand nombre de personnes.*

• Demander (la faveur) de s'abstenir de l'insulte devant soi.

Adressée aux membres de son cercle d'amis, cette demande souligne le mal qu'elle cause chez soi. Comme il est entendu que les amis ne devraient pas se faire du mal, cette requête est perçu comme plausible.

«(...) ça arrive souvent que je dise : « est-ce que tu peux utiliser une autre expression, ça me gêne. Je sais t'es pas raciste ou homophobe, peu importe », c'est arrivé aussi, peut-être de mémoire. Je sais que c'est pas comme méchant directement mais je lui conseille de pas le dire surtout devant moi parce que moi, ça m'embête vraiment, vraiment. Je pense que c'est le mieux que je puisse faire en même temps. C'est pas tout le monde qui est prêt à m'écouter non plus.» (Marianne)

Dans l'exemple cité ci-haut, la demande se double d'attentions «je sais que t'es pas raciste ou homophobe» afin de réduire la possibilité qu'elle soit perçue comme une accusation et d'éviter les réactions défensives qu'elle susciterait.

• Souligner le caractère non admirable de l'homophobie.

Il n'y a pas de gain à faire d'être homophobe, ni est-ce particulièrement reluisant. On peut émettre le commentaire à un niveau plus général, comme on peut confronter la personne à ce en quoi consiste «être une meilleure personne» et ce en quoi l'homophobie pourrait bien y contribuer réellement. On peut également, encore une fois, faire appel à l'assentiment populaire.

«J'essaie de faire comprendre que t'es pas une meilleure personne, une personne plus intéressante, une personne plus cool, plus intéressante ou n'importe quoi parce que tu traites les gens de gais, pis tout; ça se fait lentement, comme tu dis aux gens « regarde, c'est pas cool de dire ça, tu comprends, t'es pas plus viril, t'es pas plus thug, tu comprends?» puis je pense que plus t'insistes, plus ça leur rentre dans la tête. Mais c'est long, c'est difficile.» (Alexandra)

• Être affirmatif et se présenter en position de force.

Il ne s'agit pas tant d'un argument que d'une stratégie. Les personnes qui interviennent pour dénoncer l'homophobie se trouvent souvent en position défensive. Ce peut être dans le ton et l'attitude qui trahissent une faiblesse de conviction. Et ce peut aussi être dans le sentiment de devoir appuyer ses dires. Cette position défensive se notera chez la personne qui acceptera subrepticement la responsabilité d'étayer ses positions et de souligner en quoi les idées de l'autre sont fausses. En comparaison, l'autre personne, intimement convaincue que ses positions sont des évidences, ne se sentira pas du tout tenue de le faire[76].

En adoptant une attitude de confiance et en mettant l'autre au défi, par contre, on lui laisse présager qu'on sera d'attaque pour l'échange verbal qui suivrait si la personne désavoue les positions affirmées.

«Ça m'est arrivé plein de fois, je parle à des gens qui sont vraiment homophobes, puis je leur dis «ouan, ma mère est lesbienne, tout ça, y a-tu un problème?». Ils font «non, c'est bon». Il y en a qui me posent des questions puis «toi, t'es-tu lesbienne?», «non, ça a aucun rapport». Puis les gens, vu qu'ils voient que je suis bien, je suis confortable puis je trouve ça stupide, ils vont pas se mettre à m'engueuler pis à rire de moi.» (Jasmine)

• Désamorcer les tentatives d'être affublé du «stigmate de l'homosexualité».

Tandis que certains jeunes sont terrorisés à l'idée qu'on puisse penser

76 *C'est souvent le cas pour toute forme de préjugé. Les personnes luttant contre les notions de sens commun se retrouvent plus souvent à devoir défendre leurs propos que celles qui les possèdent. Comme ces dernièeres sont elles-mêmes conscientes de l'emprise de ces notions, elles ne voient pas forcément la présence du double standard au niveau de l'attribution de responsabilité pour la démonstration de la validité de certaines idées. Or, recevoir le fardeau de la preuve – tandis que l'autre n'en hérite que très partiellement – est beaucoup plus exigeant, surtout quand on s'adresse à une personne qui se sent absolument convaincue de ses positions, sans s'être pour autant livrée à une exercice de réflexion soutenu sur leurs fondements.*

qu'ils sont gais, d'autres l'envisagent avec désinvolture. Ils ne sentent pas que le statut de lesbienne et de gais sont dégradants, de sorte que l'attaque ne porte pas. Deux cas de figure, cependant, sont possibles. Un premier où l'on considère que l'homosexualité est inférieure, mais où l'on se sait hétérosexuel donc hors d'atteinte véritable du stigmate. Un second où l'on considère l'homosexualité comme tout aussi valable que l'hétérosexualité, de sorte qu'on est indifférent à ce qu'une personne puisse penser qu'on est homosexuel.

- «Ben on est plus ouverts, on connaît plus ça puis ça nous dérange moins comme. Si quelqu'un nous traite de gai ou quelque chose du genre...» (Karine)

- «On ne prend pas ça comme une atteinte.» (Vivianne)

- «Disons on est proche de ça, on vit là-dedans» (Karine)

• Parler calmement.

Il s'agit également d'une stratégie. On y fait valoir que l'approche stridente n'est pas efficace et qu'il faut mieux s'adresser calmement à des personnes si on tient à les convaincre.

«Au début je gueulais, je gueulais pis je me mettais à les engueuler. C'est vraiment pas dans mon tempérament, mais c'est plus fort que moi. Puis à un moment donné, j'ai juste fait regarde, ça changera rien que je me mette à les engueuler. Il faut parler. Il faut juste parler puis si tu le dis calmement (...), ça va plus leur rentrer que si tu te mets à gueuler dessus» (Vivianne)

Les arguments et stratégies, en somme, sont variés et renvoient souvent à des règles et des principes qui font consensus (respect de la vie privée, droit à l'épanouissement personnel, l'importance de connaître une réalité avant de la juger, etc). Moins fréquemment, ils s'attaquent aux idées mêmes véhiculées par les propos homophobes.

Il n'est pas exclu que les jeunes qui interviennent et se montrent solidaires des gais, des lesbiennes et des bisexuel(le)s utilisent une combinaison de ces arguments, particulièrement s'ils sont engagés dans un débat. Savoir lesquels ils aiment combiner, selon quelle circonstance, devrait être l'objet d'une autre étude, cependant.

Si, par contre, certains jeunes se contentent d'arguments tel que l'appel au respect de la vie privée (ne pas se mêler des affaires d'autrui) – ce qui est particulièrement populaire parmi eux – les préjugés sous-jacents à l'endroit de l'homosexualité demeurent valides dans l'esprit de leur émetteur. Ils peuvent continuer à penser, par exemple, que l'homosexualité est une maladie et possède un statut inférieur à celui de l'hétérosexualité, mais admettre qu'ils n'ont pas à s'immiscer dans «la vie privée» des gais et des lesbiennes.

Il aurait été intéressant de déterminer l'impact respectif de chacun des arguments présentés. Il est possible de savoir, toutefois, s'ils touchent aux fondements des croyances homophobes, s'ils les encouragent insidieusement ou bien s'ils amènent les gens un peu plus loin sur le chemin de l'ouverture.

5.6.3 Propositions générales

En plus des habitudes d'intervention, des conseils que les jeunes adressent à ceux qui voudraient également se solidariser ont été recueillis. Ils ont principalement été émis par des jeunes étant très proches et sensibilisés aux réalités gaies et lesbiennes. Venant de personnes qui ont l'expérience de la prise de parole et de la démystification de l'homosexualité auprès

d'autres jeunes, ils sont porteurs.

• Il faut inviter les gens à participer.

Les efforts collectifs facilitent l'action. Nous avons la responsabilité d'intervenir et plus nous serons nombreux, plus il sera facile de toucher les gens.

«Oui, moi je me permets d'intervenir parce que je pense que c'est notre rôle à jouer peu importe qui là, je pense qu'on a le droit de faire en sorte qu'il y ait des gens qui comprennent mieux.» (Vivianne)

• Avoir confiance en soi est la clé.

Il est plus facile d'intervenir si l'on a confiance en soi et qu'on est bien dans sa peau.

«Arrêter d'avoir peur que même si quelqu'un nous traite de gai puis que tu te fâches, la personne, elle va être plus tentée à t'embêter après que si tu fais «ok, mais t'es stupide». C'est sûr que les gens vont arrêter de te niaiser, ils vont voir ça te dérange pas (...) si t'as confiance en toi, t'es bien dans ta peau puis tu dis «hey, qu'est-ce que tu fais là, ça a aucun rapport», puis tu t'affiches bien, les gens vont pas t'énerver, ils vont faire comme «ah, ok», puis ils vont rien dire.» (Jasmine)

• Il faut y aller pas à pas.

Il faut employer des stratégies qui sont plus susceptibles de porter fruit. Foncer d'un coup peut ammener les gens à se braquer. Qui plus est, cela exige beaucoup d'énergie, particulièrement si l'on n'est pas très outillé comme le sont - normalement - les jeunes qui sont familiers avec les réalités gaies et lesbiennes.

«Faut pas nécessairement dire d'un coup comme moi je le ferais ou les personnes [qui connaissent des proches gais] le feraient. C'est juste, tu peux y aller calmement aussi puis admettons juste continuer à écouter la personne puis subtilement lui passer des commentaires ou agir d'une certaine façon pour que la personne se replace ou comprenne les choses sans que ce soit vraiment carré, «ça n'a pas d'allure ce que tu dis, gnagnagnagna». Ça peut vraiment être d'une autre façon. Il y a plusieurs possibilités de faire comprendre à quelqu'un.» (Marianne)

• Il faut prendre connaissance des réalités gaies.

Il faut encourager une philosophie d'ouverture générale, où on prend l'initiative et la peine de s'informer des réalités qu'on connaît peu. À partir du moment où l'on connaît davantage le vécu des gais et lesbiennes, il est plus facile d'être solidaires avec eux.

• Il faut commencer à informer les jeunes tôt.

Comme les préjugés commencent tôt et qu'ils s'enracinent rapidement, il importe d'agir le plus tôt possible. Par ailleurs, l'homosexualité est aussi valable que l'hétérosexualité et mérite d'être mentionnée en même temps qu'elle.

• Il faut banaliser l'homosexualité.

Il faut présenter l'homosexualité comme un état de fait et arrêter de s'en excuser.

«Il faut banaliser ça. Il faut banaliser le tout dans le sens qu'il faut leur montrer que regarde, malgré leur insulte, ça va rien changer. Je veux dire, leur insulte va juste faire en sorte que leur haine va aug-

menter mais la communauté des gens gais et lesbiennes vont rester gais et lesbiennes, ça va rien changer à ça.» (Vivianne)

• Il faut favoriser les actions du GRIS

Certains jeunes connaissent le GRIS. Ils souhaitent qu'il aille dans plus d'écoles pour donner de l'information sur le vécu des personnes lesbiennes et gaies.

«Faut que le GRIS il vienne dans plus de classes.» (David)

Plusieurs de ces conseils sont des principes de base appliqués dans diverses luttes contre la discrimination. Encourager à particier; responsabiliser les gens par rapport au monde qui les entoure, les inviter à entretenir une curiosité à l'endroit de ce qu'ils ne connaissent pas de sorte qu'ils puissent mieux se sensibiliser à cette réalité, savoir de quoi on parle quand on essaie de défendre une cause ou un groupe social, savoir ménager son énergie et y aller progressivement, être affirmatif et ne pas craindre ses positions, ne pas s'excuser de ce qu'on défend, présenter les personnes qu'on défend comme faisant partie de la réalité banale des choses.

Si le projet de formation d'alliés voit le jour, il faudra prendre sérieusement en considération ces conseils provenant de jeunes qui sont plus près de la réalité scolaire que nous le sommes. Il ne faudra pas présumer, cependant, qu'il s'agit des seuls éléments qui seront nécessaires à l'habilitation de personnes qui désirent devenir des alliées.

5.7. La portée des interventions des jeunes

Par leur exemple, des jeunes ont démontré que leur âge n'est pas en soi un frein à leur potentiel d'intervention ainsi qu'à l'expression de solidarité à l'endroit de ceux qui sont victimes d'homophobie. Par contre, avant de conclure à l'efficacité de leur positionnement comme alliés, il convient d'examiner la portée de leurs approches et de leurs argumentaires.

Si une étude d'envergure permettrait de dégager dans toute leur richesse les impacts des interventions des jeunes alliés, une analyse immédiate de leurs approches et de leurs stratégies argumentatives offre déjà des réponses. Pour la mettre en branle, il suffit, en premier lieu, de relever les implications des différentes approches. En deuxième lieu, il faut contraster les propos des jeunes avec les véritables sources de l'homophobie, telles que mentionnées dans la section «Homophobie, quelle homophobie?». Finalement, il convient de se référer aux recherches effectuées sur les changements d'attitudes à l'endroit de populations opprimées.

5.7.1. La portée des approches

Les rencontres avec les jeunes ont permis de relever la réticence générale qu'éprouvent la plupart d'entre eux à intervenir directement et immédiatement auprès du bourreau. Plusieurs préfèrent manifester leur solidarité envers la victime en ne s'adressant qu'à elle à un moment ultérieur où le victimisant est absent. Ce partage de solidarité peut faire sentir à la personne que le geste commis par le bourreau ne jouit pas d'une approbation unanime. Les marques d'infériorisation trouvant une large partie de leur force dans le consensus social qui les appuie, chaque manifestation de désapprobation contribue à éroder ce consensus et à affaiblir la portée de cette infériorisation[77].

Cependant, si la victime ne reçoit que très peu de témoignages de solidarité de la part de ceux qui ont observé l'acte homophobe qu'elle a subi, elle peut en conclure qu'une majorité de ces derniers approuve le

77 Se faire traiter de «maudit cheveux non frisés» n'a pas la même force qu'un «maudite tapette» parce que la première insulte ne fait pas référence à une catégorie sociale méprisée. Plus l'infériorisation et le mépris d'un groupe est partagé par la population dominante, plus les marques de condamnation sont puissantes et blessantes aux yeux des victimes.

geste du bourreau. Qui plus est, elle peut interpréter la réticence à rabrouer directement le victimisant comme un signe de doute et d'incertitude à l'endroit de la légitimité d'une intervention condamnant l'homophobie ainsi qu'à celle des critiques remettant en question les conceptions consensuelles infériorisant l'homosexualité. En d'autres termes, la victime peut penser que des personnes hésitent à s'adresser au bourreau parce qu'elles possèdent elles-mêmes les préjugés de ce dernier et ne savent par conséquent pas trop quoi lui répondre, se dissociant davantage des *attitudes* qu'il adopte à l'endroit des gais et des lesbiennes.

Si ces personnes qui manifestent leur solidarité et leur sympathie à la victime s'abstiennent également de commettre eux-mêmes des actes homophobes, il est vrai qu'ils contribuent en principe à la diminution de l'ampleur sociale de l'homophobie. Cependant, leur inaction accorde une légitimité aux bourreaux qui sentent et savent bien qu'ils peuvent agir impunément. Dans toute situation de victimisation, c'est la passivité des observateurs qui permet aux bourreaux de commettre leurs actes. Qui plus est, si les bourreaux pressentent que leurs gestes recevront l'approbation des observateurs, ils ont tout intérêt à agir devant eux. De cette manière, ils accroissent l'impact de la blessure sur la personne visée, se placent en position de force par rapport à elle, puis solidifient leur propre statut. Si, dans leur entourage immédiat, les actes d'infériorisation de l'homosexualité sont plus visibles, ils peuvent être enclins à interpréter les silences comme une acceptation tacite de leurs gestes et non comme une forme de désapprobation. À tout le moins, l'inaction populaire signale que les actes d'infériorisation des personnes gaies et lesbiennes jouissent de plus de force et s'imposent davantage que les actes d'inclusion[78].

Quant à l'autre forme d'abstention d'une intervention directe auprès du bourreau, qui consiste à partager des commentaires désapprobateurs à un-e ami-e, elle peut également contribuer à cette dynamique d'impunité. Il n'est pas à écarter, néanmoins, que ce partage puisse contribuer à construire un consensus désapprobateur autour de l'homophobie. Cet ami, qui en d'autres occasions aurait pu commettre certains actes homophobes, pourrait réviser sa position.

L'insistance avec laquelle les jeunes font part de leur crainte d'intervenir directement, toutefois, doit être considérée avec sérieux. Il est facile, à partir d'une perspective d'adulte, de minimiser l'ampleur et la force des dynamiques de pouvoir que les adolescents doivent affronter dans leurs milieux. Dans cette optique, il faut soit examiner quels outils pourraient leur être apportés pour qu'ils se sentent davantage en confiance de les affronter, soit apprécier à leur valeur tout geste de sensibilisation qu'ils posent, aussi humbles soient-ils. Ce qui compte, à la base, c'est que ces gestes portent et que petit à petit davantage de jeunes soient gagnés par la conviction qu'il est répréhensible d'inférioriser des personnes en raison de leur orientation homosexuelle ou bisexuelle. Ceci, en fait, semble être un mode d'intervention de prédilection chez certains, qui attendent le moment propice pour démystifier l'homosexualité auprès d'amis et de connaissances, semant en eux la graine de l'acceptation et de l'ouverture.

Quant à l'intervention directe, on peut lui supposer différentes issues. Si une seule personne s'interpose, il est plus facile pour le bourreau de la déconsidérer comme marginale et de continuer à croire que la majorité des observateurs appuie son comportement. Il peut aussi plus aisément se fermer à la désapprobation, qui déjà dérange parce que peu aiment voir leur jugement être directement remis en question. Si par contre, une masse critique d'observateurs désapprouve ses actes homo-

78 *À partir du moment où un bourreau sent qu'il n'a plus la faveur populaire derrière lui, la victimisation ouverte devient plus hasardeuse. Les gestes d'inclusion se faisant plus présents, il doit jouer de prudence dans sa volonté d'infériorisier le groupe cible. Ceci est le cas, notamment, avec les actes racistes «flagrants» (en opposition aux «subtils» et aux structurels qui perdurent) commis dans des environnements hautement diversifiés. À moins, évidemment, que le bourreau ne s'inquiète pas trop de la réprobation qu'il recevra.*

phobes, il se trouve dans une position délicate. Peut-être ne révisera-t-il pas la pertinence de ses positions, mais il se sentira moins libre de les exposer.

Sans doute est-il plus efficace, pour transformer profondément les attitudes, de rechercher les moments où les personnes sont les mieux disposées à l'écoute. C'est ce que certains jeunes semblent avoir intuitivement compris en sélectionnant les moments propices, tel que mentionné plus haut. Cependant, comme ils spécifient qu'ils sont plus enclins de le faire avec des personnes chez qui ils voient un potentiel d'ouverture, rejoindre ceux qui sont particulièrement fermés semble beaucoup plus difficile.

5.7.2. La portée des arguments

La quête de l'égalité se fait souvent à travers le discours où l'on renégocie le statut d'un groupe social. On confronte les anciennes conceptions qui légitimaient l'infériorisation afin de les démanteler et de rendre caduque cette dernière. Cependant, le passage de conceptions infériorisantes à des conceptions égalitaires ne s'exécute pas subitement, tel un vieux vêtement dont on se dévêt. Les conceptions antérieures, qui ont souvent profité d'un hégémonie culturelle, ont été si profondément intégrées qu'il est difficile de s'en affranchir totalement (Bonardi et Roussiau, 1999). Ainsi peut subsister des préjugés et des conceptions infériorisant un groupe social – ici l'homosexualité – chez une personne qui recherche sincèrement l'égalité.

Dans cette optique, les arguments employés par les jeunes sont passés en revue afin d'en sonder la valeur sur un plan rationnel. De prime abord, il est possible de voir qu'ils se regroupent sous deux catégories majeures. Certains visent à corriger les comportements et les autres, les idées reçues sur les gais et les lesbiennes.

Dans la lignée des arguments visant principalement à corriger ou contenir les comportements homophobes se trouvent l'appel à la non-ingérence dans la vie personnelle et privée, l'exigence de silence, la demande (en tant que faveur) de s'abstenir d'user de l'insulte devant soi, l'allusion à un consensus désapprobateur, l'affirmation du caractère non admirable de l'homophobie, le rappel de l'injustice de s'en prendre à une personne qui ne nous a pas fait de mal, puis l'insistance sur l'incohérence de juger quelqu'un alors qu'on possède soi-même des torts.

S'ils sont employés seuls, ces arguments laissent intacts les croyances et les préjugés infériorisant l'homosexualité. Réclamer pour les lesbiennes et les gais la liberté de vivre leurs relations, par exemple, n'entame en rien les idées homophobes selon lesquelles il s'agit d'une «pathologie» ou d'une «erreur de la nature». On peut également continuer à craindre, malgré des injonctions au silence, une certaine «prédation homosexuelle». Peut-être semble-t-il plus facile, aux yeux de ceux qui ont recours à ces arguments, d'insister sur une correction des comportements que sur une révision des perceptions de l'homosexualité. Comme les gens affectionnent généralement bien davantage les croyances qu'ils possèdent que leur mode d'expression, limiter ce dernier est un sacrifice moins grand que celui de supprimer ses croyances. Par conséquent, une incitation à la correction des comportements devrait susciter moins d'opposition, particulièrement dans un contexte social où le principe de non-ingérence est largement partagé. Pour une personne qui redoute l'épuisement de l'affrontement sur des questions de fond et les conflits qu'il peut susciter, il peut sembler plus aisé de s'en tenir à des arguments de la sorte. Également, une personne qui possède elle-même des opinions homophobes mais désapprouve certains gestes de violence à l'endroit des lesbiennes et

des gais peut être plus encline à ne cibler qu'une correction ou un ajustement des comportements.

La plupart des autres arguments, quant à eux, ont pour objectif de corriger les perceptions et les idées reçues qu'une personne a de l'homosexualité, puis des relations entre minorité homosexuelle et majorité hétérosexuelle. En ce qui concerne la nature de l'homosexualité, on peut comprendre l'affirmation d'une humanité commune et l'infirmation des mythes de la prédation, de la contagion, du choix et de l'efféminement généralisé. À défaut de pouvoir évaluer l'impact des discours des jeunes alliés sur leurs pairs, il est impossible de déterminer le degré de crédibilité que leurs interlocuteurs accordent à leurs affirmations. Suffit-il de se faire dire qu'il «n'est pas vrai que les homosexuels sautent sur les gens (hétérosexuels)» ou que «l'homosexualité n'est pas un choix» pour en être convaincus? Par ailleurs, certains arguments peuvent, en fonction de leur formulation exacte, comporter des failles. Lorsqu'on insiste sur le fait que les homosexuels ne sont pas tous efféminés, veut-on annoncer l'existence d'une diversité intérieure au groupe ou légitimer l'homosexualité malgré le maintien d'une vision négative de l'efféminement[79]? Si c'est la seconde perspective qui est mise de l'avant, on dresse alors une frontière distinguant les bons gais des mauvais, c'est-à-dire ceux qui «ne paraissent pas» de ceux qui «exagèrent» et «s'efféminent», attirant «par leur faute» l'opprobre sur le groupe entier. Un autre argument délicat est celui du choix. S'il est une façon de souligner la correspondance avec l'expérience hétérosexuelle où les amours sont spontanées et non choisies, il vise une recherche d'égalité dans le statut de l'homosexualité et de l'hétérosexualité. Par contre, si le choix est invoqué comme un appel à la pitié[80], les interlocuteurs peuvent conserver aisément une conception infériorisante de l'homosexualité.

Pour ce qui est des relations entre minorité et majorité, les arguments faisant valoir le droit à des espaces propres et à une visibilité proportionnelle emploient la logique de l'équité. On désamorce la crainte d'une invasion homosexuelle et d'un renversement des relations de domination en affirmant la possibilité d'une représentation proportionnelle. Compte tenu du fait que les membres de groupes dominants sont prompts à s'imaginer les dynamiques sociales en mode binaire où la seule alternative à leur hégémonie est celle de l'autre, il serait intéressant de voir si cette affirmation peut rassurer. À tout le moins, elle tombe sous le sens[81].

En visant les croyances et les idées reçues sur les lesbiennes et les gais, cette sélection d'arguments désamorce du coup une partie des motivations derrière les comportements homophobes. Si les conceptions négatives de l'homosexualité diminuent, il ne reste alors «que» la pression des pairs pour inciter une personne à commettre des gestes homophobes à l'endroit d'une autre personne.

Certains arguments, finalement, se situent dans une zone intermédiaire. Ils peuvent à la fois ou alternativement s'adresser aux comportements et aux idées homophobes. Ainsi en est-il de l'affirmation du droit à l'épanouissement personnel et à l'amour, de la dénonciation des jugements non fondés, de l'appel à l'empathie, de la prise de position affirmative et du témoignage d'une insensibilité au stigmate de l'homosexualité. L'affirmation du droit à l'épanouissement personnel et à l'amour s'appuie sur l'injonction de ne pas porter atteinte aux aspirations «privées» des gens, puis affirme du coup l'humanité des personnes homosexuelles par leur capacité de vivre et de ressentir l'amour (au lieu de simples «pulsions»). La dénonciation des jugements non fondés demande une suspension des actes homophobes, le temps de vérifier la véracité des

79 *Est sous-entendu un «d'accord, l'efféminement, c'est pas correct. Mais les gais ne sont pas tous efféminés».*
80 *«Ne me condamnez pas, je n'ai pas choisi d'être gai. Je n'ai pas le choix d'aller avec des personnes de mon sexe puisque je ne suis pas attiré par les personnes de l'autre sexe».*
81 *À moins, évidemment, de douter des intentions des gais et des lesbiennes, comme le font certains groupes fondamentalistes convaincus que ces derniers veulent renverser l'ordre des choses.*

croyances qui les impulsent. L'appel à l'empathie est une approche semblable, à la différence qu'elle ne commande pas automatiquement un examen des croyances justifiant les gestes homophobes. La prise de position affirmative et le témoignage d'une insensibilité au stigmate de l'homosexualité, quant à eux, partagent une parenté commune. La force de conviction qu'ils affichent laisse présager la possession d'assises solides pour la défense de l'homosexualité, soit l'existence d'arguments porteurs et convaincants.

S'il est improbable qu'une personne modifie du tout au tout ses perceptions de l'homosexualité en l'espace d'un court laps de temps, plusieurs des arguments rapportés sont en soi des germes d'ouverture, particulièrement ceux qui ciblent directement les préjugés à l'endroit des gais et des lesbiennes. Considérant le fait que les préjugés intériorisés au sujet de groupes cibles (Noirs, immigrants, femmes, pauvres) se présentent volontiers sous la forme d'une généreuse grappe, chacun d'eux doit cependant être extirpé avant d'arriver à bout des représentations négatives qu'une personne possède du groupe cible en question. Ainsi, l'usage d'un argument n'est qu'une étape dans ce long processus.

L'ensemble des points avancés par les jeunes sont encore loin de démanteler ce qui est à l'origine de l'homophobie et de l'infériorisation de l'homosexualité, soit une vision essentialiste, binaire et complémentariste des sexes, justifiant pour chacun des rôles propres et une «nécessaire» liaison intime hétérosexuelle. Néanmoins, pour toute démarche de déconstruction de préjugés se posant comme embûches sur la voie vers la pleine égalité, l'atteinte de leurs origines profondes est l'aboutissement du processus.

Dans un contexte où l'obtention du respect et de l'acceptation n'est pas un luxe, déconsidérer les étapes qui y préparent, tout humbles soient-elles, est contre-productif. Il est improbable, d'ailleurs, qu'une personne change ses perceptions dans ce qu'elles ont de plus fondamentales, à moins d'avoir fortement intériorisé les outils de la pensée critique et d'être capable de reconnaître les erreurs dans les prémisses soutenant ses convictions. C'est d'abord en désamorçant les croyances et les préjugés de périphérie qu'on peut éventuellement en venir à atteindre leur noyau fondamental. Ensuite, mais non le moindre, l'approche humaine et expérientielle que ces jeunes incarnent portent davantage fruit qu'une approche purement rationnelle (Guth et al., 2004).

Bon nombre de jeunes, par leurs actes parsemés de solidarité, préparent le terrain progressivement mais sûrement, soucieux qu'ils sont d'éviter le repli sur soi de leurs interlocuteurs. Chaque petite contribution en la matière est hautement précieuse et contribue à consolider une masse critique de personnes dont la présence sera suffisante pour faire pencher la balance en faveur de représentations positives de l'homosexualité.

Une homophobie qui envahit la cour

Auteurs : Janik Bastien Charlebois, Ph.D et Gilbert Émond, Ph.D

La vaste expérience terrain du GRIS-Montréal ainsi que des enquêtes récentes nous indiquent que l'homophobie est toujours présente en milieu scolaire. Seulement, peu de recherches ont exploré les réalités montréalaises et québécoises en profondeur. Les écrits produits sur le sujet émanent principalement du vaste monde anglo-saxon, la société québécoise s'intéressant seulement depuis peu au sujet.

Agir pour contrer toute forme de discrimination nécessite d'en cerner la nature et les subtilités. Les regards immédiats doivent s'accompagner d'examens en profondeur afin de ne pas se laisser berner par des impressions superficielles. Des diagnostics erronés engageraient des solutions boiteuses qui ne viendraient pas à bout des maux dont nous sommes affligés.

Lutter contre l'homophobie implique donc de savoir ce qu'elle signifie : qui elle blesse, comment elle blesse, sous quelles formes elle se manifeste. C'est identifier qui l'emploie, la déploie ou lui prête inconsciemment voix. C'est déterminer ce qui la sous-tend et la soutient, au-delà des mythes et des spéculations qui circulent ici et là. Mais encore, c'est aussi en évaluer l'ampleur : S'agit-il d'un rare phénomène dont l'apparition inusitée frappe l'esprit? Exprime-t-on trop d'inquiétude pour les décombres d'une discrimination qui aurait connu de meilleurs jours?

L'état des lieux dressé d'entrée de jeu a permis de répondre à certaines de ces questions. En rassemblant les écrits sur les impacts de la discrimination homophobe, un taux élevé de victimisation a été relevé. Les personnes ciblées par l'homophobie, tout particulièrement les lesbiennes, les gais et les bisexuel(le)s, sont plus susceptibles :

- D'éprouver des difficultés scolaires
- D'adopter des conduites sexuelles à risque
- De consommer des drogues
- De fuguer
- D'atteindre à leur vie ou à leur intégrité corporelle

De façon fondamentale, la discrimination homophobe fait en sorte que bon nombre de jeunes gais, lesbiennes et bisexuel(le)s vivent de l'isolement, souffrent d'homophobie intériorisée et s'effacent. Ils présentent ainsi un autre visage au monde, se cachent derrière un masque ou tentent d'étouffer leurs véritables sentiments. Ne tenterions-nous pas, si nous étions dans leur situation, d'éviter d'être la prochaine victime?

Évidemment, les jeunes gais, lesbiennes et bisexuel(le)s ne sont pas tous malheureux et ne se trouvent pas systématiquement dans une position précaire. Certains disposent du soutien précieux de parents, de proches et d'amis, ou évoluent au sein de milieux moins homophobes que les autres. Néanmoins, la seule existence de ceux qui récoltent les coups, les humiliations, les menaces verbales et physiques, les actes de vandalisme est déjà inacceptable pour quiconque a à cœur l'épanouissement des jeunes et leur saine progression au sein du milieu scolaire. Bien que peu de jeunes se disent victimes de ces actes homophobes, le nombre de ceux qui en ont vu les manifestations au cours de la dernière année est impressionnant.

Les tensions sont nombreuses. D'un côté, l'appel à la normalité et à l'uniformité chez les jeunes, particulièrement à l'adolescence, s'appuient sur tout un arsenal de visibilité, de valorisation et de sacralisation. La norme hétérosexuelle sait commander le respect. Mais de l'autre côté, si beaucoup des actes homophobes paraissent « encaissables » quand on n'en est pas victime, ils n'en sont pas moins « haineux » alors que personne à notre connaissance ne leur donne cette étiquette. Aussi, peu importe

si les actes et les paroles dramatiques s'avèrent rares, ils ont une réputation qui crée une ambiance dans les écoles. Ces actes sont largement connus des jeunes, ils en détaillent très bien les horreurs et les conséquences : c'est là que s'installe l'atmosphère homophobe d'une école. Dans cette menace ambiante, chaque jeune qui ressent une certaine différence ou qui voudrait explorer ses attractions et ses sentiments réels se sent piégé par l'homophobie. Que va-t-il lui arriver si un matin il ne semble pas conforme au modèle dominant?

L'homophobie à laquelle les jeunes sont confrontés est complexe. Si elle peut être criée, elle peut également être chuchotée. Elle se manifestera à l'occasion par des gestes d'éclat, mais elle sera plus souvent récurrente, insidieuse, répétée tel le supplice de la goutte. Elle naîtra des déchirures du double standard, aussi subtil soit-il. Car qui voudrait, ne serait-ce qu'un tant soit peu, être considéré inférieur aux autres sur un plan aussi central et essentiel que celui de l'amour et de la sexualité? Chez les jeunes, pour qui la moindre faille peut être forcée et investie telle une brèche, vivre un amour «différent mais correct *pareil*» est un solide défi à l'édification des remparts de leur estime personnelle. La norme hétérosexuelle domine et par le biais de l'homophobie, elle étouffe la libre expression de l'amour entre personnes de même sexe.

Il existe, certes, un grand nombre de jeunes qui sont confortables avec l'homosexualité, du moins avec certaines situations impliquant un gai ou une lesbienne. Cependant, la proportion significative de ceux et celles qui ne sont pas confortables avec l'idée que leur meilleur ami ou leur meilleure amie leur dévoile leur homosexualité relève la part de risque que comporte, pour le jeune gai et la jeune lesbienne, le fait de s'ouvrir et d'être totalement eux-mêmes devant leurs amis (hétérosexuels) - *comme le font pourtant tous les jeunes hétérosexuels entre eux, assurés cette fois-ci de la validation de leurs amours par leurs pairs.*

Si une proportion significative de jeunes, comme nous l'avons vu au chapitre 4, sont inconfortables à l'idée d'avoir une meilleure amie lesbienne ou un meilleur ami gai, c'est particulièrement le cas des garçons hétérosexuels à l'endroit des gais, et des filles hétérosexuelles à l'endroit des lesbiennes. Cependant, il faut avoir à l'?il la complexité des attitudes de chacun. Les garçons remportent peut-être, en moyenne, la triste palme de l'inconfort, mais certains se distinguent par leur ouverture et leur confort complet. À l'inverse, l'ouverture des filles n'est pas aussi uniforme qu'on se plaît à croire. Certaines d'entre elles peuvent condamner vertement l'homosexualité, comme elles peuvent apprécier l'idéal de l'ami gai «avec lequel on va magasiner» tout en désapprouvant les signes d'affection que ce même ami témoignera à son copain. Bon nombre d'elles seront inconfortables, en outre, avec l'idée de côtoyer une lesbienne. Dans cette lancée des idées reçues, il faut également souligner celle selon laquelle les lesbiennes seraient davantage épargnées par les préjugés, les garçons montrant généralement des attitudes très favorables à leur endroit. Ce qui est souvent interprété à tort comme de « l'acceptation » serait plutôt de l'objectification, les lesbiennes étant appréciées dans la mesure où elles servent des fantasmes sexuels au sein desquels la place d'un homme est toujours assurée . En somme, l'acte d'identification des lesbiennes n'est pas pris au sérieux par ces garçons, qui récupèrent immédiatement ces femmes qui expriment quelque velléité de « s'échapper » de *leur* « champ d'action ».

Le degré de confort ne couvre évidemment pas tout. L'homophobie s'exprime également par les attitudes, les idées et les comportements

qu'une personne adopte à l'endroit des gais et des lesbiennes. Notre recherche s'est penchée sur ces comportements homophobes en présentant, d'une part, des épisodes rapportés par des jeunes, puis en relevant, d'autre part, les dynamiques qui leur sont propres.

Il appert que les multiples formes de rejet, de mise à l'écart, de menace, d'humiliation ou de dépréciation sont toujours d'actualité. Elles côtoient les formes insidieuses, «adoucies» et banalisées qui ont pris le devant de la scène, de la même manière que celles qui sont propres au sexisme et au racisme modernes. À ce niveau, la meilleure incarnation de l'homophobie banalisée est l'insulte, maintenant entrée dans l'usage et saturant l'atmosphère de sa présence. Beaucoup de jeunes chérissent et défendent son emploi récurrent, clamant l'absence de lien entre «gai» et homme homosexuel, puis la nature souvent innocente de son utilisation entre amis. Toutefois, les particularités de l'emploi de cette insulte indiquent qu'il en est autrement. Tout d'abord, elle n'est pas utilisée par tous de façon uniforme. Certains rapportent ne pas la recevoir alors qu'ils la lancent eux-mêmes généreusement, nous les avons nommés « tyrans » ou *bullies* en anglais. D'autres la lancent comme ils la reçoivent, ce sont les « riposteurs ». D'autres encore la reçoivent sans rétorquer, « victimes » du jeu homophobe des langages. D'autres, enfin, resteraient extérieurs à cette dynamique, les « exclus ». Doit-on rappeler que le nombre de tyrans domine largement celui des victimes? Et de surcroît à ceci, pourquoi doivent-ils s'y mettre à plusieurs s'ils se sentent si forts? Pourquoi aussi le nombre de tyrans reste-t-il élevé avec l'âge tandis que la proportion des exclus augmente et que celle des victimes s'amenuise?

À ces inconsistances dans les rôles s'ajoute l'incohérence dans l'interprétation. Tantôt synonyme de « stupide », « gai » veut aussi dire « efféminé » et « faible ». Si beaucoup de jeunes se défendent d'employer l'insulte « t'es gai » pour faire référence aux hommes gais, signalant de surcroît qu'ils « savent bien » que ces derniers ne sont pas tous efféminés, l'association entre l'homosexualité et l'inversion des sexes demeure tout de même très vive à leur esprit. Il y a des glissements constants entre « t'es gai » et « t'es un homme gai », sans oublier le fait qu'on appréhende toujours sa manifestation, tapie derrière un « stupide », prête à bondir au détour d'un contexte légèrement différent.

Toute la force de l'insulte « t'es gai » se révèle par l'extrême hésitation d'un grand nombre de jeunes à l'idée d'intervenir lorsqu'ils en sont témoins. Non seulement peu d'entre eux semblent en reconnaître la nature homophobe, mais ils n'osent s'interposer de crainte d'attirer sur eux des conflits dont ils pourraient difficilement se dépêtrer. Cet empire de l'insulte tient en partie à l'ubiquité des dynamiques de pouvoir, fortement enracinées dans la vie sociale des adolescents, puis est due en partie à la persistance du sexisme inscrit dans les normes. Les garçons et les filles « doivent » agir différemment et la faiblesse n'est acceptable que chez ces dernières.

La vivacité de l'usage de l'insulte homophobe chez grand nombre de garçons en aura intrigué plus d'un, surtout considérant le fait qu'ils se démarquent comme particulièrement inconfortables à l'endroit des hommes gais. Les explications fournies, à ce niveau, abondent. Toutefois, elles n'ont pas toutes la même valeur et plusieurs constituent en réalité des mythes ou, au mieux, des imprécisions. Les voici, à nouveau :

- Les garçons sont naturellement homophobes.
- Les hommes sont homophobes car ils doivent construire leur identité en rejetant le féminin.

- Les hommes qui sont homophobes sont inconfortables avec leur masculinité.
- Les hommes homophobes sont des gais refoulés.
- Les jeunes sont homophobes car ils sont incertains dans leur orientation sexuelle.
- Les préjugés homophobes sont strictement fondés sur l'ignorance.

S'il convient de rappeler ces mythes et ces préjugés, c'est qu'ils ne sont pas seulement des inexactitudes. Ils alimentent en fait subrepticement l'homophobie en postulant une nature homophobe profonde dont il serait difficile de s'échapper, tout particulièrement pour les garçons. Or, les jeunes qui sont victimes d'homophobie n'ont pas le luxe d'attendre patiemment la fin du secondaire pour souffler, le temps que leurs pairs «s'assagissent», qu'ils «consolident leur identité masculine», qu'ils «soient enfin certain de leur orientation sexuelle», ou qu'ils deviennent confortables avec «leur» masculinité – pour tout ce que ceci peut supposer. Par ailleurs, affirmer que les hommes homophobes sont (tous) des gais refoulés place l'odieux de la responsabilité de l'homophobie sur ces derniers, occultant les raisons premières pour lesquelles ces gais en seraient les vecteurs. Finalement, s'il est vrai qu'offrir des informations justes et positives sur l'homosexualité rompt les préjugés de certaines personnes, ceci est loin d'être systématique. L'ignorance ne peut expliquer la résistance formidable que certains déploient pour maintenir intacts et vivants leurs préjugés et leur volonté d'infériorisier les lesbiennes et les gais. Il importe de saisir ce qui est à la source de cette résistance.

Jusqu'à présent, les recherches les plus concluantes à ce sujet relèvent un lien conditionnel entre les préjugés à l'endroit des personnes homosexuelles et des représentations rigides, complémentaires et opposées des sexes. Homophobie et sexisme sont fortement liés. Lutter contre l'un devrait donc contribuer à dénouer l'autre.

Cette explication n'est certes pas la plus populaire au sein de la population générale et les jeunes qui discutent d'homophobie l'évoquent rarement – sans écarter le fait qu'il soit fort probable que bien des gais et des lesbiennes ne l'évoquent pas non plus . Dans la perspective où la transformation sociale des attitudes à l'endroit des lesbiennes et des gais ne peut provenir d'eux seuls, cela limite-t-il la portée des gestes de solidairité qui sont posés à leur endroit?

Dans une volonté de répondre à cette question, un autre volet de cette recherche se consacrait à la compréhension des perceptions qu'ont les jeunes de l'homophobie. Si certaines tendances se dessinent, il se dégage néanmoins de l'ensemble de leurs propos une grande diversité de positions. Des jeunes se montrent largement insensibles ou passablement ignorants des réalités homophobes, tandis que d'autres, à l'autre extrême, sont très lucides et sensibles aux lesbiennes et aux gais. La plupart du temps, ces derniers ont des proches homosexuels pour qui ils ont une grande affection. Cependant, ceci n'est pas une garantie de conscientisation totale. Certains actes homophobes, tels que les insultes, par exemple, peuvent paraître non problématiques pour certains d'entre eux.

Les dispositions à intervenir devant des actes homophobes, encore une fois, varient sensiblement. Il y a ceux et celles qui préfèrent ne pas se mouiller sauf en de très rares occasions, mais il y a aussi ceux et celles qui vont le faire presque régulièrement. Bien que la nature qualitative des rencontres avec les jeunes ne permettait pas d'en établir une proportion exacte, ces derniers semblaient moins nombreux. C'est que les obstacles

qui se dressent devant eux sont parfois de taille. Ils incluent :

- La survivance de malaises à l'endroit de l'homosexualité.
- L'incertitude à propos de la nature homophobe du geste.
- La crainte d'être happé dans des conflits et d'être également la cible de violences.
- La crainte d'hériter du stigmate de la personne qu'on protège.
- Le manque d'arguments porteurs et de stratégies efficaces.
- La crainte d'engager des actions en vain.
- La crainte de l'autorité de personnes homophobes.

Les jeunes, il faut le souligner, ne sont pas tous paralysés par l'ensemble de ces obstacles. Certains auront développé une carapace à l'épreuve de plusieurs d'entre eux. C'est le cas notamment de la crainte d'hériter du stigmate de l'homosexualité, balayée du revers de la main par des personnes pour qui elle fait partie de leur quotidien. Mais s'il est une crainte qui est particulièrement vive, c'est celle d'être happé dans des conflits et de devenir à son tour la cible de violences. La dynamique des conflits et des rapports de pouvoir est très forte et ne doit pas être sous-estimée. Au-delà de l'homophobie, il y a cette réalité additionnelle qui limite l'action, sans toutefois la contrecarrer totalement.

Car des jeunes agissent et apportent leur pierre à l'édifice de la lutte contre les préjugés. Ils le font avec les ressources dont ils disposent. Ils choisissent parfois leurs moments et leurs interlocuteurs, touchant les c?urs de leur expérience personnelle. Si nos instruments de mesure n'ont pu couvrir toutes les inititatives ponctuelles, ces jeunes parlent d'un processus qui a su rejoindre des proches. Ils nous racontent les différentes façons dont ils ont apporté du secours.

La modification des opinions et des représentations de l'homosexualité reste tout de même un travail de longue haleine. Rares sont les personnes qui changent du tout au tout en l'espace d'un bref moment, après l'échange de quelques paroles. C'est le cas, d'ailleurs, dans les exercices de sensibilisation au sexisme ou au racisme. Toutefois, si les jeunes n'avancent pas une analyse de fond de l'homophobie, les petits pas qu'ils franchissent ne le sont pas en vain. Le cheminement vers l'ouverture débute d'abord par l'adoption de dispositions émotives positives, susceptibles d'éveiller chez la personne une disposition à revoir progressivement ses convictions rationalisées sur le sujet. Dans cette perspective, la lutte pour contrer l'homophobie peut être l'effort de tous, dans la mesure où il y a volonté d'aboutir éventuellement à une égalité totale des personnes gaies et lesbiennes. S'il est fort difficile d'éviter les écueils d'une homophobie intériorisée sur les tentatives de «bien agir», il ne faudrait pas pour autant déconsidérer toute initiative de sensibilisation. Il vaut mieux ?uvrer à préparer le terrain à l'acceptation complète des gais et des lesbiennes que d'attendre le moment ultime où tout le monde sera prêt à la leur offrir. Des jeunes sont victimes d'homophobie maintenant. C'est maintenant qu'il faut agir. Aujourd'hui, donc, la cour est pleine et s'il reste un mot d'ordre à faire entendre, c'est :

Disons-le encore, l'homophobie, pas dans ma cour!

Le questionnaire spécial

Notre groupe fait une recherche dans les écoles au cours des prochains mois. Cette recherche vise à mieux connaître certains des comportements entre les jeunes de ton âge. Son sujet est plus particulièrement l'homosexualité. Nous te demandons de bien vouloir remplir ce questionnaire qui ne prendra que quelques minutes de ton temps. S'il te plaît, indique la réponse qui exprime le mieux ce que tu perçois face aux situations décrites.

Les réponses sont confidentielles, notre groupe compilera ces résultats sans connaître ton identité. **N'ÉCRIS PAS TON NOM SUR LE QUESTIONNAIRE.**

1. **Dans tes mots**, comment décrirais-tu l'homosexualité ?

_____

_____

Comment te sentirais-tu dans les situations suivantes ? *Coche la réponse sur l'échelle de 1 à 4 qui correspond le mieux à ce que tu ressens.*	Très à l'aise 1	À l'aise 2	Mal à l'aise 3	Très mal à l'aise 4
2. Je fais un **travail d'équipe avec une fille lesbienne**, je me sens:	☐	☐	☐	☐
3. Je fais un **travail d'équipe avec un gars gai**, je me sens :	☐	☐	☐	☐
4. Je participe à une **activité sportive avec une fille lesbienne**, je me sens :	☐	☐	☐	☐
5. Je participe à une **activité sportive avec un gars gai**, je me sens :	☐	☐	☐	☐
6. J'apprends que ma **meilleure amie** est **lesbienne**, je me sens :	☐	☐	☐	☐
7. J'apprends que mon **meilleur ami** est **gai**, je me sens :	☐	☐	☐	☐
8. J'apprends que ma **sœur** est **lesbienne**, je me sens :	☐	☐	☐	☐
9. J'apprends que mon **frère** est **gai**, je me sens :	☐	☐	☐	☐
10. Je vois **deux femmes** se donner des signes d'affection en public **comme se tenir la main et s'embrasser**, je me sens :	☐	☐	☐	☐
11. Je vois **deux hommes** se donner des signes d'affection en public **comme se tenir la main et s'embrasser**, je me sens :	☐	☐	☐	☐

Depuis le début de l'année scolaire, as-tu été au courant de situations comme celles qui suivent? (Coche la réponse la plus appropriée.)

12. Un ou une jeune s'est fait traiter de gai, fif, tapette, lesbienne, gouine ou lesbi.

☐ Oui, une fois.

☐ Oui, plusieurs fois.

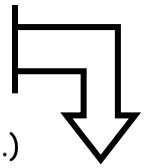
☐ Non, jamais.

13. Un jeune s'est fait rejeter parce que des personnes (des jeunes ou des adultes) pensaient qu'il ou elle étaient gai, lesbienne ou homosexuel (le).

☐ Oui, une fois.

☐ Oui, plusieurs fois.

☐ Non, jamais. (Svp, passe à la question 14.)



13.a. Si oui, ceci a été fait par qui et dans quels contextes:
(Plusieurs choix possibles).

☐ Groupe de compagnons. ☐ Jeux. ☐ Activités sportives.

☐ Travail scolaire. ☐ Autres (spécifie svp)._____

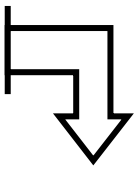
_____

14. Un jeune a été la cible de **menaces verbales** (chantage, dénonciation, humiliation) parce qu'il ou elle serait gai ou lesbienne ?

☐ Oui, une fois.

☐ Oui, plusieurs fois.

☐ Non, jamais (Svp, passe à la question 15).



14.a Quelles étaient ces menaces ? (Plusieurs choix possibles)

☐ chantage ☐ dénonciation

☐ humiliation ☐ autre(s) : (Spécifie svp)_____

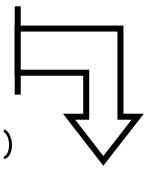
_____

15. Un jeune a été la cible de menaces **physiques** (taxage, coups, vêtements abîmés, objets lancés) parce qu'il ou elle serait gai ou lesbienne ?

☐ Oui, une fois.

☐ Oui, plusieurs fois.

☐ Non, jamais. (Svp, passe à la question 16)



15.a Quelles étaient ces menaces ? (Plusieurs choix possibles)

☐ taxage ☐ coups de pied ou coups de poing

☐ objets lancés ☐ vêtements abîmés

☐ autre(s) : (Spécifie svp)_____

16. Un jeune a été « vandalisé » (ex. : graffitis sur sa case, sac d'école ou vêtements salis, endommagés ou confisqués, etc.) parce qu'il ou qu'elle serait gai, lesbienne ou homosexuel(le).

☐ Oui, une fois.

☐ Oui, plusieurs fois.

☐ Non, jamais.

Toujours depuis le début de l'année scolaire…

17. As-tu été témoin d'autres événements particuliers qui ont affecté un jeune parce qu'il ou qu'elle serait gai, lesbienne, ou homosexuel(le)?

    ☐ Oui, une fois.

    ☐ Oui, plusieurs fois.

    ☐ Non, jamais.

18. T'est-il arrivé de **traiter un autre** jeune de gai, fif, tapette, lesbienne, gouine, lesbi?

    ☐ Oui, une fois.

    ☐ Oui, plusieurs fois.

    ☐ Non, jamais.

19. Est-ce que **tu t'es déjà fait traiter** de gai, fif, tapette, lesbienne, gouine, lesbi?

    ☐ Oui, une fois.

    ☐ Oui, plusieurs fois.

    ☐ Non, jamais.

20. T'est-il **déjà arrivé de participer** à une menace, à un rejet, de pousser, de frapper, de vandaliser un jeune parce qu'il ou elle serait gai, lesbienne ou homosexuel(le)?

    ☐ Oui, une fois.

    ☐ Oui, plusieurs fois.

    ☐ Non, jamais.

21. T'est-il déjà arrivé d'éviter toi-même un groupe de jeunes ou un ou une jeune, de te faire bousculer, attaquer ou vandaliser parce que les autres pensent que tu serais gai ou lesbienne?

    ☐ Oui, une fois.

    ☐ Oui, plusieurs fois.

    ☐ Non, jamais.

21.a. Svp, nous apprécierions que tu nous racontes en quelques mots un événement auquel tu as assisté et qui impliquait quelqu'un qui serait gai ou lesbienne.

22. Depuis le début de l'année, entends-tu parfois ou régulièrement une expression comme les suivantes : *« C'est dont gai ça »…,* « C'est fif »…, « C'est tapette »

☐ Oui, je les entends parfois.

☐ Oui, je les entends régulièrement.

☐ Non, je ne les entends jamais

23. Laquelle des phrases suivantes correspond le mieux à ton opinion?

☐ J'accepte l'homosexualité, mais je n'aime pas en entendre parler.

☐ J'accepte l'homosexualité et ça ne me dérange pas que les gens en parlent.

☐ Je n'accepte pas l'homosexualité.

Profil du répondant ou de la répondante

Nous te demandons de bien vouloir répondre à ces questions complémentaires. Elles sont importantes pour connaître l'ensemble des étudiants. **Les informations obtenues demeureront confidentielles.** Personne de ton école ou d'ailleurs ne pourra savoir qui a donné ces réponses.

24. Quel est ton âge ?_____ans.	25. Quel est ton sexe ? ☐ Femme ☐ Homme
26. Quelle est ta religion ? _____ ☐ Je n'ai aucune religion (passe à q. 28). 27. Es-tu ? : ☐ Pratiquant ☐ Non-Pratiquant	
28. Connais-tu au moins un gai ou une lesbienne dans ton entourage ? ☐ Oui, j'en connais. ☐ Non, je n'en connais pas.	
29. Si oui, quel est ton lien avec cette personne ? (Plusieurs choix possibles) a) ☐ Parent (père ou mère) e) ☐ Ami ou amie b) ☐ Frère ou sœur f) ☐ Voisin ou voisine c) ☐ Cousin ou cousine g) ☐ Collègue de travail d) ☐ Oncle ou tante h) ☐ Connaissance i) ☐ Autre, spécifier : ……	
30. Es-tu attiré par : a) ☐ Les hommes e) ☐ Les hommes et les femmes b) ☐ Les femmes f) ☐ Je ne sais pas	

Nous t'invitons à nous faire part de tes **commentaires** et **suggestions** concernant cette recherche.

Le questionnaire régulier du GRIS-Montréal

Afin de nous aider à améliorer nos activités et de mieux connaître l'ensemble des étudiants-es, nous te demandons de bien vouloir remplir ce questionnaire. Indique la réponse qui exprime le mieux ce que tu ressens face aux situations présentées. N'aie pas peur d'être honnête, c'est ce que nous désirons ! **Les informations obtenus demeureront confidentielles.**

N'inscris pas ton nom sur le questionnaire

1ère Partie

version : septembre 2005

1 **Dans tes mots**, comment décrirais-tu l'homosexualité ?

_____

_____

_____

Comment te sentirais-tu dans les situations suivantes ? Coche la réponse sur l'échelle de 1 à 4, qui correspond le mieux à ce que tu ressens.	Très à l'aise	À l'aise	Mal à l'aise	Très mal à l'aise
2 Je fais un **travail d'équipe avec une fille lesbienne**, je me sens :	1	2	3	4
3 Je fais un **travail d'équipe avec un gars gai**, je me sens :	1	2	3	4
4 Je participe à une **activité sportive avec une fille lesbienne**, je me sens :	1	2	3	4
5 Je participe à une **activité sportive avec un gars gai**, je me sens :	1	2	3	4
6 J'apprends que ma **meilleure amie est lesbienne**, je me sens :	1	2	3	4
7 J'apprends que mon **meilleur ami est gai**, je me sens :	1	2	3	4
8 J'apprends que ma **sœur est lesbienne**, je me sens :	1	2	3	4
9 J'apprends que mon **frère est gai**, je me sens :	1	2	3	4
10 Je vois **deux femmes** se donner des signes d'affection en public **comme se tenir la main et s'embrasser**, je me sens :	1	2	3	4
11 Je vois **deux hommes** se donner des signes d'affection en public **comme se tenir la main et s'embrasser**, je me sens :	1	2	3	4

Que penses-tu des situations suivantes ? Coche la réponse sur l'échelle de 1 à 3, qui correspond le mieux à ce que tu penses.	D'accord	Indifférent-e	Pas d'accord
12 Les couples homosexuels ont les mêmes droits et obligations que les couples hétérosexuels, je suis :	1	2	3
13 Les couples de femmes lesbiennes ont le droit d'adopter des enfants, je suis :	1	2	3
14 Les couples d'hommes gais ont le droit d'adopter des enfants, je suis :	1	2	3

MERCI D'ATTENDRE LA FIN DE LA RENCONTRE POUR TOURNER LA PAGE

Nous te demandons de bien vouloir **remplir à nouveau** ce questionnaire après avoir participé à la rencontre avec le ou les membres du GRIS. Tes réponses vont nous aider à mieux connaître l'ensemble des étudiants-es et à offrir de meilleurs services et activités. **Les informations obtenus demeureront confidentielles.**

N'inscris pas ton nom sur le questionnaire

2ième Partie

1 **Dans tes mots**, comment décrirais-tu **maintenant** l'homosexualité ?

_____

_____

_____

Comment te sentirais-tu MAINTENANT dans les situations suivantes ? Coche la réponse sur l'échelle de 1 à 4, qui correspond le mieux à ce que tu ressens.	**Très à l'aise**	**À l'aise**	**Mal à l'aise**	**Très mal à l'aise**
2 Je fais un **travail d'équipe avec une fille lesbienne**, je me sens **maintenant** :	1	2	3	4
3 Je fais un **travail d'équipe avec un gars gai**, je me sens **maintenant** :	1	2	3	4
4 Je participe à une **activité sportive avec une fille lesbienne**, je me sens **maintenant** :	1	2	3	4
5 Je participe à une **activité sportive avec un gars gai**, je me sens **maintenant** :	1	2	3	4
6 J'apprends que ma **meilleure amie est lesbienne**, je me sens **maintenant** :	1	2	3	4
7 J'apprends que mon **meilleur ami est gai**, je me sens **maintenant** :	1	2	3	4
8 J'apprends que ma **sœur est lesbienne**, je me sens **maintenant** :	1	2	3	4
9 J'apprends que mon **frère est gai**, je me sens **maintenant** :	1	2	3	4
10 Je vois **deux femmes** se donner des signes d'affection en public **comme se tenir la main et s'embrasser**, je me sens **maintenant** :	1	2	3	4
11 Je vois **deux hommes** se donner des signes d'affection en public **comme se tenir la main et s'embrasser**, je me sens **maintenant** :	1	2	3	4

Que penses-tu MAINTENANT des situations suivantes ? Coche la réponse sur l'échelle de 1 à 3, qui correspond le mieux à ce que tu penses.	**D'accord**	**Indifférent-e**	**Pas d'accord**
12 Les couples homosexuels ont les mêmes droits et obligations que les couples hétérosexuels, je suis **maintenant** :	1	2	3
13 Les couples de femmes lesbiennes ont le droit d'adopter des enfants, je suis **maintenant** :	1	2	3
14 Les couples d'hommes gais ont le droit d'adopter des enfants, je suis **maintenant** :	1	2	3

S'IL TE PLAÎT, RÉPONDS MAINTENANT À LA DERNIÈRE PAGE DU QUESTIONNAIRE

Nous te demandons de bien vouloir répondre à ces questions complémentaires. Elles sont importantes pour connaître l'ensemble des étudiants-es et offrir de meilleurs services et activités. **Les informations obtenues demeureront confidentielles**. Personne de ton école ou d'ailleurs ne pourra savoir qui a donné ces réponses.

Merci pour ta collaboration !

3ième Partie

1 **Quel est ton âge ?** ____ans	**Quel est ton sexe ?**	F Femme	H Homme
2 **Quelle est ta religion ?** _____		P pratiquant	N non-pratiquant
		– je n'ai aucune religion	

3 **Connais-tu au moins un gai ou une lesbienne dans ton entourage ?**		O Oui	N Non
4 **Si oui, quel est ton lien avec cette personne ?**			
	A Parent (père ou mère)	E Ami ou amie	
	B Frère ou sœur	F Voisin ou voisine	
	C Cousin ou cousine	G Collègue de travail	
	D Oncle ou tante	H Connaissance	
		I Autre	

5 **Es-tu attiré-e par :**		
	A Les hommes	C Les hommes et les femmes
	B Les femmes	D Ne sais pas

Nous t'invitons à nous faire part de tes **commentaires** et **suggestions** concernant la rencontre, les sujets que nous avons abordés et ceux que tu aurais aimé voir aborder.

Ton opinion est importante et nous permet de nous améliorer.

Groupe de Recherche et d'Intervention Sociale gaies et lesbiennes

C.P. 476, Succursale C, Montréal, Québec, H2L 4K4 Téléphone : (514) 590-0016 Courriel : info@gris.qc.ca Internet : www.gris.qc.ca

Adam, Barry D. (1998). «Theorizing Homophobia». *Sexualities*, 1, (4), pp. 387-404.

Adams, Henry E., Lester W. Wright Jr. et Bethany A. Lohr. (1996). «Is Homophobia Associated With Homosexual Arousal ? ». *Journal of Abnormal Psychology*, 105, (3), pp. 440-445.

Allport, Gordon. (1954). *The Nature of Prejudice*. Reading (MA.): Addison-Wesley

Archer, John. (1996). «Attitudes Toward Homosexuals: An Alternative Darwinian View». *Ethology and Sociobiology*, 17, pp. 275-280.

Association canadienne de santé publique (1998). *Sain et sauf : la prévention du VIH chez les jeunes gais, lesbiennes et bisexuels.* Ottawa : Santé Canada.

Association canadienne pour la santé mentale – filiale de Montréal (2006). *Sortir ses couleurs : diversité sexuelle et ethnoculturelle.* Actes des colloques des 29 mai et 24 juillet 2004 et du 18 mars 2005, organisés en partenariat avec Égale Canada.

Badinter, Elisabeth (1992). *XY de l'identité masculine*. Paris: Odile Jacob.

Bagley, Christopher et Pierre Tremblay (1997). Suicidal Behaviors in homosexual and bisexual males. *Crisis,* ol. 18, n. 1, pp. 24-34.

Bals, Myriam (2001). *Étude exploratoire sur les attitudes, les sentiments et les connaissances d'élèves de secondaire IV et V de la région de Lanaudière, envers l'homosexualité et la bisexualité.* Saint-Charles-Borromée : Direction de la santé publique, Régie régionale de la santé et des services sociaux Lanaudière, 81 p.

Bastien Charlebois, Janik (2000). *Démystifier l'homosexualité à l'école, un pas vers l'ouverture aux différences, 1998-1999.* GRIS-Montréal (non publié).

_____ (2003). *Démystifier l'homosexualité à l'école, un pas vers l'ouverture aux différences, 1999-2000.* Données préliminaires. GRIS-Montréal (non publié).

_____ (2007). *Virilité en jeu: une analyse de la diversité des attitudes des garçons adolescents à l'endroit des hommes gais.* Thèse de doctorat. Département de sociologie. Université du Québec à Montréal. 333 p.

Becker, Howard S. (2002). *Les ficelles du métier: Comment conduire sa recherche en sciences sociales.* Paris : Éditions la Découverte.

Blum, Lawrence A. (2001). *'I'm not a Racist, But': A Moral Quandary of Race*. Cornell University Press.

Bohan, Janis. (1996). *Psychology and Sexual Orientation: Coming to Terms.* New York et Londres: Routledge.

Bonardi, Christine et Nicolas Roussiau (1999). *Les représentations sociales*. Paris : Dunod.

Bontempo, Daniel E. et Anthony R. d'Augelli. (2002). «Effects of At-School Victimization and Sexual Orientation on Lesbian, Gay, or Bisexual Youths' Health Risk Behavior». *Journal of Adolescent Health,* vol. 30, pp. 364-374.

Borrillo, Daniel. (2000). *L'homophobie*. Paris: Presses universitaires de France. (Coll. Que sais-je?, no.3563). 127 p.

Boswell, John (1992). «Concepts, Experience and Sexuality». Dans *Forms of Desire : Sexual Orientation and the Social Constructionist Controversy* (sous la dir. de Edward Stein). New York : Routledge, pp. 133-174.

Brickell, C. (2001). «Whose 'Special Treatment'? Heterosexism and the Problems with Liberalism», *Sexualities,* vol. 4, n. 2, pp. 211-235.

_____. (2005). «The transformation of Heterosexism and its Paradoxes». Dans *Thinking Straight: the Power, the Promise and the Paradox of Heterosexuality.* New York et Londres: Routledge, pp. 85-108.

Burn, Shawn Meghan. (2000). «Heterosexuals' Use of 'Fag' and 'Queer' to Deride One Another : A Contributor to Heterosexism and Stigma». *Journal of Homosexuality*, 40 (2), pp. 1-11.

Burn, Shawn M., Kelly Kadlec et Ryan Rexer. (2005). «Effects of Subtle Heterosexism on Gays, Lesbians, and Bisexuals». *Journal of Homosexuality,* 49 (2), pp. 23-38.

Burridge, J. (2004). «'I'm not Homophobic But...' : Disclaiming in Discourse Resisting Repeal of Section 28». *Sexualities,* 7 (3), pp. 327-334.

Butler, Judith. (1993). *Bodies that Matter: On the Discursive Limits of 'Sex'*. New York : Routledge.

_____. (1999). *Gender Trouble: Feminism and the Subvertion of Identity.* 2e ed. New York : Routledge.

Clermont, Michel et Guy Sioui-Durand (1997). *L'adaptation des services sociaux et de santé aux réalités homosexuelles : Orientations ministérielles.* Gouvernement du Québec : Ministère de la Santé et des Services Sociaux.

Commission des droits de la personne du Québec. (1994). *De l'illégalité à l'égalité : Rapport de consultation publique sur la violence et la discrimination envers les gais et lesbiennes.*

Connell, Robert W. (1987). *Gender and Power: Society, the Person and Sexual Politics.* Stanford, Californie: Stanford University Press.

_____. (1995). *Masculinities.* Berkeley : University of California Press.

Daly, Martin et Margo Wilson. (1994). «Evolutionary Psychology of Male Violence». In *Male Violence,* John Archer (dir.). New York: Routledge, pp. 253-288.

Daunais, Jean-Pierre (1992). « L'entretien non-directif ». Dans *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données* (2e éd.), sous la dir. de Benoît Gauthier. Sillery : Presses de l'Université du Québec. pp. 273-293.

Demczuk, Irène. (1998). *Des droits à reconnaître : les lesbiennes face à la discrimination*. Montréal : Éditions du remue-ménage.

_____. (2003). *Démystifier l'homosexualité, ça commence à l'école : Mieux comprendre l'homosexualité pour prévenir l'homophobie.* Montréal : GRIS-Montréal (en collaboration avec GRIS-Chaudière-Appalaches, GRIS-Saguenay-Lac-Saint Jean et GRIS-Québec).

Dorais, Michel (2000). «Un double tabou». *La revue Vis-à-vie*, 10 (2).

Dorais, Michel et Simon-Louis Lajeunesse (2000). *Mort ou fif : Contextes et mobiles de tentatives de suicide chez des adolescents et jeunes hommes homosexuels ou identifiés comme tels.* Montréal : VLB Éditeur.

Dunne, Gillian A., Shirley Pendergast et David Telford. (2002). «Young, Gay, Homeless and Invisible: A Growing Population? ». *Culture, Health & Sexuality*, 4 (1), pp. 103-115.

Eliason, Michele J. (1995) «Attitudes About Lesbians and Gay Men: A Review and Implications for Social Service Training. » *Journal of Gay & Lesbian Social Services,* vol. 2, pp. 73-89.

Émond, Gilbert. (2004). *Contextes de l'inconfort des élèves du secondaire avec l'homosexualité : faits saillants.* Feuillet. GRIS-Montréal.

Erikson, E. H. (1972). *Adolescence et Crise: la Quête de l'Identité*, Paris, Flammarion.

Étude électorale canadienne (EEC) (1997). http://www.ces-eec.umontreal.ca

Étude électorale canadienne (EEC) (2004). http://www.ces-eec.umontreal.ca

Fausto-Sterling, Anne. (1992). *Myths of Gender: Biological Theories about Women and Men*. Ed. Révisée. New York: Basic Books.

_____. (2000). *Sexing the Body: Gender Politics and the Construction of Sexuality.* New York: Basic Books. 473 p.

Ficarotto, T.J. (1990). «Racism, Sexism and Erotophobia: Attitudes of Heterosexuals towards Homosexuals». *Journal of Homosexuality*, 19 (1), pp. 111-116.

Franklin, Karen. (2000). «Antigay Behaviors Among Young Adults:

Prevalence, Patterns, and Motivators in a Noncriminal Population». *Journal of Interpersonal Violence*, 15 (4), pp. 339-362.

Gallup, Gordon G. (1995). «Have Attitudes Toward Homosexuals Been Shaped by Natural Selection? ». *Ethology and Sociobiology*, 16, pp. 53-70.

Garofalo, Robert, Cameron Wolf, Shari Kessel, Judith Palfrey et Robert H. Durant. (1998). «The Association Between Health Risk Behaviors and Sexual Orientation Among a School-based Sample of Adolescents». *Pediatrics,* 101 (5), pp. 895-902.

Gentaz, Christophe (1994). «L'homophobie masculine: préservatif psychique de la réalité». Dans *La peur de l'autre en soi: Du sexisme à l'homophobie,* Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey et Michel Dorais (dir). Montréal: VLB éditeur, pp.199-224.

Glaser, G. Barney et Anselm S. Strauss (1967). *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*. Chicago: Aldine Publishing Company.

Glick, Peter et Susan T. Fiske. (1996). «The Ambivalent Sexism Inventory : Differentiating Hostile and Benevolent Sexism». *Journal of Personality and Social Psychology,* 70 (3), pp. 491-512.

_____. (1997). «Hostile and Benevolent Sexism : Measuring Ambivalent Sexist Attitudes Toward Women». *Psychology of Women Quarterly*, vol. 21 (1), pp. 119-135.

Glick, Peter et Susan T. Fiske, Antonio Mladinic, José L. Saiz, Dominic Abrams, Barbara Masser, Bolanle Adetoun, Johnstone E. Osagie, Adebowale Akande, Amos Alao, Annetje Brunner, Tineke M. Willemsen, Kettie Chipeta, Benoît Dardenne, Ap Dijksterhuis, Daniel Wigboldus, Thomas Eckes, Iris Six-Materna, Francisca Expósito, Miguel Moya, Margaret Foddy, Hyun-Jeong Kim, Maria Lameiras, Maria José Sotelo, Angelica Mucchi-Faina, Myrna Romani, Nuray Sakalli, Boda Udegbe, Mariko Yamamoto, Miyoko Ui, Maria Cristina Ferreira et Wilson López-López. (2000). «Beyond Prejudice as Simple Antipathy: Hostile and Benevolent Sexism Across Cultures». *Journal of Personality and Social Psychology,* 79 (5), pp. 763-775.

Grenier, Alain (2005). *Jeunes, homosexualité et écoles : Rapport synthèse de l'enquête exploratoire sur l'homophobie dans les milieux jeunesse de Québec*. Présenté lors du colloque organisé le 11 février 2005 par le Groupe Régional d'Intervention Sociale de Québec. Québec : GRIS-Québec.

Guth, Lorraine J., David F. Lopez, Julio Rojaz, Kimberly D. Clements et J. Michael Tylor. (2004). «Experiential versus Rational Training: A Comparison of Student Attitudes Toward Homosexuality». *Journal of Homosexuality,* 48 (2), pp. 83-102

Haaga, D.A.F. (1991). «Homophobia? ». *Journal of Social Behavior and Personality,* 6 (1), pp. 171-174.

Haraway, Donna J. (1991). *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature.* New York; Routledge.

Hardy, F. (1962). « Tous les garçons et les filles » Chanson de l'album *In Vogue*», vol. 1 - Vogue 600.144, Paroles: Françoise Hardy, Musique: Françoise Hardy et Roger Samyn.

Herdt, Gilbert et Bruce Koff (2001). *Something to Tell You: The Road Families Travel When a Child is Gay.* New York: Columbia University Press.

Herek, Gregory M. (1984) «Attitudes Toward Lesbians and Gay Men: A Factor-Analytic Study». *Journal of Homosexuality,* 10 (1/2), pp. 39-51.

_____. (1988). «Heterosexuals' Attitudes Toward Lesbians and Gay Men: Correlates and Gender Differences» *The Journal of Sex Research,* 25 (4), pp. 451-477.

_____. (2000) «The Psychology of Sexual Prejudice». *Current Directions in Psychological Science,* 9 (1), pp. 19-22.

_____. (2004). «Beyond Homophobia: Thinking About Sexual Stigma and Prejudice in the Twenty-First Century». *Sexuality Research and Social Policy*, 1 (2), pp. 6-24.

Herek, Gregory M. et J.P. Capitanio. (1995). «Black Heterosexuals' Attitudes Toward Lesbians and Gay Men in the United States». *The Journal of Sex Research,* 32 (2), pp. 95-105.

_____. (1996) «Some of My Best Friends: Intergroup Contact, Concealable Stigma, and Heterosexuals' Attitudes Toward Gay Men and Lesbians». *Personality and Social Psychology Bulletin,* 22 (4), pp. 412-424.

_____. (1999) «Sex Differences in How Heterosexuals Think About Lesbians and Gay Men: Evidence From Survey Context Effects». *Journal of Sex Research,* 36 (4), pp. 348-360.

Herek, Gregory M. et E.K. Glunt. (1993). «Interpersonal Contact and Heterosexual's Attitudes Toward Gay Men: Results From a National Survey». *The Journal of Sex Research,* 30 (3), pp. 239-244.

Herschberger, Scott L. et Anthony d'Augelli. (1995). « The Impact of Victimization on the Mental Health and Suicidality of Lesbian, Gay, and Bisexual Youths». *Developmental Psychology,* 31 (1), pp. 65-74.

Hirigoyen, Marie-France. (1998). *Le harcèlement moral : la violence perverse au quotidien.* Paris : La découverte.

Jackson, Stevi (2005). «Sexuality, Heterosexuality and Gender Hierarchy : Getting Our Priorities Straight». Dans *Thinking Straight: The Power, the Promise, and the Paradox of Heterosexuality,* Chrys Ingraham (dir). New York : Routledge, pp. 15-38.

Jalbert, Yves. (2002). *Sortir du placard les jeunes gais, leurs parents et le sida : Étude qualitative sur les conséquences du processus de sortie auprès de jeunes gais âgés de 19 à 30 ans et de parents d'enfant gai.*

Laval : Sida Vie Laval.

Janoff, Douglas V. (2005). *Pink Blood: Homophobic Violence in Canada*. Toronto: University of Toronto Press.

Kaufman, M. (1994). «Men, Feminism, and Men's Contradictory Experiences of Power». Dans *Theorizing Masculinities*. Thousand Oaks : Sage Publications, pp. 142-163.

Kenrick, Douglas T. et Carol L. Luce. (2000). «An Evolutionary Life-History Model of Gender Differences and Similarities». Dans *The Developmental Social Psychology of Gender,* Thomas Eckes et Hanns M. Trautner (dir). Mahwah, New Jersey : Lawrence Erlbaum Associates. pp. 35-64.

Kimmel, M. (1994). «Masculinity as Homophobia: Fear, Shame, and Silence in the Construction of Gender Identity». Dans *Theorizing Masculinities*, Harry Brod et Michael Kaufman (dir.). Thousand Oaks : Sage Publications, pp. 119-141.

Kinsman, Gary. (1996). *The Regulation of Desire: Homo and Hetero Sexualities*. Montréal : Black Rose Books. 423p.

Kite, Mary E. (1984). «Sex Differences in Attitudes Toward Homosexuals: A Meta-Analytic Review». *Journal of Homosexuality,* 10, pp.69-81.

Kite, Mary E. et Kay Deaux. (1987). «Gender Belief Systems: Homosexuality and the Implicit Inversion Theory». *Psychology of Women,* vol. 11 (1), pp. 83-96.

Kite, Mary E et Bernard E. Whitley Jr. (1998). «Do Heterosexual Women and Men Differ in their Attitudes Toward Homosexuality? A Conceptual and Methodological Analysis». Dans Stigma and Sexual Orientation: *Understanding Prejudice Against Lesbians, Gay Men, and Bisexuals,* Gregory Herek (dir.). Thousand Oaks : Sage Publications, pp. 39-61.

Kitzinger, Celia. (1987). *The Social Construction of Lesbianism*. Londres: Sage Publications

Kosciw, Joseph G. et Elizabeth. M. Diaz. (2006). *The 2005 National School Climate Survey : The Experiences of Lesbian, Gay, Bisexual and Transgender Youth in Our Nation's Schools*. New York : GLSEN.

Kurdek, Lawrence A. (1988). «Correlates of Negative Attitudes Toward Homosexuals in Heterosexual College Students». *Sex Roles*, 18 (11/12), pp. 727-738.

Lancaster, Roger N. (2003). *The Trouble with Nature : Sex in Science and Popular Culture*. Berkeley, Los Angeles : University of California Press.

Léger, Jean-Marc et Marcel Léger. (1990). *Le Québec en question*. Montréal : Les Éditions Québécor.

Léger Marketing (2004). *Les Canadiens et leur tolérance envers l'homosexualité*.

Léger Marketing. (2006, juin). « Baromètre de l'immoralité : Rapport ».

Li Kitts, Robert. (2005). « Gay Adolescents and Suicide: Understanding the Association ». *Adolescence*, 40 (159), pp. 621-628.

Lorber, Judith (1994). *Paradoxes of Gender.* New Haven : Yale University Press.

Marsiglio, William. (1993). «Attitudes Toward Homosexual Activity and Gays as Friends: A National survey of Heterosexuals 15- to 19- Year-Old Males. » *The Journal of Sex Research*, 30 (1), pp. 12-17.

Martin, Damien A. et Emery S. Hetrick. (1988). « The Stigmatization of the Gay and Lesbian Adolescent ». *Journal of Homosexuality*, 15 (1-2), pp. 163-183.

Martin, Daniel et Alexandre Beaulieu (2002). *Besoins des jeunes homosexuelles et homosexuels et interventions en milieu scolaire pour contrer l'homophobie : résultats de l'enquête menée auprès des écoles secondaires, des centres d'éducation des adultes et des écoles de formation professionnelle*. Rapport dans le cadre des travaux du comité restreint de la Table chargée d'étudier la problématique du suicide et les besoins des jeunes homosexuelles et homosexuels en milieu scolaire. Commission scolaire de Montréal.

Martino, Wayne. (1999). «'Cool Boys', 'Party Animals', 'Squids' and 'Poofters': Interrogating the Dynamics and Politics of Adolescent Masculinities in School». British *Journal of Sociology of Education*, 20 (2), pp. 239-263.

Martino, Wayne et Maria Pallotta-Chiarolli. (2003). *So What's a Boy ? : Adressing Issues of Masculinity and Schooling*. Philadelphia: Open University Press.

_____. (2005). *Being Normal is the Only Way to Be: Adolescent Perspectives on Gender and School*. Sidney: University of New South Wales Press.

Mayer Robert et al. (2000). *Méthodes de recherche en intervention sociale*, Boucherville, Gaëtan-Morin.

McHugh Engstrom, Catherine et William Sedlacek. (1997). «Attitudes of Heterosexual Students Toward Their Gay Male and Lesbian Peers». *Journal of College Student Development*, 38 (6), pp. 565-576.

Messner, Michael A. (1997). *Politics of Masculinities: Men in Movements.* Thousand Oaks : Sage Publications.

Ministère de l'Éducation du Québec. (1984). *Programme d'études : Formation personnelle et sociale* (volet secondaire). Québec (réimpression 1995): Gouvernement du Québec

Moss, Donald. (2001). «Civilization and its Discontents: an Ongoing Update. Part 2: Homophobia in Men». *Psychoanalytic Review,* 88 (3), pp. 393-400.

Nayak, Anoop et Mary Jane Kehily. (1996). «Playing it Straight: Masculinities, Homophobias and Schooling ». *Journal of Gender Studies*, 5 (2), pp. 211-230.

Orenstein, Alan. (2001). « Substance Use Among Gay and Lesbian Adolescents ». *Journal of Homosexuality,* 41 (2), pp. 1-16.

Otis, Joanne, Bill Ryan, Nancy Chouinard et Kathia Fournier (2001). *Effets du Projet 10 sur le mieux-être sexuel de jeunes gais, lesbiennes, bisexuelles et bisexuels*. Rapport de recherche présenté aux Centres de la jeunesse et de la famille Batshaw. Projet de recherche subventionné par la Régie réginale de la santé et des services sociaux Montréal-Centre.

Otis, Joanne, Marie-Ève Girard, Bill Ryan et Michèle Bourgon (2002). *Adaptation psychologique et sociale et relations parents-adolescents chez les gais, lesbiennes, bisexuelles et bisexuels (GLB)*. Présentation orale, 70e Congrès de l'Acfas. Université Laval, Québec. Colloque : Famille et homosexualité.

Otis, Joanne, Bill Ryan et Michèle Bourgon (2005). *État de santé psychologique et facteurs associés chez les personnes gaies, lesbiennes, bisexuelles et transgenres*. Rencontre sur la santé et le bien-être des personnes gaies, lesbiennes, bisexuelles et transgenres. Coalition santé arc-en-ciel Canada. Montréal, le 9 juin 2005.

Otis, J., M. Gaudreault, B. Ryan, M. Bourgon, K. Engler et M-E. Girard (2001). *Adopting Behavioural Change Models to Gay, Lesbian and Bisexual Youth in HIV prevention*. CAHR.

Parrott, Dominic J., Henry E. Adams et Amos Zeichner. (2002). «Homophobia: personality and attitudinal correlates». *Personality and individual differences,* 32 (7), pp. 1269-1278.

Pascoe, Cheri Jo. (2005). «'Dude, You're a Fag': Adolescent Masculinity and the Fag Discourse». *Sexualities*, 8 (3), pp. 329-346.

Pearson, Kim. (2005). «Small Murders: Rethinking News Coverage of Hate Crimes Against GLBT People». Dans *News and sexuality: Media Portraits of Diversity,* sous la dir. de Laura Castañeda et Shannon P. Campbell. Thousand Oaks: Sage Publications.

Pharr, S. (1997). *Homophobia: A Weapon of Sexism*. Berkeley, CA: Chardon Press.

Plummer, David. (1999). *One of the Boys: Masculinity, Homophobia and Modern Manhood*. New York : Harrington Park Press.

_____. (2000). «The Quest for Modern Manhood: Masculine Stereotypes, Peer Culture and the Social Significance of Homophobia». *Journal of Adolescence*, 23, pp. 1-9.

Plummer, Kenneth. 1998. «Homosexual Categories: Some Reswearch Problems in the Labelling Perspective of Homosexuality». Dans Nardi, Peter M. and Schneider, Beth E. (1998) *Social Perspectives in Lesbian*

and Gay Studies, London: Routledge, pp. 84-99

Pratte, Trish. (1993). «A Comparative Study of Attitudes Toward Homosexuality: 1986 and 1991». *Journal of Homosexuality*, 26 (1), pp. 77-83.

Proctor, Curtis D. et Victor K. Groze. (1994). « Risk Factors for Suicide among Gay, Lesbian, and Bisexual Youth ». *Social Work,* 39 (5), pp.504-513.

Redman, Peter. (2000). «'Tarred with the Same Brush': 'Homophobia' and the Role of the Unconscious in School-based Cultures of Masculinity». *Sexualities*, 3 (4), pp. 483-499.

Reiter, Laura. (1991). «Developmental Origins of Antihomosexual Prejudice in Heterosexual Men and Women». *Clinical Social Work Journal,* 19 (2), pp. 163-175.

Reis, Beth et Elizabeth Saewyc. (1999). *Eighty-Three Thousand Youth: Selected Findings of Eight Population-Based Studies, as they pertain to anti-gay harassment and the safety and well-being of sexual-minority students*. Washington: Safe Schools Coalition of Washington.

Rosario, Margaret, Eric W. Schrimshaw et Joyce Hunter. (2005). « Psychological Distress Following Suicidality Among Gay, Lesbian, and Bisexual Youths: Role of Social Relationships ». *Journal of Youth and Adolescence,* 34 (2), pp. 149-161.

Rubin, Gayle. (1975). «The Traffic in Women: Notes on the 'Political Economy' of Sex». Dans *Toward an Anthropology of Women,* Rayna R. Reiter (dir.). New York : Monthly Review Press. pp. 157-210.

Rubin, Herbert J. et Irene S. Rubin (1995). *Qualitative Interviewing : The Art of Hearing Data*. Thousand Oaks: Sage Publications. 302 p.

Ryan, Bill (1999). «S'accepter comme gai ou lesbienne : pour en finir avec la honte», dans Gouvernement du Québec. *Adapter nos interventions aux réalités homosexuelles. Volet 1 : les jeunes, leurs familles et leurs milieux de vie*. Programme de formation, ministère de la Santé et des Services sociaux, pp. 41-52.

_____ (2003). *Nouveau regard sur l'homophobie et l'hétérosexisme au Canada*. Ottawa : Société canadienne du SIDA. .

Saewyc, Elizabeth, Linda Bearinger, Patricia Heinz, Robert Blum et Michael Resnick (1998). «Gender Differences in Health and Risk Behaviors Among Bisexual and Homosexual Adolescents». *Journal of Adolescent Health,* 23 (2), pp. 181-188.

Saewyc, Elizabeth M., Carol L. Skay, Sandra L. Pettingel, Elizabeth A. Reis, Linda Bearinger, Michael Resnick, Aileen Murphy et Leigh Combs. (2006). «Hazards of Stigma: The Sexual and Physical Abuse of Gay, Lesbian, and Bisexual Adolescents in the United States and Canada». *Child Welfare*, 85 (2), pp. 195-213.

Saewyc, E.M., Poon, C., Wang, N., Homma, Y., Smith, A., & the McCreary

Centre Society. (2007). *Not yet equal: The health of lesbian, gay & bisexual youth in BC*. Vancouver, BC: McCreary Centre Society.

Schwanberg, Sandra L. (1993). «Attitudes Towards Gay Men and Lesbian Women: Instrumental Issues». *Journal of Homosexuality*, 26 (1), pp. 99-136.

Sears, James T. (1997). «Thinking Critically/Intervening Effectively About Homophobia and Heterosexism». Dans *Overcoming Heterosexism and Homophobia,* James T. Sears et Walter L. Williams (dir.). New York : Columbia University Press, 456 p.

Sedgwick, Eve Kosofsky. (1990). *Epistemology of the Closet*. Berkeley: University of California Press.

Segal, Lynne. (1990). *Slow Motion: Changing Masculinities, Changing Men*. New Brunswick NJ: Rutgers University Press.

Silverman, David (2000). *Doing Qualitative Research : A Practical Handbook*, Londres : Sage Publications, 316 p.

Simoni, Jane M. (1996). «Pathways to Prejudice: Predicting Student's Heterosexist Attitudes With Demographics, Self-Esteem, and Contact With Lesbians and Gay Men». *Journal of College Development,* 37 (1), pp. 68-78.

Strauss, A et J. Corbin (1994). « Grounded Theory Methodology : An Overview ». Dans *Handbook of Qualitative Research,* sous la dir. de N. Denzin et Y. Lincoln. Thousand Oaks, Sage. pp. 273-285.

Tomsen, Stephen et Gail Mason. (2001). «Engendering Homophobia: Violence, Sexuality and Gender Conformity». *Journal of Sociology,* 37 (3), pp. 257-273.

Uribe, Virginia. (1994). *The Silent Minority : Rethinking Our Commitment to Gay and Lesbian Youth*. Theory into Practice, 33 (3), pp. 167-172.

Van der Meide, Wayne (2001). *Carrefour de l'orientation sexuelle et de l'origine ethnique : Comprendre la vie des personnes gaies, lesbiennes, bisexuelles, transsexuelles et transgenres (GLBTT) de couleur ainsi que bi-spirituelles*. Ottawa : Égale Canada.

Van der Meer, Theo. (2003). «Gay Bashing – A Rite of Passage? » *Culture, Health and Sexuality,* 5 (2), pp. 153-165.

Van Dijk, T. A. (1991). «Discourse and the Denial of Racism». *Discourse and Society,* 3 (1), pp. 87-118.

Vickerman Galliher, Renee, Sharon Scales Rostosky et Hannah K. Hughes. (2004). « School Belonging, Self-Esteem, and Depressive Symptoms in Adolescents: An Examination of Sex, Sexual Attraction Status, and Urbanicity ». *Journal of Youth and Adolescence*, 33 (3), pp. 235-245.

Walton, Gerald. (2005). «The Hidden Curriculum in Schools: Implications for Lesbian, Gay, Bisexual, Transgender, and Queer Youth». *Alternate Routes,* 21, pp.18-39.

Weinberg, G. (1972). *Society and the Healthy Homosexuals*. New York: St-Martin's.

Weisfeld, Glenn. (1994). «Aggression and Dominance in the Social World of Boys». In *Male Violence*, sous la dir. de John Archer. Londres et New York: Routledge, pp. 42-69.

Welzer-Lang, Daniel. (1994). «L'homophobie: la face cachée du masculin». Dans *La peur de l'autre en soi: Du sexisme à l'homophobie*, Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey et Michel Dorais (dir.). Montréal: VLB éditeur, pp. 13-91.

Whitley, Bernard E., Jr. (2001). «Gender-Role Variables and Attitudes Toward Homosexuality». *Sex Roles*, 45 (11-12), pp. 691-721.

Williams, Trish, Jennifer Connolly, Debra Pepler et Wendy Craig (2005). Peer Victimization, Social Support, and Psychological Adjustment of Sexual Minority Adolescents. *Journal of Youth and Adolescence*, 34 (5), pp. 471-482.

Wittig, Monique. (1993). «One is Not Born a Woman». Dans *The Lesbian and Gay Studies Reader*, Henry Abelove, Michèle Aina Barale et David M. Halperin (dir.). New York : Routledge. pp. 103-109.

_____. (2001). *La pensée straight*. Paris: Éditions Balland.